This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françcais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

TOME LXVIII.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle.

TOME TRENTE-SIXIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi

840.9
M526
v.68

Ref.-Stacks
Dilhoff
5-3-50
70495

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà eté publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet* 1779, *en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames.

II. VOL. B. Bibliotheque de Littérature à l'usage des Dames.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. V^e Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. VOL. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. Vol. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections VII, VIII.

XV. Vol. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections IX, X.

XVII. Vol. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XI, XII.

XIX. Vol. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.

XXI Vol. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y. Romans du seizieme siecle. Sections XV, XVI.

XXIII. Vol. Z. Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &. Romans du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a. Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. B b. Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. C c. Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. D d. Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. E e. Fin des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXX. Vol. F f. Supplément aux portraits des illus-

tres Militaires du seizieme siecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce siecle les Arts de l'Imprimerie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au seizieme siecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art jusqu'au dix-septieme.

XXXII. Vol. Hh. Suite des Livres François écrits sur les Arts mécaniques, des statuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle.

XXXIII. Vol. Ii. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome I.

XXXIV. Vol. K k. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome II.

XXXV. Vol. Ll. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome III.

XXXVI. Vol. M m. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IV.

Vol. XXXVII. N n. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome V.

Vol. XXXVIII. O o. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome. VI.

Vol. XXXIX. P p. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome VII.

Vol. XL. Q q. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome VIII.

Vol. Rr. Tome XLI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IX.

Vol. S s. Tome XLII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome X.

Vol. T t. Tome XLIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome. XI.

Vol. V v. Tome XLIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XII.

Vol. Xx. Tome XLV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIII.

Vol. Yy. Tome XLVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIV.

Vol. Zz. Tome XLVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XV.

Vol. & &. Tome XLVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVI

Tome XLIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.

Tome L. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.

Tome LI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.

Tome LII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.

Tome LIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.

Tome LIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.

Tome LV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.

Tome LVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.

Tome LVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXV.

Tome LVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVI.

Tome LIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVII.

Tome LX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVIII.

Tome LXI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIX.

Tome LXII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXX.

Tome LXIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXI.

Tome LXIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXII.

Tome LXV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIII.

Tome LXVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIV.

Tome LXVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXV.

Tome LXVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXVI.

Fin de l'Avertissement.

DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

TABLEAU géographique & historique de l'Amérique, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens.

SI, dès les premieres années du quinzieme siecle, tous les esprits parurent se tourner du côté des découvertes de nouvelles terres, on peut dire que la soif de *Introduction.*

l'or, & non le désir d'étendre ses connoissances, en fut le principal motif. Il ne faut pas cependant confondre dans cette classe des avares ignorans, Don Henri, le plus jeune des fils de Don Juan, Roi de Portugal. Ce sage Prince, qui, à l'âge de vingt ans, avoit déjà donné les preuves de la plus grande valeur dans une guerre contre les *Maures*, étudioit en même temps les Mathématiques, & lisoit tous les Livres qui existoient alors & pouvoient lui fournir les notions les plus certaines de la Géographie & de la navigation. Sous sa direction, par ses ordres & à ses frais, plusieurs Navigateurs coururent les côtes d'Afrique. Les premiers, forcés par la tempête d'abandonner leur route, furent poussés, en 1418, vers le rivage d'une isle inconnue, qu'ils appelerent *Porto-Santo*, par allusion au danger où ils étoient lorsqu'ils l'apperçurent. En 1419, on retrouva l'isle *Madere*, nommée ainsi de la quantité du bois qui couvroit sa surface : mais la découverte de pays barbares & stériles n'étoit pas ce que demandoit la Nation Portugaise; elle vouloit de l'or, & l'on n'avoit encore pu doubler le *Cap Boya-dor*. Enfin, en 1434, il fut franchi, &

en 1442, les Portugais jeterent l'ancre dans une riviere, à laquelle ils donnerent le nom de *Rio do ouro*, riviere d'or, parce que dans cet endroit les Maures racheterent deux de leurs compagnons qui avoient été faits prisonniers, & présenterent en échange de la poudre d'or. En 1446, on découvrit le *Cap Vert*, l'un des plus fameux qui soit sur l'Océan occidental.

Dès 1443, l'on avoit fait une descente dans une des isles d'*Arguin*, appelée *Adeget*, & soit par troc de marchandises, soit pour rançon de prisonniers, on y avoit recueilli un peu d'or. Les isles *Canaries*, nommées *Fortunées* par les Anciens, avoient été retrouvées; & en 1448, le Prince Don Henri obtint du Régent, qui gouvernoit alors le Portugal pour le jeune Roi Alphonse V, la permission de faire peupler les isles nouvellement découvertes. Elles furent appelées *Açores*, qui signifie, en espagnol, *autours*, & sont au nombre de huit. Dans la plus occidentale, qu'on nomme *Corva*, on trouva, dit-on, au sommet d'une montagne, la statue d'un homme à cheval, sans chapeau, qui montroit du doigt qu'il y avoit à l'occident des terres & des

hommes. Après l'événement, il a été facile d'interpréter le signe de ce Cavalier.

Le commerce de l'or devenant de jour en jour plus considérable aux isles d'Arguin, pour s'en assurer le commerce, on fit construire un fort dans une de ces isles, & c'est la premiere forteresse que les Portugais bâtirent dans leurs conquêtes. Les isles du Cap Vert, à cent lieues du Cap du même nom, furent découvertes en 1460, & ce fut la derniere expédition faite sous les ordres du Prince Henri, qui mourut en 1463, âgé de soixante-sept ans, justement regretté de toute sa nation.

On voit par ce que nous venons de dire, que la fureur des découvertes possédoit alors les esprits, mais que toutes les idées se tournoient du côté de l'Orient, parce que de là venoient les lumieres & sur-tout les richesses, objet de la cupidité des Européens. Néanmoins l'Astronomie commençoit à faire des progrès, la Cosmographie étendoit la surface de la terre, & la Physique s'approchoit du système de la Nature. Il n'étoit plus défendu de croire à la réalité des Antipodes; mais on trembloit encore d'en affirmer l'existence. On lisoit les anciens

Auteurs, & l'on cherchoit à rassembler les traits épars qui pouvoient favoriser l'idée qu'on commençoit à concevoir d'un nouvel hémisphere. Nous ne croyons pas inutile de mettre sous les yeux de nos Lecteurs ces différens passages, auxquels ils voudront bien n'accorder que la confiance qu'ils méritent.

Acosta (liv. I.) observe que » Platon » rapporte l'entretien d'un Prêtre d'E- » gypte avec Solon, sur une isle qu'il » nomme *Atlantide*, située au delà des » colonnes d'Hercule ; qu'il fait dire à » Critias, que cette isle étoit aussi grande » que toute l'Asie & l'Afrique ensemble; » qu'on voyoit un temple long de mille » pas, large de cinq cents, dont le de- » hors étoit revêtu d'argent, & le dedans » tout brillant d'or, d'ivoire & de per- » les ; qu'au delà de cette grande isle il » y en avoit un grand nombre de petites, » près desquelles on trouvoit un conti- » nent, & qu'ensuite on arrivoit à la » vraie mer «. Il est bien singulier qu'à la réserve de cette grande isle, qui avoit disparu sans doute par quelque événement extraordinaire, on ait reconnu, deux mille ans après, la vérité de cette description.

Ariſtote & Théophraſte diſent tous deux : » Que l'an trois cent cinquante-
» ſix de la fondation de Rome, un vaiſ-
» ſeau Carthaginois, ayant pris ſa route
» entre le couchant & le midi, oſa péné-
» trer dans une mer inconnue ; qu'il y
» découvrit, fort loin de la terre, une
» iſle déſerte, ſpacieuſe, arroſée par de
» grandes rivieres, couverte de forêts,
» dont la beauté ſembloit répondre à la
» fertilité du terroir ; qu'une partie de
» l'équipage ne put réſiſter à la tentation
» de s'y établir ; que les autres étant re-
» tournés à Carthage, le Sénat, auquel
» ils rendirent compte de leur décou-
» verte, crut devoir enſevelir dans l'oubli
» un événement dont il craignit les ſui-
» tes ; qu'il fit donner ſecrétement la
» mort à ceux qui étoient revenus dans
» le vaiſſeau, & que ceux qui étoient
» reſtés dans l'iſle, demeurerent ſans
» reſſource pour en ſortir «. Si l'on doit ajouter foi à ces paſſages, ils paroîtront plus convaincans que la prétendue prédiction de Séneque le Tragique, qui dit dans ſa Médée : » Qu'un jour l'Océan ne
» ſéparera plus les nations, qu'un nou-
» veau Tiphis découvrira un nouveau
» Monde, & que Thule ne ſera plus la

» borne de la terre «. Cette idée vague de Séneque ne pouvoit être fondée que ſur les progrès qu'il ſuppoſoit que l'on feroit dans la navigation.

Un trait d'Elien nous paroît bien plus impoſant. On trouve dans cet Auteur : » Que l'Europe, l'Aſie, & la Libye qui » eſt l'Afrique, ſont environnés de » l'Océan ; qu'au delà, il ſe trouve un » continent d'une vaſte étendue, où les » hommes & les animaux ſont beaucoup » plus grands que dans le nôtre, & où » les premiers vivent plus long-temps ; » qu'ils y ont des uſages & des loix con» traires à celles des autres peuples, & » *une incroyable quantité d'or & d'argent,* » *métaux moins eſtimés parmi eux., que* » *le fer ne l'eſt en Europe* «. Au reſte, quoique pluſieurs Peres de l'Egliſe, tels qu'Origene, Lactance & Saint Auguſtin, aient rejeté comme une fable le récit du Timée de Platon, on doit remarquer que Saint Grégoire, ſur l'Epître de Saint Clément, dit, ſans aucune marque d'incertitude, qu'*au delà de l'Océan il y avoit un autre Monde.*

Pour nous rapprocher du ſiecle de la fameuſe découverte de l'Amérique,

époque de tant de biens & de bien plus de maux, nous rapporterons ce qui se trouve en Langue du pays des Galles, dans la Collection d'*Hackluyt*, qu'un Prince, nommé *Madoc*, second fils d'*Owen-Guynet*, Prince de Galles, s'étant embarqué, l'an 1190, dans la seule vûe de satisfaire sa curiosité, découvrit, après quelques semaines de navigation vers l'ouest, » une terre où il trouva » toutes sortes de vivres, un air frais, » & de l'*or*; qu'après s'y être arrêté assez » long-temps, il y laissa six-vingts hom- » mes : il revint en Angleterre avec le » même bonheur ; il y équipa une flotte » de dix vaisseaux, chargés d'hommes & » de provisions convenables à ses des- » seins, avec lesquels il retourna dans » les pays qu'il avoit découverts ; mais » que de quelque maniere que ses aven- » tures aient pu se terminer, on n'en » eut jamais d'autres informations «. On se persuade que si ce voyage de *Madoc* n'est pas imaginaire, ce Prince avoit abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie. Pour preuve de ce fait, on cite une épigramme de

Mérédith, en Langue galloiſe; mais ce Mérédith ne vivoit qu'en 1477.

Madoc wyf, mwyedic weedd,
Jaw'n genau, Owyn-Gynedd,
Ni ſynnum dit, ſy enaid oedd;
Na da mawr, ondy moroedd.

Ce qui ſignifie: *Je ſuis ce Madoc, fils d'Owen-Guyned, à qui ſa patrie & ſes richeſſes ne plurent point; mais qui prit plaiſir à chercher de nouvelles terres.*

Après avoir pouſſé les découvertes juſqu'à la pointe de l'Afrique, les Portugais ſe trouverent arrêtés au *Cap des Tempêtes*, comme ils l'avoient été précédemment à celui de Boyador; mais Vaſco de Gama, chargé par le Roi de Portugal, Emmanuel, qui régnoit alors, de cette périlleuſe entrepriſe, doubla ſans crainte la pointe de l'Afrique, remonta par ces mers inconnues vers l'Equateur; & il n'avoit pas encore repaſſé le Capricorne, qu'il trouva *Sophala*, habitée par des hommes qui parloient arabe, & qu'à l'aide de Pilotes du pays, il aborda dans les grandes Indes, au royaume de Calicut, après avoir reconnu quinze cents lieues de côtes. Tel eſt l'étonnant voyage

qui changea en un ſeul inſtant la route du commerce de l'ancien Monde, qui ſe faiſoit par la célebre ville d'Alexandrie, & le ſuccès de cette entrepriſe ôta aux Vénitiens l'avantage d'être la plus puiſſante & la plus riche République de l'Univers. Le fameux Alphonſe d'Albuquerke, & quelques autres Capitaines Portugais, triompherent des Rois de Calicut & d'Ormus, de Siam, & même du Soudan d'Egypte, dont ils défirent la flotte. Ils prirent Goa au delà du Gange, Malaca dans la Cherſoneſe d'or, Aden dans la mer Rouge, & leurs ſuccès les rendirent maîtres du commerce dans une étendue de ſoixante degrés de longitude, depuis les Moluques juſqu'au golfe Perſique.

Ce fut pendant cette époque brillante de la puiſſance des Portugais, que naquit Chriſtophe Colomb, Pilote Génois, natif de Savone, ou, ſi l'on veut, de quelque petite bourgade ſituée ſur la riviere de Gênes, ou même Noble, & originaire de Plaiſance en Lombardie. Toute patrie eſt égale au grand homme, & il n'a pas beſoin d'aïeux. Colomb examinant la route que tenoient conſtamment les Portugais vers l'orient, à la ſeule

inſpection d'une Carte de l'Univers, décida qu'il devoit y en avoir un autre, & qu'on le trouveroit en voguant toujours à l'occident. Plein de ſon idée, il propoſa à ſa Patrie de l'enrichir, de l'agrandir, en découvrant pour elle un nouveau Monde. Cette petite République ne vit que de l'extravagance dans cette propoſition, & perdit ainſi l'occaſion de devenir une Puiſſance dans l'Europe. Juan II, Roi de Portugal, enivré de ſes ſuccès en Afrique, ne traita pas mieux le Génois. L'avare Henri VII, Roi d'Angleterre, rejeta les offres que lui fit Barthélemi Colomb, de la part de ſon frere. La France n'étoit point alors en état de tenter de ſi grandes & de ſi douteuſes entrepriſes. Colomb n'avoit de reſſource que dans l'Eſpagne, où régnoient Iſabelle & Ferdinand; il paſſa huit années à combattre les préjugés & l'ignorance de la nation, après leſquelles il obtint de conquérir des royaumes & des tréſors pour l'Eſpagne, & partit le 3 Août 1492, du port de Palos en Andalouſie, avec trois petits vaiſſeaux.

Colomb tourna ſes voiles du côté de la Grande-Canarie, où il mouilla pendant quelques jours pour prendre des

rafraîchissemens ; mais ayant remis en mer, & y ayant passé trois semaines, au milieu d'une mer sans fond & sans bornes, ses équipages se mutinerent & voulurent le sacrifier à leur fureur. Sa fermeté le sauva ; & après trente jours de navigation, on découvrit la premiere isle de l'Amérique, à laquelle notre Héros donna le nom de *San-Salvador*, & dont il prit possession pour la Couronne d'Espagne. Bientôt on reconnut les autres *isles Lucayes*, *Cuba*, & enfin *Hispaniola*, appelée aujourd'hui *Saint-Domingue*. De retour en Espagne au bout de neuf mois, Colomb présenta à Ferdinand & à Isabelle des Indiens d'Hispaniola, & sur-tout beaucoup d'or. Son second voyage fut marqué par la découverte des *Caraïbes* & de la *Jamaïque* ; mais trop heureux pour n'avoir point de jaloux, il ne revit les côtes de l'Espagne que chargé d'indignes fers. Des ennemis lui supposerent l'envie de se faire une souveraineté indépendante de ses découvertes, & le bienfaiteur de l'Espagne fut traité comme un vil criminel. Isabelle frémit ; mais le mal étoit fait, & tous les honneurs possibles ne font jamais disparoître de telles injustices. Cependant Colomb fit un

troisieme voyage, pendant lequel, à dix degrés de l'Equateur, il apperçut le continent de l'Amérique, & vit la côte où l'on a bâti depuis Carthagene. C'est à ce point fixe que nous nous arrêtons, & nous allons commencer la description la plus succincte & la plus exacte qu'il nous sera possible du grand continent de l'Amérique, qui a moins apporté de biens que de maux à l'Europe.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE L'AMÉRIQUE.

QUOIQUE l'*Amérique* ſoit renfermée elle ſeule dans un hémiſphere oppoſé au nôtre, & que ſes habitans ſoient nos antipodes, on ne la compte que pour la quatrieme partie du Monde connu. On l'appelle le *Nouveau Monde*, tant par ſon oppoſition au Monde ancien, que parce qu'il n'a été découvert qu'au quinzieme ſiecle. Ce vaſte continent a près de cent degrés de largeur, mais d'une façon fort inégale, & environ cent vingt de longueur. Sa longitude eſt entre le deux cent cinquantieme degré & le trois cent quarante-cinquieme. Sa latitude ſeptentrionale s'étend juſqu'au delà du ſoixante-cinquieme degré, & ſa latitude méridionale juſqu'au cinquante-ſixieme. Il eſt borné au nord par la mer & par un pays que l'on met au nombre des terres Arctiques, à l'orient par la mer du Nord & par l'Océan Atlantique. Il a au midi le dé-

troit de Magellan, qui le sépare de plusieurs isles, dont la plus considérable est la Terre de feu; la mer du Sud ou Pacifique le borne à l'occident. On sait par les découvertes que les Russes ont faites depuis quelque temps, que la pointe la plus orientale de la Tartarie n'est pas absolument éloignée de l'Amérique, & tout porte à croire que c'est cette immense contrée qui a donné les premiers habitans au Nouveau Monde. La position de l'Amérique, sous trois zones, la torride & les deux tempérées, n'en peut rendre la nature du climat que très-différente; aussi l'air est-il très-chaud au milieu, très-froid aux deux extrémités, & dans les autres parties aussi tempéré qu'en Europe.

Cette grande région, qu'on appelle aussi les *Indes Occidentales*, pour les distinguer des *Indes Orientales* ou véritables Indes, est peuplée de beaucoup de différentes nations sauvages, barbares, & parmi lesquelles il y en a même d'anthropophages. Dans deux seules on a reconnu des loix, un gouvernement, un culte réglé, & une police. La diversité des climats, celle des pays, des forêts, des plaines, des montagnes, le voisinage

des rivieres & de la mer, le défaut de liaiſons des différentes peuplades entre elles, ſont les cauſes naturelles du peu de rapport qui ſe trouve dans leurs uſages, leurs mœurs & leurs occupations habituelles : cependant, lorſque l'on compare ces peuples les uns avec les autres, on ne peut ſe refuſer à leur trouver un air de reſſemblance, & à leur reconnoître un même fond de caractere. C'eſt ainſi qu'en a jugé M. de la Condamine, qui les a examinés avec l'œil du Philoſophe.

» L'inſenſibilité, dit-il, fait le fond » du caractere des Américains, & il eſt » incertain ſi on doit l'appeler *apathie* ou » *ſtupidité*. Il naît ſans doute du petit » nombre de leurs idées, qui ne s'étend » pas au delà de leurs beſoins : gloutons » juſqu'à l'excès, quand ils ont de quoi » ſe ſatisfaire ; ſobres, quand la néceſſité » les y oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout » ſans paroître rien déſirer ; puſillanimes » & poltrons, ſi l'ivreſſe ne les met en » fureur ; ennemis du travail ; indifférens » à tout motif d'honneur, de gloire ou » de reconnoiſſance ; uniquement occu- » pés du préſent, ſans inquiétude pour » l'avenir ; incapables de prévoyance & » de réflexion ; ſe livrant, quand rien

» ne

» ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils » manifestent par des sauts & des éclats » de rire immodérés, sans objet & sans » dessein : ils passent leur vie & vieillissent » sans sortir de l'enfance, dont ils con- » servent tous les défauts «.

En parcourant, ainsi que nous allons le faire, les diverses contrées du Nouveau Monde, nous tâcherons de saisir les nuances qui peuvent apporter quelque différence à ce caractere général des Américains. C'est aussi dans ce long voyage que nous allons faire avec nos Lecteurs, qu'il nous sera possible de mettre sous leurs yeux les productions de la terre, les animaux, les oiseaux & les poissons qui habitent les parties différentes de ce grand continent, & qui vivent dans les mers dont il est entouré, & dans les fleuves qui le traversent.

L'isthme de Panama, dont l'espace le plus étroit est de quatorze lieues, & le plus grand de quarante d'une mer à l'autre, est traversé par la chaîne des montagnes des Cordilieres, & sépare naturellement le continent de l'Amérique en partie septentrionale & en partie méridionale. La premiere s'étend depuis le neuvieme degré de latitude septentrio-

nale jusqu'au delà du cercle polaire arctique, & comprend le *Mexique* ou la *Nouvelle-Espagne*, la *Nouvelle-France*, la *Nouvelle-Angleterre*, la *Terre de Labrador* ou *Nouvelle-Bretagne*, les *terres nouvellement découvertes*, & les *isles*. C'est de cette grande partie, théatre des premiers exploits & des conquêtes des Espagnols, dont nous allons nous occuper.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'ANCIEN-*Mexique*, que l'on appelle aussi *Nouvelle-Espagne*, doit ce dernier nom au célébre Fernand Cortez, qui en fit la conquête en 1518 & les années suivantes. On lui donne plus de cinq cents lieues communes d'étendue du sud-est au nord-ouest, & deux cent cinquante dans sa plus grande largeur du levant au couchant. Le golfe de Mexique & le Nouveau-Mexique le bornent au nord. Il est séparé de la Californie au couchant par la mer Vermeille, & au midi il a pour bornes la mer du Sud & l'isthme de Panama. Le pays est extrêmement chaud, mais il est pur & sain. On y trouve quatre rivieres d'une médiocre grandeur, qui déposent dans leur sable des parcelles d'or & d'argent. La terre produit de bon froment, du maïs, & des fruits excellens. Il y a de gras pâturages. Les animaux apportés par les Européens y ont très-bien multiplié. Les pluies continuelles des mois d'Août & de Septembre empêchent, dit-on, les raisins d'y mûrir. On y cultive le coton, les

Ancien Mexique ou Nouvelle-Espagne.

cannes à ſucre, & le cacao; mais ſi ce pays n'avoit point eu de mines d'or & d'argent dans ſes entrailles, il n'auroit point tenté l'inſatiable cupidité des Européens. C'eſt ce que nous verrons dans le récit abrégé de la conquête, après que nous aurons donné un apperçu de l'Hiſtoire ancienne du Mexique.

Ce n'eſt que ſur des traditions vagues & fort incertaines, qu'on peut remonter juſqu'à l'origine des Mexiquains, & fixer la chronologie de leurs Empereurs. Ces peuples barbares & ignorans n'ayant point de lettres, employoient les figures hiéroglyphiques pour déterminer les choſes corporelles qui ont une forme, & ſe ſervoient de divers caracteres pour exprimer leurs idées. Ils avoient une ſorte de roue peinte, qui contenoit l'eſpace d'un ſiecle, diſtinguée par année, avec des marques particulieres pour y deſſiner le temps où chaque choſe arrivoit. Ce ſiecle étoit composé de cinquante-deux années ſolaires, chacune de trois cent ſoixante-cinq jours. La roue étoit diviſée en quatre parties, dont chacune contenoit treize ans, & répondoit à une des quatre parties du Monde. Cette roue étoit environnée d'un ſerpent, & c'étoit le corps du ſer-

pent qui contenoit les quatre divisions. Quelques livres tracés de la même maniere composoient leurs bibliotheques, & perpétuoient non-seulement la mémoire des temps, mais encore des loix, des usages & des cérémonies religieuses & civiles. A l'arrivée des Espagnols, beaucoup d'ignorance & un faux zele firent regarder ces figures comme des caracteres magiques, & l'on jetta au feu les calendriers & tous les livres, à l'exception d'un petit nombre. Ceux qui échapperent aux flammes furent retrouvés, & expliqués à un Jésuite dont le nom ne nous est pas parvenu. Ces manuscrits, & quelques traditions populaires, sont les seuls matériaux dont nous puissions nous servir pour donner une idée de l'Histoire du Mexique avant la conquête.

Les Mexiquains avoient quelques notions d'un déluge qui avoit fait périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui se sauverent dans une barque. Ce couple, après de longues courses, arriva au pied de la montagne de Culhuacan, proche de certaines vallées qui entouroient un grand lac, & s'y arrêta. Du commerce de ces uniques créatures, naquirent un grand nombre

d'enfans, tous muets, qui apprirent à parler d'une colombe, mais qui retinrent chacun un langage différent. Forcés de se séparer, faute de s'entendre, ils passerent dans des contrées éloignées, & quinze chefs de famille seulement, qui sans doute s'entendoient, vinrent jeter les fondemens de la ville, qu'on appelle aujourd'hui *Mexico*, du nom du Conquérant *Mexi*, qui rangea ces peuples sous sa domination. A la mort de ce Chef, les Mexiquains sentant qu'ils avoient besoin d'un sage gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent, à sa place, *Acamapitchli*, issu d'un de leurs Princes. Sous ce nouveau Chef, ils devinrent redoutables à leurs voisins; mais ils n'en imposerent pas au Roi d'Azcapuzalco, qui leur laissa le choix d'entrer en guerre avec sa nation, ou de lui fournir des matériaux pour bâtir une ville, & une certaine quantité de plantes nées dans les eaux du lac. La paix convenoit aux Mexiquains, mais ils ne savoient comment se tirer de la condition qui y étoit attachée. Un d'eux s'avisa de former un tissu de joncs & de roseaux, de le couvrir de terre & d'y semer des légumes & des grains. Lorsqu'ils furent en maturité, on conduisit ce jardin

flottant au Roi, qui ne put s'empêcher d'admirer l'adresse des Mexiquains, & déclara, par une espece de prophétie, que leur Empire s'étendroit un jour sur toutes les nations.

Acamapitchli eut pour successeur son fils *Vitzipolutzi*, qui épousa la fille du Roi d'Azcapuzalco, & ce mariage cimenta l'alliance des deux nations. Son fils *Chima-Poporea*, qui régna après lui, s'attira une cruelle guerre, pour avoir voulu demander à ses voisins des pierres & de la chaux pour construire des aqueducs. Ses malheurs & son incapacité le firent assassiner par ses propres sujets. Un fils d'Acamapitchli, leur premier Roi, nommé *Yitzcoatl*, monta sur le trône, fit la guerre avec succès, emporta cinq villes voisines, & devint maître de tous les établissemens formés autour du lac Mexico. *Montezuma* succéda à ce guerrier, & on lui attribue la barbare coutume d'avoir retardé le couronnement des Souverains du Mexique jusqu'à ce qu'ils eussent fait prisonniers quelques ennemis pour les sacrifier à leurs idoles. Les Historiens Espagnols commencent à donner à ce Prince le titre d'Empereur. Il imposa des tributs à ses voisins, fit bâtir des temples & des

palais, & établit plusieurs Tribunaux de Justice. Son successeur, Monarque sans vertus militaires, fut empoisonné; il s'appeloit *Tico-Cic. Axayacac*, son frere, qui fut Empereur après lui, & *Ahuitzotl*, qui régna après ce dernier, furent des barbares, & ne firent des conquêtes que pour enlever des prisonniers, qu'ils égorgeoient dans leurs abominables cérémonies religieuses. Enfin *Montezuma II* ne prit les rênes de l'Empire que pour le voir détruire par les Espagnols.

On ne peut révoquer en doute que les Mexiquains reconnoissoient l'immortalité de l'ame, & qu'ils admettoient après la mort des récompenses pour les bons & des punitions pour les méchans; mais en réfléchissant sur ce que les Auteurs rapportent de leur créance, on trouve qu'ils pensoient que les hommes commencerent à connoître les Dieux, à mesure qu'ils devinrent misérables, que leurs besoins se multiplierent, & qu'ils les regarderent comme des génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature. Solis nous dit qu'ils croyoient un Dieu, créateur du Ciel & de la Terre, mais qu'ils le supposoient oisif dans le Ciel, tandis que ses Lieutenans gouvernoient le monde.

On donne le nom de *Chicamicas* au peuple aborigene du Mexique, & l'on dit qu'il adoroit le ſoleil & lui ſacrifioit des oiſeaux. Mexi, dont nous avons parlé plus haut, le ſoumit, & lui apporta le culte de *Vitzliputzli*, Divinité de ſa nation, dont l'idole, portée dans un coffre de roſeaux, rendoit des oracles, lorſqu'elle étoit conſultée par ſes Prêtres. Dans ce prétendu voyage de Mexi & de ſon peuple, dans les circonſtances de ſon établiſſement, on apperçoit des traces de l'entrée des Iſraélites dans le pays de Chanaan ; & il ſe pourroit que cette nation, originaire du nord de l'Amérique, ou, pour mieux dire, du nord de l'Aſie, ait eu quelques connoiſſances des vérités renfermées dans l'Hiſtoire des Hébreux, par quelques deſcendans des anciens Juifs, diſperſés par les Aſſyriens.

On fait monter à plus de deux mille les idoles que les Mexiquains adoroient dans leurs temples. » A peine, dit l'Hiſ-
» torien du Mexique, y avoit-il une rue
» dans la capitale qui n'eût ſon Dieu
» tutélaire, & il n'y a point de mal dont
» la nature ſe fait payer un tribut par
» notre infirmité, qui n'eût ſon autel, où
» ils couroient pour y trouver remede ;

» leur imagination bleſſée ſe forgeoit des
» Dieux de ſa propre crainte, ſans con-
» ſidérer qu'ils affoibliſſoient le pouvoir
» des uns par celui qu'ils attribuoient aux
» autres. « *Vitzliputzli* étoit le Dieu de la guerre, & on lui ſacrifioit des victimes humaines. *Teſcatilputza* étoit celui de la pénitence, & le plus redouté de tous les Dieux. Mais de toutes les idoles adorées par les Mexiquains, la plus chere à cette nation barbare étoit une ſtatue compoſée de toutes les ſemences des choſes qui ſervent à la nourriture de l'homme, moulues & pétries avec le ſang des jeunes enfans, des veuves & des vierges qui avoient été ſacrifiés, & dont on avoit préſenté les cœurs au Dieu Vitzliputzli. Quand on changeoit l'idole, la vieille étoit miſe en pieces & diſtribuée aux dévots.

La ville de Mexico contenoit un grand nombre de temples, dont pluſieurs étoient magnifiques. Celui de Vitzliputzli étoit le principal, & renfermoit de grandes richeſſes. Plus de cinq mille perſonnes, entretenues par l'Etat, deſſervoient ce temple. Le Pontife ſuprême s'appeloit *Topilzin*, & étoit aſſiſté par ſix Sacrificateurs, & un grand nombre de Prê-

tres, dont les fonctions étoient d'encenser les idoles plusieurs fois chaque jour. Ils pratiquoient des jeûnes rigoureux. Dans l'enceinte du grand temple, il y avoit deux maisons de retraite, l'une pour les jeunes filles, l'autre pour les jeunes garçons. L'emploi des filles, qu'on pourroit regarder comme les Vestales du Mexique, étoit de préparer les viandes sacrées, & les gâteaux de maïs & de miel. Les garçons tenoient le temple propre, fournissoient de bois les brasiers, & alloient faire des quêtes dans la ville.

Les Empereurs du Mexique furent d'abord choisis par le peuple, & ensuite on désigna quatre Seigneurs pour les élire. Après les cérémonies du couronnement, le nouveau Monarque juroit entre les mains du Grand-Prêtre, de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les loix & les coutumes du royaume, & de traiter ses sujets avec douceur & bonté. Il juroit aussi, que, tant qu'il régneroit, le soleil répandroit sa lumiere sur l'Empire, que les pluies tomberoient à propos, que les rivieres ne déborderoient point, & qu'il n'y auroit point de stérilité : serment sans doute qui rappeloit au Souverain l'emploi qu'il devoit faire de

son pouvoir, afin de ne pas attirer la colere des Dieux sur ses peuples.

Les Prêtres Mexiquains étoient les Ministres du mariage. Avant la cérémonie, le futur signoit un acte, par lequel il s'engageoit, en cas de divorce, à rendre les biens que sa femme lui apportoit en dot. Dans le cas d'une rupture, le mari gardoit les garçons, & la femme emmenoit les filles. Une Loi de l'Etat défendoit de se réunir après le divorce, seul frein que le Législateur avoit pu opposer à l'inconstance de sa nation; les adulteres étoient lapidés : mais pour diminuer le nombre des coupables, le Gouvernement souffroit des femmes publiques.

La jeunesse Mexiquaine étoit sévérement élevée, & on lui inspiroit de bonne heure le goût de la sobriété. Il y avoit dans toutes les provinces de l'Empire, des écoles publiques où l'on enseignoit tous les exercices qui pouvoient former les citoyens, suivant les différentes classes où le sort les avoit placés. Les jeunes gens y apprenoient à déchiffrer les caracteres & les figures dont les écrits Mexiquains étoient composés, & l'on exerçoit leur mémoire en leur faisant retenir des chansons historiques, qui contenoient les

grandes actions de leurs ancêtres & les louanges de leurs Dieux. Les exercices violens entroient dans cette éducation, tels que la lutte, l'enlévement de pesans fardeaux, la maniere de se servir de la massue, de l'épée, & celles de lancer un dard & de tirer une fleche. Les jeunes filles étoient élevées avec beaucoup de douceur.

L'usage au Mexique étoit de brûler le corps du Souverain avec beaucoup d'appareil, & d'en recueillir les cendres. Ces lugubres cérémonies étoient accompagnées du massacre des plus zélés serviteurs du Monarque. Les particuliers fixoient le lieu de leur sépulture.

Montezuma II, en montant sur le trône, éloigna d'auprès de sa personne tous ceux qui n'étoient que d'une naissance commune, & y appela les principaux de l'Etat. Sa garde étoit nombreuse, & deux cents Nobles se relevoient pour faire sentinelle dans ses appartemens. Toute cette Noblesse étoit nourrie des restes de sa table. Les audiences publiques qu'il donnoit, duroient une grande partie de la journée; il se faisoit assister par des Conseillers, dans les cas embarrassans, & des Secrétaires marquoient, en carac-

teres propres, les demandes des suppliants & les ordonnances du maître. Les revenus de l'Empire devoient être considérables, puisqu'outre l'entretien de plusieurs armées toujours sur pied, & les dépenses de la Cour qui étoient immenses, il y avoit constamment un trésor en réserve, qui grossissoit chaque année. Les mines d'or & d'argent produisoient de grosses sommes, ainsi que les salines de l'Etat. Mais rien n'enrichissoit plus le Monarque que les tributs & les impôts sur les terres, qu'il avoit portés à l'excès, & ces vexations contribuerent, autant que la valeur des Espagnols, à renverser l'Empire.

Au Mexique, on ne connoissoit point de loix écrites, l'usage en tenoit lieu. Les Juges étoient choisis entre les plus riches & les plus vertueux des citoyens. L'homicide, le vol, l'adultere & les irrévérences contre la religion ou contre la majesté du Prince, ne trouvoient point de grace. Le moindre défaut d'intégrité dans un Magistrat étoit puni de mort. On pardonnoit les vices d'autant plus aisément, qu'ils sembloient autorisés par la Religion. L'Empereur avoit son Conseil secret, dont quatre membres étoient chargés de signer, après vérification, les arrêts

de mort. Pour entretenir la valeur parmi ses sujets, Montezuma II avoit proposé des prix d'honneur pour les plus braves d'entre ses guerriers ; & c'étoit le seul moyen qu'avoit un roturier pour passer dans la classe des Nobles, & pour parvenir aux grands emplois. Il avoit aussi institué trois ordres de Chevalerie.

Les anciens Mexiquains étoient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres ; la couleur de leur teint tiroit sur celle du poil de lion ; ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats, & diversement coupés. Ils n'avoient que peu de barbe. Leur usage étoit de se peindre le corps & de se couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiseaux ou d'écailles de poissons, ou de poil de tigre ou d'autres animaux. Ils se perçoient les oreilles, le nez, & même le menton, pour y porter des bijoux d'or, des pierreries, des arêtes de poisson, des dents mâchelieres de différens animaux, & des ossemens. Les femmes différoient peu des hommes par la taille & par la couleur. Elles laissoient croître leurs cheveux, & employoient un certain onguent pour les rendre noirs. Les femmes mariées les

nouoient derriere la tête; les filles les portoient flottant sur les épaules & le sein. Devenues meres, leurs mamelles prenoient une telle longueur, qu'elles pouvoient allaiter leurs enfans qu'elles portoient ordinairement sur le dos. Elles aimoient la propreté, se baignoient souvent, & sortoient d'un bain chaud pour se laver aussi-tôt dans une eau froide. Tous les Mexiquains alloient nus, excepté l'Empereur & les Seigneurs de sa Cour, qui se couvroient les épaules avec une piece de coton, & avoient aux pieds des sandales. Les femmes du commun étoient nues, à l'exception d'une chemise à demi-manches, si claire, qu'on pouvoit distinguer la peau.

Le palais de Montezuma II étoit d'une magnificence extraordinaire; on y entroit par vingt portes, qui répondoient à autant de rues de Mexico. Les cours étoient ornées de fontaines. Les murs jetoient un éclat singulier par le mélange de marbre, de jaspe, de porphyre, & d'autres pierres dont ils étoient composés. On voyoit dans les appartemens, des tableaux & des sculptures qui représentoient toutes sortes d'animaux, & des tapisseries de coton, de poil de lapin & de plumes, travaillées avec

un

un art merveilleux. Dans une maison particuliere, on conservoit tous les oiseaux qui naissent au Mexique; dans une autre, on élevoit des oiseaux de proie, & l'on y nourrissoit toutes sortes de bêtes féroces; c'étoit sa ménagerie. Les appartemens de cette derniere étoient occupés par ses bouffons, ses bateleurs, des nains, des bossus & des aveugles que l'Empereur entretenoit, & auxquels il donnoit des maîtres pour apprendre mille tours de souplesse. Ce qui semblera fort extraordinaire, c'est qu'au milieu de ces bâtimens on voyoit un petit temple, dont la voûte étoit couverte de lames d'or & d'argent, & enrichie de pierres précieuses, où le Monarque, au milieu des cris des hommes & des hurlemens des animaux, venoit consulter ses Divinités. Les maisons des citoyens ordinaires n'avoient qu'un rez de chaussée, sans portes ni fenêtres. On s'y éclairoit avec des torches. Les lits étoient de nattes; une pierre servoit d'oreiller : les couvertures étoient de coton.

La viande entroit pour bien peu dans la nourriture des Mexiquains; le maïs en pâte, assaisonné avec des herbes, en faisoit la plus forte partie. Leur breuvage

étoit une compoſition d'eau & de farine de cacao avec un peu de miel. Ils aimoient les jeux avec paſſion, & lorſqu'ils avoient perdu tout leur or, ſouvent ils ſe jouoient eux-mêmes. Un de leurs jeux favoris conſiſtoit à renvoyer contre un mur avec les feſſes, couvertes d'un cuir bien tendu, une ſimple pelote. Le coup de maître étoit de faire entrer la pelote dans le trou d'une certaine pierre. Pour lors on gagnoit toutes les robes des joueurs & même des ſpectateurs, qui fuyoient pour les conſerver. La danſe étoit un de leurs amuſemens, & ils en avoient de pluſieurs ſortes.

La forme de notre Ouvrage, l'abondance des matieres, & la néceſſité d'être courts, ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails, non ſeulement ſur les uſages des anciens Mexiquains, mais ſur les coutumes de leurs voiſins; il eſt temps de ſuivre Cortez & ſes Compagnons dans leur étonnante entrepriſe, dont le ſuccès peut ſeul ſauver l'extravagance & prouver la poſſibilité de la réuſſite.

La découverte du Nouveau Monde par Chriſtophe Colomb avoit, nous pouvons le dire, tourné toutes les têtes des Eſpa-

gnols. On voyoit les perſonnages les plus diſtingués chercher des aventures, comme des gens qui n'auroient eu ni fortune, ni famille, ni patrie. L'eſprit de chevalerie, car ſon eſprit régnoit encore, parut ſur-tout éclater & dominer dans la conquête du Mexique. Vers le commencement de l'année 1517, l'Eſpagnol Vélaſquez, qui commandoit dans l'iſle de Cuba, ſe propoſa de faire des découvertes dans quelque endroit de la terre ferme où l'on n'eût point encore pénétré. Hernandez de Cordoue fut chargé de cette tentative. Il mit à la voile, & gouvernant à l'oueſt, après avoir, pendant trois ſemaines, eſſuyé des tempêtes horribles, il apperçut la terre, & aborda à la côte de l'Yucatan. Les Indiens furent dans l'admiration à la vue des grands vaiſſeaux des Eſpagnols; ils parurent recevoir leurs nouveaux hôtes avec beaucoup de cordialité : mais le lendemain, armés de frondes & d'arcs, & ſur-tout d'une eſpece d'épée, dont la pointe étoit un caillou fort aigu, ils tomberent ſur Hernandez & ſa troupe, & lui tuerent quinze ſoldats. Il fallut employer l'artillerie pour ſe ſauver d'un plus grand déſaſtre. On remit en mer, & après quinze jours de navigation, on ſe

trouva dans un golfe que les Indiens appeloient *Kimpesh*, & auquel depuis on a donné le nom de *Campêche*. Les Espagnols ne furent pas mieux reçus par les naturels de ce pays ; on se rembarqua aussi-tôt, & l'on courut six jours au sud. Hernandez tenta, pour la troisieme fois, de débarquer sur la côte ; il y perdit quarante-sept hommes, & après avoir reconnu la *Floride*, la flotille se rendit à la Havane, dans l'état le plus déplorable.

L'année suivante (1518), Jean de Grijalva fut chargé par Vélasquez de poursuivre les recherches d'Hernandez de Cordoue. Ce nouveau Navigateur continua de faire route à l'ouest, & découvrit des terres & des villes, que l'imagination trouva, dans l'éloignement, si semblables à celles d'Espagne, que le nom de *Nouvelle-Espagne* fut donné à cette contrée. Grijalva remonta une riviere que les Indiens appeloient *Tabasco*, qui se décharge par deux embouchures dans le golfe du Mexique. A la vue des vaisseaux & des habillemens des Espagnols, les naturels du pays resterent immobiles d'étonnement. Le Commandant leur envoya deux Indiens, pris par Hernandez,

& qui entendoient leur Langue, leur proposer la paix ou la guerre : ils choisirent la paix avec la fierté d'un peuple qui ne craint pas la guerre. Le trafic procura beaucoup d'or aux Européens. A l'embouchure d'un autre fleuve, qu'on nomma *Rio de Banderas*, à cause des banderoles qu'on remarqua aux piques des Indiens, Grijalva apprit que Montézuma, Maître de cet Empire, avoit ordonné aux Commandans de la province de combler les étrangers de caresses & de bienfaits, de leur présenter de l'or, & de leur demander quel dessein les attiroit dans ses Etats. Sans doute que les Espagnols ne répondirent pas catégoriquement à cette question, & qu'ils se contenterent de prendre possession du pays, avec les formalités ordinaires, au nom du Roi d'Espagne ; car, malgré la défense expresse de Vélasquez, de former aucun établissement sur la côte, on fit un crime à Grijalva de n'y avoir pas construit quelques forts ; & cette raison engagea à choisir le fameux Hernand ou Fernand Cortez, pour pousser les conquêtes du Nouveau Monde.

Cortez, Gentilhomme de l'Estramadure, généreux, sage, prudent, & d'un

courage à toute épreuve, étoit l'homme le plus propre à mettre à fin une périlleuse entreprise. Il part de la Havane, le 10 Février 1519, avec cinq cent huit soldats, sans les Officiers, dix-sept chevaux & quelques pieces d'artillerie, & se rend à l'isle de Cozumel, déjà reconnue par Grijalva, & à laquelle il avoit donné le nom de *Sainte-Croix*. Il y fait chercher quelques Castillans, précédemment perdus sur la côte, dans l'espérance qu'ils pourront lui servir de guides & d'interpretes. On retrouve Jérôme d'Aguilar, qui, par ses connoissances, devint en effet un des principaux instrumens de ses triomphes. Dans la suite, la fille d'un Cacique, baptisée sous le nom de *Marine*, douée d'un esprit vif, & d'une mémoire assez heureuse pour apprendre en peu de temps la Langue castillane, lui rendit les plus grands services. Il en eut un fils, qui fut Chevalier de Saint Jacques.

Cortez, pour premier exploit, prend *Tabasco*, capitale d'une grande province, &, avec perte de deux hommes seulement, il bat quarante mille Indiens. Il va jeter l'ancre entre l'isle de *Saint-Jean d'Uloa* & le Continent, & c'est là qu'il reçoit

les Députés de Montézuma, qui viennent lui demander le ſujet de ſon voyage ; mais ces Députés n'étoient que des eſpions. Ils ſont reçus avec l'appareil le plus impoſant. Les Cavaliers leur paroiſſent des Centaures. L'artillerie tonne, & les Indiens tombent à la renverſe ou prennent la fuite ; ils regardent les Eſpagnols comme des Dieux qui lancent & dirigent la foudre. Montézuma, à qui l'on raconte ces prodiges, en eſt effrayé. Incapable d'agir en Roi, après avoir régné en Tyran, il n'enviſage que la deſtruction de ſon Empire ; & pour en reculer la perte, il ſonge à éloigner les Caſtillans. Inſtruit de leur paſſion pour l'or, il leur envoie de riches préſens, pour les engager à ſe retirer, & ordonne qu'on leur vante & ſes tréſors & ſes forces. *Voilà*, dit Cortez, *ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes.*

Cependant le Général n'étoit pas ſans inquiétude : les menaces des Indiens avoient intimidé ſes ſoldats ; ils murmuroient & parloient de ſe rembarquer. Heureuſement pour Cortez qu'il reçut dans ce temps les Ambaſſadeurs du Cacique de Zampoala, province peu éloi-

gnée, qui venoient, de la part de ce Prince, faire des complimens au Chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans le Tabasco s'étoient répandus jusqu'à lui. Ils lui firent entendre, par la bouche de Marine, qui servoit d'interprete, que le Tyran Montézuma étoit abhorré de toute sa nation, & qu'en le renversant du trône, le Mexique se soumettroit volontiers au vainqueur. Ces dispositions des Indiens, l'alliance qu'il contracté avec quelques-uns d'entre eux, & l'esprit de mutinerie qui subsistoit toujours dans sa petite armée, font prendre à Cortez la résolution la plus extraordinaire, celle de brûler ses vaisseaux, & de se mettre en marche pour la capitale du Mexique, après avoir fondé, dans le lieu même où il avoit établi son camp, une Colonie sous le nom de *Villa Ricca de la Vera-Cruz*.

Ce ne fut pas sans livrer des batailles que Cortez arriva auprès de Mexico. Dans sa route, il battit les fiers Républicains de la province de Lascala, & fit ensuite alliance avec eux & avec tous les Caciques du pays qu'il traversoit, & qui détestoient la cruauté de leur Empereur.

Montézuma vint recevoir les Eſpagnols à la porte de la ville, & leur donna pour logement un ſuperbe & vaſte palais, où chaque jour on leur diſtribuoit avec abondance toutes les choſes néceſſaires à la vie. Dans les converſations que ce Monarque eut avec Cortez, il chercha à ſe diſculper des reproches d'orgueil & de tyrannie que lui faiſoient ſes ſujets & ſes alliés : il lui fit entendre qu'il regardoit lui & les ſiens comme des hommes de même nature que les Mexiquains ; ſes chevaux, comme une eſpece de cerfs qu'on avoit ſu rendre dociles ; & ſes armes, qui vomiſſoient la foudre & dont le métal lui étoit inconnu, comme une ſarbacane remplie d'un air impétueux, qui, cherchant à ſortir, pouſſoit impétueuſement tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Il ajouta, en réponſe à ce que Cortez lui avoit dit de ſon Maître Charles-Quint : » Tout ce que je viens de vous » dire n'eſt que pour vous prouver que » nous n'avons pas beſoin de votre té» moignage pour croire que le grand » Prince, à qui vous obéiſſez, deſcend » de notre ancien Quezolçoal, Seigneur » des ſept cavernes de Navatlaches, & » Roi légitime de ces nations, qui ont

» fondé l'Empire des Mexiquains. Nous » avons appris par une de ses prophéties, » conservées dans nos Annales, qu'il » étoit sorti de ce pays pour aller conquérir de nouvelles terres du côté de » l'Orient, & qu'il avoit laissé des promesses certaines que, dans la suite des » temps, ses descendans viendroient corriger nos Loix & réformer notre Gouvernement par les regles de la raison. » Comme les caracteres que vous portez » ont beaucoup de rapport avec cette » prophétie, & que le Prince, qui vous » envoie de l'Orient, fait éclater par » vos exploits la grandeur d'un si noble » aïeul, nous avons déjà résolu de consacrer à son service tout le pouvoir qui » est entre nos mains : j'ai jugé qu'il » étoit à propos de vous en avertir, afin » qu'il n'y ait aucun embarras dans vos » propositions, & que vous attribuiez » l'excès de ma douceur à cette illustre » origine «. On voit par ce discours de Montézuma, qu'il n'employoit cette prétendue prophétie que pour cacher sa pusillanimité, & se donner le temps de faire réussir une trahison qu'il tramoit.

En effet, tandis que cet Empereur

careſſoit Cortez, on fut inſtruit qu'il avoit fait attaquer la Colonie de la Vera-Cruz, mais que ſon armée avoit été entiérement défaite. Cortez, à cette nouvelle, conçoit le danger que courent les Eſpagnols dans Mexico; il veut le prévenir, & prenant avec lui trente hommes choiſis, il vole au palais de l'Empereur, lui reproche ſa trahiſon, & lui ſignifie que s'il veut détruire les ſoupçons odieux qui s'élevent contre ſa bonne foi, il n'a d'autre parti à prendre que celui de ſe rendre ſans bruit au quartier des Eſpagnols. Le lâche Monarque y conſent, & lui-même défend à ſes ſujets de le tirer des fers de ſes ennemis, & permet que les Généraux, qui n'ont fait qu'exécuter ſes ordres, ſoient mis à mort comme des traîtres; il fait plus, il ſe reconnoît vaſſal de Charles-Quint, & en prononce le ſerment en préſence de ſa Cour & des Eſpagnols. C'eſt cette fameuſe cérémonie qui a fait le principal titre de l'Eſpagne pour juſtifier la conquête du Mexique.

Pendant ce temps, Montézuma accabloit de préſens les Eſpagnols, & preſſoit leur départ; & Cortez, dans le deſſein de ſe rendre maître du lac qui

entouroit Mexico, se faisoit apporter de la Vera-Cruz, les mâts, les voiles, la ferurre, & tous les agrès des vaisseaux qu'il avoit coulés à fond, & il en construisoit deux brigantins; mais ce hardi Général ignoroit que la foudre étoit près d'éclater sur sa tête. Une flotte équipée par Vélasquez, Gouverneur de Cuba, son ennemi, & commandée par Narvaez, venoit de débarquer à la Vera-Cruz huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingts cavaliers, & douze pieces de canon. Narvaez avoit ordre de se saisir de Cortez & de l'envoyer en Espagne, pour y être jugé comme rebelle. Cortez n'est point intimidé, & prend l'audacieuse résolution d'aller combattre ses compatriotes. Il laisse quatre-vingts soldats sous le commandement d'Alvarado, pour garder ses trésors, la ville de Mexico & l'Empereur même, & avec deux cent soixante-six Espagnols & quelques Indiens, il va surprendre son ennemi durant une nuit sombre, le combat, & a le bonheur de le faire prisonnier. Le Chef dans les fers, tous ses soldats mettent bas les armes, & reconnoissent le Vainqueur pour leur Général. Avec ce renfort, que ne pouvoit pas entreprendre le brave Cortez?

Il se met aussi-tôt en marche pour retourner à Mexico, & en chemin il apprend qu'Alvarado venoit d'être investi dans son quartier par les Mexiquains, & qu'ils y avoient déjà donné quelques assauts. L'Empereur, qui n'avoit pas voulu s'en retirer, faisoit prier le Général de venir au secours de ses soldats. Lorsque Cortez arriva à Mexico, il pénétra sans obstacle jusqu'au quartier des Espagnols ; les Mexiquains, instruits de sa marche, s'étoient éloignés, dans l'espoir que ce Général réuni aux siens, ils réussiroient à détruire entiérement tous les ennemis de leur Religion & de leur Empire. En effet, dès la nuit, ils donnerent au quartier un assaut général, qui, par les diverses sorties que firent les Espagnols, couta la vie à un nombre prodigieux d'Indiens ; mais leur acharnement à revenir au combat, où il entroit plus de férocité que de courage, & qui les faisoit s'exposer au feu de l'artillerie, devoit à la longue les faire triompher. C'est ce qui engagea le timide Montézuma à venir haranguer les séditieux ; & en les remerciant de leur zele, pour lui rendre sa liberté qui n'étoit point en danger, il les invita à retourner tranquillement dans leurs maisons. Ce dis-

cours ne fait qu'indigner les Indiens. Ils traitent leur Empereur de lâche, de traître, d'ennemi de la nation ; ils lui décochent une nuée de traits, dont deux le blessent mortellement. Ainsi finit, par la main de ses propres sujets, un Monarque indigne d'occuper le trône.

Cortez renvoya le corps de l'Empereur aux séditieux ; ils étoient alors occupés à se donner un nouveau Maître, & surtout à couper les vivres au Général. C'est ce qui l'obligea à prendre le parti de la retraite : elle fut difficile & sanglante ; mais enfin les Espagnols arriverent sur les terres des Tlascalans, qui les reçurent avec les plus sinceres démonstrations de joie. Ce fut de ce pays, & avec des renforts qu'il reçut heureusement d'Europe, & qui porterent sa petite armée à neuf cents hommes d'infanterie bien armés, quatre-vingt-six cavaliers & dix-huit canons, qu'il retourna à la capitale du Mexique ; elle devoit, en tombant sous son pouvoir, lui assurer la conquête de tout l'Empire. Douze brigantins, qu'il avoit fait construire à douze lieues du lac, & qui furent portés en pieces par des Indiens, faciliterent son passage à travers les chaussées. Dans un combat

que livrerent les Eſpagnols, quarante furent faits priſonniers & ſacrifiés aux faux Dieux des Mexiquains ; mais enfin, malgré les efforts d'un million de combattans, tous les poſtes furent forcés, & les aſſaillans, parvenus juſqu'aux premieres rues de la ville, où les maiſons étoient ruinées, trouverent les moyens de s'y retrancher. Depuis ce moment, tout fut en confuſion dans Mexico. Le peuple demandoit la paix ; mais les Nobles & les Prêtres conjuroient le nouvel Empereur de continuer la guerre. C'étoit alors *Guatimozin*, parent de Montézuma, qui étoit aſſis ſur ce trône, déjà plus d'à demi-écroulé. Un grand combat ſe livre ſur le lac entre les brigantins Eſpagnols & les barques Mexiquaines. Garcie Kolguin, commandant un de ces brigantins, approche une barque, ſaute dedans avec quelques Eſpagnols, & auſſi-tôt les matelots Mexiquains hauſſent leurs rames, en pouſſant des cris confus, dans leſquels on crut démêler qu'ils demandoient du reſpect pour la perſonne de l'Empereur. Guatimozin étoit effectivement à bord ; il s'avança le premier, & reconnoiſſant le Capitaine à la déférence qu'on

avoit pour lui : » Je ſuis votre priſonnier, lui dit-il d'un ton noble, » & diſpoſé à » vous ſuivre ſans réſiſtance ; mais je » vous conjure de reſpecter l'Impératrice » & les femmes de ſa ſuite «. Après ce peu de mots, il ordonna à ſes ſoldats de mettre bas les armes.

La détention de Guatimozin fut le ſignal de la plus étonnante révolution. Sur un ordre de ce Monarque priſonnier, tous les Mexiquains armés, au nombre de ſoixante-dix mille combattans, reſtes infortunés de plus de cent vingt mille, ſortirent de la ville, dont le blocus avoit duré trois mois, & pendant lequel il ſe livra plus de ſoixante combats. Cortez n'avoit perdu que cinquante Eſpagnols & ſix chevaux dans la derniere attaque, & la perte de ſes alliés ne fut pas au delà de huit mille hommes. L'exemple de Mexico entraîna bientôt toutes les provinces, qui ſe réunirent ſous la domination de l'Eſpagne, & le vainqueur du Mexique fut honoré, non ſeulement des titres de grand Capitaine & de fidele ſujet de l'Empereur Charles-Quint, mais de la dignité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle-Eſpagne. Nous tirerons le

le rideau sur toutes les cruautés que les Espagnols exercerent pendant cette guerre; il est certain qu'il y périt un grand nombre d'Indiens, mais pas en aussi grande quantité que l'avancent quelques Auteurs, peu amis des Espagnols. On a assez de reproches légitimes à faire à ces Conquérans, sans enfler le calcul de leurs crimes. Il est de même faux que les Prêtres qui suivoient les Conquérans dans leurs expéditions, les aient excités à des actes de barbarie, pour forcer les malheureux Indiens à embrasser notre Religion. Un crime isolé que l'on rapporte ne peut couvrir d'infamie toute une nation; & les bons Critiques, même les moins prévenus en faveur des Espagnols, retranchent beaucoup des accusations que le zele apostolique de las Casas, Evêque de Chiapa, lui fait intenter contre ses compatriotes.

Lorsque les Espagnols eurent affermi leur domination dans l'Empire du Mexique, ils songerent à y établir une forme d'administration, & diviserent l'ancien Mexique en trois Gouvernemens, qu'ils appelerent *Audiences*, & qui contiennent vingt-deux provinces sous l'autorité d'un Vice-Roi. Nous allons les parcourir rapidement.

La ville de Mexico, qui eſt la capitale de l'ancien Mexique & la principale ville de la premiere Audience, eſt ſituée ſur le bord d'un lac, compoſé de deux parties égales, qui ne ſont ſéparées que par un eſpace très-étroit; l'une eſt d'eau douce, remplie de poiſſon & plus élevée que l'autre, dans laquelle les eaux ſe déchargent. La ſeconde partie d'eau ſalée ne nourrit aucun poiſſon, & eſt ſujette à des tempêtes violentes. Avant la conquête, on trouvoit ſur ce lac cinquante villes aſſez conſidérables. Alors la ville de Mexico contenoit plus de vingt mille maiſons, & de ſa grande population, après le ſiége, il ne reſta que ſept mille ames. Aujourd'hui on compte à Mexico cent mille habitans, dont le plus grand nombre eſt compoſé de noirs & de mulâtres.

Les autres villes de la province ont conſervé les noms qu'elles portoient avant la conquête; mais la quantité incroyable des Indiens qui ont ſuccombé ſous le poids exceſſif des travaux, auxquels on les a condamnés, en a fait autant de ſolitudes, & il ne leur reſte pas même aſſez de bras pour cultiver les terres voiſines. Le fameux port d'*Acapulco*, quoiqu'éloigné de quatre-vingts lieues de la

capitale, sur le bord de la mer du sud, est sous la dépendance immédiate du Vice-Roi. Ce port est excellent, mais l'air y est mal-sain. Cette place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est Alcalde-Major, vingt mille piastres, & presque autant à ses Officiers. Un Curé, auquel le Roi d'Espagne n'accorde que cent quatre-vingts piastres pour son entretien, en gagne quelquefois au delà de quatorze mille à enterrer les étrangers, à qui il fait payer chérement le chagrin d'aller mourir dans une contrée si éloignée. Il est étonnant que le lieu où se tient la premiere foire de la mer du sud, & qui est l'échelle de la Chine, ne soit qu'un misérable village.

Les provinces de *Méchoacan* & de *Panuco* n'offrent rien de bien remarquable ; la premiere a pour capitale Méchoacan, qui a pris le nom de *Valladolid* : c'est un riche évêché. Le pays abonde en soie, en coton, en laine, en cacao, en vanille, en miel, & en fruits. Il y a des mines d'argent & de cuivre. On distingue dans celle de Tlascala, la ville d'*Angelles*, qui est le siége d'un évêché considérable, & que la bonté de l'air qu'on y respire rend très-peuplée.

On y fabrique d'excellens draps, des chapeaux. Il y a une verrerie, qui eſt la ſeule de cette contrée; le terroir eſt fertile en grains, en légumes, & en cannes à ſucre. Quoique la ville de la *Vèra-Cruz*, c'eſt-à-dire la nouvelle, car l'ancienne eſt preſque abandonnée, ne ſoit pas une grande ville, elle ne laiſſe pas d'être une des plus opulentes de l'Univers. Elle eſt belle, bien bâtie, & les habitans y ſont ſi riches, qu'on y paſſe pour pauvre lorſqu'on n'a pas cinq ou ſix cent mille piaſtres de bien. Au milieu de ces immenſes richeſſes, ils ſont ſi ſobres, qu'ils ſe nourriſſent communément de chocolat & de confitures. Les hommes y ſont d'une fierté inſupportable. Les femmes, bien malgré elles, vivent retirées au fond de leurs appartemens; lorſqu'elles ſortent, c'eſt en voitures, ou couvertes d'une longue mante de ſoie. On dit que les hommes de la Vera-Cruz entendent parfaitement le commerce, qu'ils ſont lâches & indolens, & que leur dévotion n'eſt qu'hypocriſie. Les Tlaſcalans ſe gouvernoient en République avant la conquête. Ils n'aiderent pas peu Cortez dans ſon entrepriſe; & ce ne ſeroit pas trop avancer, que de

dire que leur haine pour les Mexiquains a forgé les fers de leur patrie.

On trouve des mines d'or, d'argent & de criſtal dans la province de *Guaxaca.* Les ports qu'elle a ſur la mer du ſud, la mettent en commerce avec le Pérou. La ville capitale, qui porte le même nom que la province, eſt ſituée dans une belle vallée, dont Charles-Quint fit préſent à Cortez, avec le titre de Marquis *del Valle.* On recueille dans ce pays beaucoup d'indigo, de cochenille, de ſucre, & de cacao. Les rivieres ſont poiſſonneuſes, & les pâturages remplis de beſtiaux. *Tecoantepeque* eſt un petit port où la pêche eſt fort abondante. Auprès ſe trouve une iſle, dans laquelle eſt un rocher creux, où la mer entre & ſort continuellement avec un bruit terrible. Chaque vague fait rejaillir l'eau à une grande hauteur, par un petit trou qui eſt au ſommet. Les environs de ce port & de ſon havre offrent le plus riant payſage, terminé par d'affreuſes montagnes, qu'on nomme *Quelenes.*

La ville de *Tabaſco*, capitale de la province de ce nom, eſt la premiere conquête des Eſpagnols ſur cette côte ; ils lui donnerent celui de *Neuſtra Signora de la Vit-*

toria ; mais le premier a prévalu. Les peuples de cette contrée adoroient un grand nombre d'idoles, auxquelles ils ſacrifioient des victimes humaines.

L'*Yucatan* eſt une preſqu'iſle découverte en 1517, c'eſt-à-dire, avant la Nouvelle-Eſpagne, par Hernand de Cordoue, & ſituée entre les golfes de *Campêche* & de *Honduras*. Les dévots Indiens de cette côte alloient ſacrifier à leurs fauſſes Divinités, dans une iſle que pour cela les Eſpagnols appelerent l'iſle des Sacrifices ; ils y trouverent des idoles monſtrueuſes. A Campêche, il y avoit un théatre haut de quatre coudées, ſur lequel on voyoit en marbre la figure d'un homme que deux animaux extraordinaires ſembloient vouloir dévorer. Tout près, étoit la repréſentation d'un ſerpent de quarante-ſept pieds de longueur, qui engloutiſſoit un lion. Les peuples de l'Yucatan pratiquoient une eſpece de circonciſion. On trouva, dit-on, des croix parmi eux, & ils dirent aux Eſpagnols: » Qu'autrefois un perſonnage plus beau » que le ſoleil, paſſa dans cette province, » & laiſſa aux habitans ce monument de » ſon paſſage «. Dans l'iſle de *Cozumel*,

le Dieu de la pluie étoit adoré ſous la forme d'une croix.

C'eſt dans la baie de Campêche que l'on coupe le précieux bois de teinture. Ces arbres reſſemblent aſſez à notre aubépine ; mais ils ſont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes arbres eſt blanche & polie, avec quelques pointes néanmoins qui ſortent de côté & d'autre ; mais le corps & les vieilles branches ſont noirâtres, l'écorce en eſt plus raboteuſe & preſque ſans aucune pointe. La couleur des feuilles eſt d'un vert pâle. Pour la coupe, on choiſit les vieux arbres qui ont l'écorſe noire, parce qu'ils ont moins de ſéve. Cette ſéve eſt blanche & le cœur rouge ; & c'eſt ce cœur que l'on emploie pour la teinture.

La ville de *Campêche* a été ſouvent ruinée par des aventuriers, & notamment en 1685 ; ils la brûlerent, & firent ſauter la citadelle. Elle a été rétablie. Il y a dans ſon territoire d'abondantes ſalines.

L'Audience de *Guadalajara*, ſituée au couchant d'été de Mexico, & les ſept provinces qui en dépendent, ſont très-peu connues, & n'ont, au rapport des Eſpagnols mêmes, rien de remarquable. Dampiere dit qu'au mois de Mars ou

a peine à trouver de l'eau bonne à boire dans la province de *Simaneas ;* les naturels du pays en vont chercher sur les feuilles d'un arbre qu'ils nomment pin sauvage. Ces feuilles sont si serrées, qu'elles retiennent l'eau de la pluie, & chacune en contient une pinte & demie. On enfonce un couteau dans le bas, pour la faire sortir. Par-tout la nature offre des secours aux hommes, & veille à leurs besoins.

Les peuples qui, avant la conquête, habitoient le pays compris dans l'Audience de *Guatimala*, avoient la barbare coutume de sacrifier à leurs idoles les prisonniers de guerre, & même leurs enfans dans les temps de calamités. Ceux qui avoient le bonheur d'être ainsi immolés, jouissoient des priviléges de l'apothéose, & passoient de cette vie mortelle à une immortelle. Des Prêtres avares & fourbes entretenoient ces malheureux idolâtres dans ces pratiques affreuses. Les cérémonies que les habitans de *Nicaragua* observoient dans leurs mariages, avoient quelque chose de particulier. Le Prêtre prenoit les futurs époux par le petit doigt, & les conduisoit dans une chambre où se trouvoit un grand feu. Là, il leur faisoit un long discours sur les devoirs de

l'état dans lequel ils alloient s'engager, & faisoit jurer à la fiancée qu'elle étoit vierge. Lorsque le feu étoit éteint, le mariage avoit reçu toute sa forme, & les époux partoient pour le consommer. Cependant s'il arrivoit que la fille eût fait un faux serment, le mari avoit la liberté de recourir au divorce. Les Voyageurs rapportent que dans ce pays-là les parens de la femme adultere étoient déshonorés; que celui qui violoit une fille étoit fait esclave, ou condamné à payer sa dot, & que l'esclave qui avoit commerce avec la fille de son maître, étoit enterré vif avec elle.

On trouve à l'extrémité de la province de Nicaragua, une nation d'Indiens indépendans, que l'on appelle *Mosquitos* ou *Moustiques*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols, mais ils traitent sans répugnance avec les François & les Anglois. Ils se gouvernent en République. S'ils doivent avoir la guerre contre quelques voisins, le plus brave d'entre eux est choisi pour les commander; mais la guerre finie, son pouvoir cesse. Cette nation n'est pas composée de plus de quinze cents hommes en deux colonies Ils ont un grand nombre d'esclaves Negres, qu'une

aventure extraordinaire leur a procurés. Un Capitaine Portugais, qui conduisoit des Negres de Guinée au Bresil, les observa si mal, qu'ils s'emparerent du vaisseau & jeterent leur conducteur à la mer ; comme ils ignoroient l'art de la navigation, ils se firent échouer au Cap de *Gracias a Dios*, où ils tomberent entre les mains des Mosquitos, avec lesquels ils passent doucement leur vie. On est peu instruit des coutúmes religieuses & civiles de cette petite nation, dont les Voyageurs parlent diversement, & de façon à n'inspirer aucune confiance.

Les provinces de la Nouvelle-Espagne que nous venons de parcourir, ont fourni une immense quantité d'or & d'argent aux Espagnols ; mais si nous en croyons le célebre Barthélemi de las Casas, ce n'a été qu'aux dépens de la vie de plus de deux millions d'Indiens. Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, peut y faire travailler, en payant au Souverain le cinquieme du produit. Mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. L'or & l'argent tirés des mines, doivent être portés à Mexico, & déclarés à l'Hôtel des monnoies. Quelques

Auteurs prétendent qu'il entre actuellement deux millions de marcs d'argent dans cette ville, outre ce qui passe par des voies indirectes; ils ajoutent que vers la fin du siecle dernier, on frappoit tous les ans à la monnoie, sept cent mille marcs en piece de huit. Les propriétaires payent non seulement les frais de la fabrique, mais encore une réale, qu'on nomme le droit de vasselage. On paye une réale & demie de plus pour les pieces d'or.

Le Roi d'Espagne tire un revenu immense du Mexique. Il a le quint de tous les métaux, des perles & pierres précieuses, sans compter un & demi par cent pour la sortie, & ce qui se leve sur toutes les monnoies que l'on fabrique à Mexico. Le Prince se réserve en propriété toutes les mines de vif-argent, cinquante perches dans les mines d'or, & soixante dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étain, & de plomb, la moitié des trésors qui se trouvent dans la démolition des anciens temples & des maisons des Indiens. Il hérite des biens de tous ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrieme degré. Le droit sur les cartes à jouer lui rapporte plus de deux millions d'écus, sans compter les droits sur les marchan-

difes d'Efpagne, & fur-tout ceux de *Néjada* & de *Media-annata*, qui regardent les biens eccléfiaftiques, & forment un revenu plus confidérable que celui que le Roi tire de l'Efpagne entiere.

Nouveau Mexique. Le *Nouveau-Mexique* eft fitué entre les trentieme & quarante-cinquieme degrés de latitude feptentrionale, & depuis le foixante-quinzieme jufqu'au cent dixieme de longitude occidentale. Il eft borné à l'orient par la Louifiane, au midi par l'ancien Mexique, au couchant par la mer du fud, & fes limites au nord ne font pas connues. Comme cette contrée eft pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, elle jouit d'un climat agréable, & fon terrein dans plufieurs endroits fournit toutes les chofes néceffaires pour le plaifir & les commodités de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent, que l'on exploite avec fuccès. Il y a quantité de pierres précieufes; mais ce pays n'a point de communication directe avec aucune partie de l'Europe. Les colonies Efpagnoles y font foibles, & ne s'établiffent qu'à proportion de la découverte de nouvelles mines. Les Indiens qui l'habitent ont été pour la plupart con-

vertis au Chriſtianiſme par des Miſſionnaires qui leur ont appris à cultiver le froment & la vigne. On doit ces avantages au Marquis de Velaſco, Gentilhomme Eſpagnol. Les Auteurs ne conviennent point de l'époque à laquelle les Eſpagnols, qui ont établi leur domination dans une partie de ces pays, en ont fait la découverte. Les uns diſent que ce fut dès l'an 1528, quelques-uns au milieu, & d'autres à la fin du ſeizieme ſiecle. La principale ville du Nouveau-Mexique porte le nom de *Santa-Fé.* Entre les nations qui habitent cette province, on cite les *Apaches*, qui campent ſous des tentes, des deux côtés du fleuve d'*Elnorte.* Ils ſont braves, guerriers, adorent le ſoleil & la lune, parlent un langage particulier, épouſent pluſieurs femmes, & puniſſent les adulteres en leur coupant le nez & les oreilles. Les *Cibolas* reſtent au couchant de la province dans des demeures fixes; leurs cabanes ont trois ou quatre étages, & des ſouterrains où ils ſe retirent pendant l'hiver. Ces Sauvages vont preſque nus; ils ont la taille haute, & ſont très-agiles. Une autre nation eſt errante, & conduit avec elle ſes troupeaux. Ceux-ci ſont petits. Ils ont le

teint plombé, different des autres par le langage & les mœurs, & ſont encore idolâtres. Le *Nouveau-Léon* & la *Nouvelle-Navarre*, qui ſont partie du Nouveau-Mexique, ſont très-peu connus; on ſait ſeulement qu'il y a des mines très-riches. Dans la Nouvelle-Navarre, les Indiens ſont grands, robuſtes, courageux, & ſe ſervent de fleches empoiſonnées. Les Eſpagnols, qui ſoumirent ce pays en 1552, éprouverent beaucoup de réſiſtance de la part de ces ſauvages.

Fernand Cortez découvrit le premier la fameuſe péninſule de la *Californie*, qui eſt une partie conſidérable du Nouveau-Mexique. L'Amiral François Drake y débarqua, & en prit poſſeſſion en 1578. On dit que ce pays eſt fort peuplé, principalement du côté du nord. On y voit un grand nombre de villages, ſouvent composés de cinquante familles. Les Californiens ſont naturellement pareſſeux, & paſſent volontiers une journée ſous des arbres à l'abri du ſoleil. Dans l'hiver, ils creuſent des ſouterrains & s'y réfugient; les hommes vont exactement nus; les femmes ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Quelquefois ils ſe font la guerre entre eux. Leurs armes ſont l'arc,

la fleche & le javelot. On prétend qu'ils adorent la lune, & qu'ils ont des Prêtres. Il fait de grandes chaleurs sur la côte orientale de cette presqu'isle, qui est toute hérissée de montagnes : l'air est assez tempéré dans l'intérieur du pays. Dans certains mois de l'année les pluies sont très-abondantes ; pendant les autres, il y tombe une forte rosée, qui rend la terre fertile. On y recueille beaucoup de grains, des légumes, & des fruits. Les rivieres & la mer fournissent du poisson en abondance. Il y a des quadrupedes & différens oiseaux. On pêche des perles sur les côtes. Les Jésuites avoient établi quelques missions dans le pays.

Les Voyageurs sont presque tous d'accord que cette grande contrée que nous appelons *Nouvelle-France*, est plus étendue que la moitié de l'Europe. Elle est située entre le cinquante-cinquieme & le vingt-septieme degré de latitude septentrionale, & s'étend depuis le trois cent vingt-cinquieme jusqu'au deux cent soixante-dixieme de longitude. Ce pays est borné au nord par la terre de Labrador, au levant par la mer du nord & par la Nouvelle-Angleterre, au midi Nouvelle-France.

par le Nouveau-Mexique & par des terres inconnues. Cette immense région se sépare en deux parties, le *Canada* & la *Louisiane*.

Le Canada. Au commencement du seizieme siecle, quelques pêcheurs qui faisoient voile vers l'isle de Terre-Neuve, découvrirent le *Canada*; mais les François ne tenterent de s'y fixer qu'en 1539 & 1561, & leurs établissemens n'y devinrent solides qu'en 1608, par la fondation de la ville de Quebec. Le pays est arrosé par un grand nombre de rivieres ou de fleuves, dont le plus considérable est celui de Saint-Laurent, dont on ne connoît pas la source. Son cours est d'environ huit cents lieues ; il traverse le lac *Lenemignon*, le lac *Supérieur*, le lac *des Hurons*, le lac *Eric* ou *de Conti*, le lac *Ontario* ou *de Frontenac*. Ce grand fleuve, en sortant du dernier lac, coule assez paisiblement pendant l'espace de vingt lieues : tout à coup il devient rapide, ce qui dure jusqu'à la ville de Mont-Réal, d'où il continue son cours avec modération jusqu'à Quebec. De là il s'élargit peu à peu jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord.

Nord. Le lac Ontario est celui qui communique le plus près avec le fleuve Saint-Laurent, nommé ainsi, parce qu'il a été reconnu le jour de la fête de ce Saint: il peut avoir deux cents lieues de tour. On y pêche beaucoup d'especes de poissons, entre lesquels est la perche *oswego*, qui est d'un goût délicieux & du poids de trois à quatre livres. La tête de chat, du genre des lamproies, y abonde. Les terres qui entourent ce lac sont bonnes. Le lac Erié communique avec le lac Ontario par la riviere de Niagara, qui, vers le milieu de son cours, a une chûte, connue sous le nom de *saut de Niagara*. Depuis le lieu d'où l'eau se précipite, jusqu'à celui où elle tombe, on compte cent quarante pieds de hauteur perpendiculaire. Le bruit de cette chute se fait entendre à sept lieues. Ce lac a près de cent lieues de longueur sur quarante de largeur. On y trouve plusieurs isles remplies de serpens sonnettes & de serpens siffleurs. Le lac Huron n'a que trente-quatre lieues de circuit. Le lac Supérieur est d'une étendue considérable, & reçoit plus de quarante rivieres. On y pêche des esturgeons & des truites monstrueuses. Sa navigation est fort dangereuse.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient, n'étoient qu'un vaste repaire de bêtes féroces, qui s'y multiplioient à l'infini, malgré la chasse continuelle que leur faisoient les habitans pour en tirer leur nourriture & leurs vêtemens. La guerre qu'on fit à ces animaux devint bien plus destructive, lorsque les Européens eurent appris aux Sauvages à se servir d'armes à feu, & que l'usage des fourrures se fut introduit sur notre continent. Disons un mot des animaux qui, en raison de l'intérêt que les Canadiens trouverent à les tuer, furent poursuivis par eux avec plus d'adresse.

La *loutre* est un animal vorace, qui ne quitte jamais les bords des lacs & des rivieres, vit de poissons, ou mange de l'herbe & de l'écorce de quelques plantes aquatiques. On la range dans la classe des amphibies, & elle se trouve en quantité dans le nord de l'Amérique ; sa fourrure y est plus noire & plus belle que par-tout ailleurs. Il y a trois especes de *fouines*, la *commune*, le *vison*, & la *puante*, nommée ainsi, parce que l'urine qu'elle lâche lorsqu'elle est poursuivie, empeste l'air. Leur poil est brun, lustré, & soyeux.

On prise beaucoup la fourrure du *rat*

de l'Amérique ſeptentrionale. Celui qu'on appelle *rat de bois*, a deux fois la groſſeur des nôtres. Son poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a ſous le ventre une bourſe qu'elle ouvre & ferme à ſon gré. Quand elle eſt pourſuivie, elle y reçoit ſes petits, & ſe ſauve avec eux. L'autre rat, qu'on nomme *muſqué*, parce que certaines parties de ſon corps renferment du muſc, a toutes les inclinations du caſtor, dont il eſt peut-être un diminutif.

L'*hermine* eſt de la groſſeur de l'écureuil : elle a les yeux vifs & la phyſionomie fine. L'extrémité de ſa queue eſt d'un noir de jais. Son poil roux en été, devient blanc en hiver.

La *martre* ſe trouve dans les pays extrêmement froids & au centre des forêts : c'eſt un animal chaſſeur, qui vit d'oiſeaux ; ſa fourrure eſt recherchée, mais bien moins que celle qu'on diſtingue ſous le nom de *zibeline*. Celle-ci eſt d'un noir luiſant.

Un animal que les Anciens appeloient *lynx*, connu en Sibérie ſous le nom de *loup-cervier*, ne s'appelle que *chat-cervier* au Canada, parce qu'il y eſt plus petit

que dans notre hémisphere. Il vit de gibier, qu'il attrape avec une merveilleuse adresse. Sa chair est blanche & d'un goût exquis ; mais il est sur-tout recherché pour sa peau, dont le poil est fort long & d'un beau gris-blanc. Il s'en trouve dont le poil est tout-à-fait noir, mais plus rarement au Canada que dans la Moscovie.

Outre les pelleteries dont nous venons de parler, on tire de l'Amérique septentrionale, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil ; des peaux de renne, sous le nom de *caribou* ; des peaux d'élan, sous celui d'*orignal*. Ces peaux fortes, douces & moelleuses, servent à faire d'excellens buffles ; mais la chasse favorite des Canadiens est celle de l'*ours*, dont la peau est ordinairement noire, & couverte d'un poil très-épais à la fin de l'automne. Les Sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, & se couvrent de sa peau.

De tous les animaux qui habitent le nord de l'Amérique, le *castor* est le plus intéressant, sur-tout aux yeux du Philosophe. Il est long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante

livres de pesanteur, qu'il doit à la grosseur de ses muscles : il a la tête comme un rat, & il la porte baissée, avec le dos arqué comme une souris. Il a des membranes aux pieds de derriere, & il nage ; il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, & couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler : il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Le castor vit en société, &, avec ces instrumens, se construit, sur les bords des rivieres & des lacs, des habitations, dont les dimensions & les arrangemens sembleroient ne devoir appartenir qu'à des êtres intelligens, tant la prévoyance a déterminé le travail. C'est dans ces maisons, hautes de deux ou trois étages, plus ou moins, que le castor se retire vers la fin de l'automne, & qu'un peu avant le retour de la belle saison, sa femelle met bas deux ou trois petits. Tout a été prévu ; le magasin, placé à l'abri des crues d'eau extraordinaires, a été rempli d'écorces & de branches tendres, & à chacune des maisons l'on a ouvert deux portes, l'une du côté de la terre, pour aller renouveler les provisions,

l'autre vers le cours des eaux, pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire du chasseur barbare. Dans ces bâtimens, construits sur pilotis en commun, & dont chaque cellule a été bâtie par un mâle & une femelle, il se trouve quelquefois réunis jusqu'à trois cents castors. Ce sont ces animaux doux, intelligens, industrieux, que l'homme poursuit, à travers mille périls, pour en obtenir la peau. On rencontre des castors solitaires & *terriers*; mais vivant dans des trous, leur poil n'est pas aussi luisant, aussi poli que celui de ceux qui vivent en société. Chez les Illinois, la peau des castors est jaune & couleur de paille: un peu plus haut, leurs poils sont châtains; couleur foncée de marron, au nord du Canada, où on en trouve aussi de tout noirs, & ce sont les plus beaux. Par une singularité de la Nature, on en a rencontré de tout-à-fait blancs, & d'autres d'un blanc taché de gris.

Les Canadiens se rendent sur les côtes de Labrador pour y pêcher des *loups marins*. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu'il ne soit pas muet & qu'il vive plus communément sur la terre que dans l'eau. Sa tête approche de celle

du dogue ; il a quatre pattes fort courtes, avec lesquelles il rampe plutôt qu'il ne marche ; celles de derriere sont en forme de nageoires, & celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras blanc, qui devient roux ou noir en croissant. Les gros loups marins pesent jusqu'à deux mille livres. Il y en a de petits, que les Sauvages apprivoisent & dont ils se font suivre. On emploie leur peau à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines ; mais on estime sur-tout l'huile qu'on tire de leur chair, parce qu'elle est long-temps claire, qu'elle n'a point d'odeur, qu'elle brûle bien, & est bonne pour la préparation des cuirs.

Le Canada n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, composée d'une multitude d'arbres, qui sont aussi anciens que la terre qui les porte : on y trouve des pins & des sapins d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, des cedres, des chênes, & des hêtres. Le *vinaigrier* n'est connu que dans ce pays : on fait infuser son fruit qui vient en grappes, & l'on en tire un assez bon vinaigre. Le *cotonnier* pousse comme une asperge ; si l'on secoue

ses touffes de fleurs, le matin avant que la rosée soit tombée, il en sort une espece de miel, qu'on réduit en sucre en le faisant bouillir. La touffe forme une gousse, qui contient une sorte de coton. Le *capillaire* du Canada surpasse de beaucoup celui d'Europe. On trouve dans cette contrée quantité de simples propres à la Médecine.

Outre les oiseaux du Canada & qui sont connus dans nos climats, il y en a de particuliers au pays; tels sont les *cardinaux*, dont le plumage est d'un rouge incarnat, avec une aigrette sur la tête, & dont le chant est délicieux; & l'*oiseau mouche*, qui tire son nom de sa petitesse & d'un bourdonnement qu'il fait avec ses ailes. Cet oiseau est gros comme la moitié du pouce. Ses pattes sont comme deux aiguilles. De son bec il sort une petite trompe, qu'il enfonce dans les fleurs pour en pomper le suc. La femelle a le dessus du corps cendré blanc, & le dessous du ventre blanc. Le mâle est d'une beauté ravissante : il a sur la tête une touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les ailes, la queue d'un beau vert; une couche

d'or répandue ſur ſon plumage, ajoute à ſon éclat. Il eſt l'ennemi mortel du corbeau, qu'il perce ſous l'aile avec ſa trompe, & le fait tomber mort. Le nid de cet oiſeau mouche eſt un ouvrage curieux.

Le Canada, aujourd'hui à l'Angleterre depuis la paix de 1763, eſt habité par des Sauvages, partagés en différentes Tribus ou nations plus ou moins nombreuſes. On les range ſous trois Langues meres, qui ſont celles des *Sious*, des *Hurons*, & des *Algonquins*. Les peuples qui parlent la premiere ſont peu connus des Européens : les Miſſionnaires qui ont pénétré dans leur pays, nomment les *Aſſiniboils*; ils diſent que c'eſt un peuple docile, errant, qui vit ſous des tentes, s'occupe de la chaſſe de certains bœufs ſauvages couverts de laine, & de la pêche; leurs mœurs different peu de celles des autres Canadiens, ſi ce n'eſt qu'ils ſont plus ſérieux & plus flegmatiques. Les Langues algonquine & hurone ſont parlées par tous les Sauvages qui ſont en commerce avec les Européens. Les plus connus ſont les *Hurons*, les *Illinois*, & les *Iroquois*, qui tiennent le premier rang, & ont acquis par les armes

une grande ſupériorité ſur les deux autres nations.

Tâchons maintenant de renfermer dans un cadre étroit tout ce qui peut faire connoître à nos Lecteurs la Religion, les Loix, les uſages & les mœurs de toutes ces différentes peuplades diſperſées dans cette grande partie de l'Amérique ſeptentrionale.

Les Canadiens ne conſervent aucun poil ſur toutes les parties de leurs corps: ils naiſſent blancs comme nous; mais leur continuelle nudité, les huiles dont ils ſe graiſſent, les diverſes couleurs dont ils ſe peignent, & l'ardeur du ſoleil, leur hâlent le teint. Ils ſont grands, d'une taille ſupérieure à la nôtre; les traits de leur viſage ſont parfaitement réguliers: ils ont le nez aquilin, & rarement on en trouve qui ſoient affligés de quelques difformités. Leur regard eſt farouche, leur port ruſtique, & ils ne paroiſſent rien moins que careſſans: cependant ils ſont bons, affables, charitables, & vraiment hoſpitaliers. Leur imagination eſt vive; ils ont l'eſprit juſte, de la fineſſe dans leurs opérations, & rien ne peut altérer leur ſang froid; ce qui a ſouvent laſſé la patience des Européens. Ils ont le

cœur haut, un courage à toute épreuve, une constance dans les tourmens qui va jusqu'à l'héroïsme, & une égalité d'ame que ne peuvent attaquer la prospérité & l'adversité : mais en admirant ces belles qualités, il ne faut pas dissimuler leurs défauts. Ils sont légers, volages, fainéans, ingrats, soupçonneux, & d'autant plus dangereux, qu'il savent cacher leurs perfidies ; implacables ennemis, ils sont brutaux dans leurs plaisirs, & vicieux par ignorance ou par malice.

Les Missionnaires conviennent que ces Sauvages reconnoissent un Etre suprême ; ils trouvent la preuve de son existence dans l'admirable composition de l'Univers, & de là ils concluent que l'homme n'a pas été fait par hasard, & qu'il est l'ouvrage du *Grand-Esprit.* Ils croient l'âme immortelle, parce que si elle ne l'étoit pas, tous les hommes seroient heureux dans ce monde. Ils sont persuadés que le Grand-Esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien d'avec le mal, & de suivre les regles de la justice & de la sagesse. Enfin ils regardent la vie comme un sommeil, dont le réveil est la mort,

qui nous donnera l'intelligence des choſes viſibles & inviſibles. Ces grandes idées ſont noyées dans mille fables abſurdes ſur la création, le déluge, la maniere dont le monde a été repeuplé, & ſur les différens Eſprits qui gouvernent la terre, dont ces Sauvages font autant de Dieux. Les Miſſionnaires & les Voyageurs ont entrepris vainement de donner une explication raiſonnable à ces extravagances, ils ne nous convaineront jamais que ces peuples aient eu connoiſſance de nos Livres ſacrés.

Ces Sauvages ont chacun leur Génie, qu'ils invoquent dans leurs entrepriſes, & auquel ils font des ſacrifices & des libations. Ils diſent que l'ame eſt l'ombre ou l'image animée du corps, & c'eſt par une ſuite de ce principe qu'ils croient tous les corps animés. Dans quelques cantons, on croit que les hommes ont deux ames, l'une qui eſt telle qu'on vient de le dire, l'autre qui paſſe dans un autre corps. C'eſt pour ce motif qu'ils enterrent les enfans ſur le bord des grands chemins, afin que les femmes, en paſſant, puiſſent recueillir ces ſecondes ames, qui, n'ayant pas long-temps joui de la

vie, sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle.

Les mariages des Canadiens se font sans beaucoup de formalités. Le jeune Sauvage s'introduit la nuit dans la cabane de celle sur qui il a jeté les yeux pour en faire sa femme ; il allume au foyer un petit éclat de bois, & s'approchant du lit de sa maîtresse, lui tire trois fois le nez, ce qui est une cérémonie essentielle, qui doit être répétée pendant deux mois. Ensuite les parens se font des présens, & au bout de quatre jours le mariage se consomme, quelquefois après six mois, ce qui est la plus grande marque d'estime. Le divorce est autorisé parmi les Canadiens, & la principale cause de cette séparation vient presque toujours de la stérilité de la femme, parce que le plus grand bonheur de ces Sauvages est d'être pere d'une nombreuse postérité.

Ces peuples ont des *Jongleurs*, qui pratiquent la Médecine, & qui sont les plus insignes Charlatans & les plus grands fourbes de l'univers. Ils persuadent toujours à leurs malades qu'ils sont ensorcelés, & feignent de travailler à chasser l'Esprit qui les tourmente. Si le malade

meurt, c'eſt qu'il a manqué de confiance dans ſon Médecin, & non la faute de l'art. Il ſemble que dans tout l'Univers les hommes ſe ſoient donné le mot, non pour honorer l'art reſpectable de la Médecine, mais pour préconiſer les mauvais Médecins. La profeſſion de Jongleurs eſt fort lucrative. Ces Impoſteurs vendent des charmes qui rendent invulnérables à la guerre, qui font faire d'heureuſes chaſſes & préſervent de tous dangers. Cependant il faut leur rendre la juſtice qui leur eſt due; il y en a qui connoiſſent l'efficacité de pluſieurs ſimples. Ils guériſſent avec facilité les plaies, les fractures, les luxations & les ruptures: ils ont des remedes contre la paralyſie, l'hydropiſie & les maux vénériens.

Rien n'eſt plus touchant que de voir un Sauvage à l'extrémité, & toute ſa famille & ſes amis lui dire le dernier adieu. Si-tôt qu'il eſt mort, on le lave, on le frotte de graiſſe d'ours, on le peint de vermillon, & on le couvre de ſes plus beaux habits. Le cadavre eſt placé dans un cercueil d'écorces d'arbres, & dépoſé dans la campagne ſur quatre piliers. Souvent les Miſſionnaires ſaiſiſſent cet inſtant

lugubre pour annoncer aux Sauvages une vie future, bien différente de celle qu'ils attendent ; mais ordinairement ils reçoivent pour réponse : » Vous avez votre » Paradis, & nous avons le nôtre. Pere, » tu n'as point d'esprit de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si » élevé au dessus de nos têtes, où il est » impossible que les hommes montent. » Peux-tu nous montrer par l'Ecriture » dont tu nous parles, un homme qui » soit revenu de là haut, & la maniere » dont il y est monté ? Si les ames de » ceux de ton pays vont au Ciel, voilà » qui est bien pour eux ; mais nous » n'allons point au Ciel après notre » mort, nous allons au pays des ames «.

Ces Sauvages sont passionnés pour la guerre. *Lever la hache*, c'est déclarer la guerre, & tout particulier a ce droit. S'il s'agit d'une guerre entre plusieurs nations, il disent *suspendre la chaudiere*, sans doute d'après l'usage barbare qu'ils ont de faire bouillir la chair des prisonniers de guerre, dont ils se régalent après la victoire. Faire une guerre sanglante, s'annonce par l'expression d'*aller manger une nation*. Ces guerres s'entreprennent sur les motifs les

plus légers. Lorſque la guerre eſt réſolue, on choiſit un Général. Ce Commandant, avant d'entrer en fonction, ſe fait peindre le corps en noir, invoque ſon Génie, & jeûne pluſieurs jours. Enſuite il aſſemble ſes guerriers, leur préſente un collier, composé de coquilles de colimaçons qui ſe trouvent ſur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, & leur déclare les motifs de la guerre. L'armée aſſemblée, on fait un feſtin, après lequel on part. Leurs anciennes armes étoient l'arc, la fleche, le javelot, & le caſſe-tête. On accuſe les Hollandois de leur avoir fait connoître l'uſage des armes à feu, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion de la Nouvelle-Yorck. Aujourd'hui ils ont des fuſils. Leurs batailles ſont des mêlées, & le combat fini, les vainqueurs enlevent les chevelures des morts & des mourans, & cherchent à faire des priſonniers parmi les fuyards. Ces derniers ſont réſervés aux plus affreux ſupplices, qu'ils affrontent avec une incroyable intrépidité.

Toutes les nations ſauvages du Canada ont une ſorte de Gouvernement Ariſtocratique, dont la forme eſt extrêmement variée. Quoique chaque bourgade ait un Chef

Chef indépendant, on n'y conclut rien d'important ſans l'avis des Anciens. Dans quelques nations la dignité de Chef eſt élective; dans d'autres elle eſt héréditaire. Lorſqu'un Chef eſt mort, c'eſt le fils de ſa ſœur qui ſuccede. Chaque nation a ſa marque particuliere. On connoît les Hurons ſous le nom de *Porc-épic*, & ſa premiere Tribu eſt celle de l'*Ours*, ou, ſelon quelques Voyageurs, du *Chevreuil*; la ſeconde, celle du *Loup*; la troiſieme, celle de la *Tortue*. Chez tous ces peuples les femmes ont la principale autorité; dans les affaires de Police, elles déliberent les premieres. Comme il ſe commet peu de crimes atroces parmi ces Sauvages, ils n'ont point de Loix criminelles. Ils penſent que l'homme eſt né libre & qu'on ne doit point attenter à ſa liberté. Si un Sauvage en tue un autre, on ſuppoſe qu'il étoit ivre. Un aſſaſſinat qui intéreſſe pluſieurs familles, eſt preſque toujours la cauſe d'une guerre. Ceux qui ſont convaincus d'avoir employé des maléfices, ſont condamnés au ſupplice des priſonniers de guerre. Les Hurons tolerent le vol.

Les Canadiens ne portent en été qu'un ſimple *brahier*; en hiver, ils ſe couvrent

plus ou moins. Ils ont aux pieds des chausſons de peau, & des eſpeces de bas de peau ou d'étoffes. Les camiſoles des femmes leur deſcendent juſqu'aux genoux, & elles ſe couvrent la tête avec de petits bonnets en forme de calotte. Les plus riches ſe procurent des chemiſes. Tous aiment à ſe faire tracer ſur le corps des figures d'oiſeaux, de ſerpens ou d'autres animaux. Leurs ornemens conſiſtent en pendans d'oreilles, en plumes, en bouquets de poils, &c. Les femmes répandent ſur leurs cheveux du vermillon ou une poudre d'une certaine écorce. Ce ſont elles qui préparent les terres & qui en récoltent les fruits. Les hommes ſe chargent d'ouvrir les trous où ils doivent être conſervés pendant l'hiver. Leurs villages préſentent un amas de cabanes ſans alignement & ſans ordre; elles ſont bâties d'écorces, & revêtues d'un enduit de terre. Ces Sauvages aiment la danſe par-deſſus tout amuſement. Ils ont la danſe du calumet, danſe guerriere qui s'exécute au ſon de leur tambour. La danſe de la découverte eſt toute en action; elle repréſente une expédition de guerre. Les jeux de haſard ſont la paſſion favorite des Canadiens; ils y jouent tout ce

qu'ils possedent, & jusqu'à leur liberté pour un temps.

Lorsque les François étoient les maîtres du Canada, leurs établissemens consistoient en sept ou huit villes, bourgs ou villages accompagnés de forts. On comptoit dans le pays jusqu'à quarante mille François, dont un grand nombre avoit des habitations, depuis au dessus de Mont-Réal, des deux côtés du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Quebec, capitale du Canada, fut commencée à construire par Champlain, en 1608. Elle est partagée en haute & basse-ville. Les Marchands habitent la derniere, à cause de la commodité du commerce, & que d'ailleurs il y fait moins froid que dans la haute, où se trouve la Cathédrale, bâtie en 1674. Le château est aussi dans la haute ville; ses fortifications sont régulieres. En 1635, les François fonderent la petite ville des trois Rivieres, sur la riviere du même nom, qui se partage en trois branches, avant de se jeter dans le fleuve Saint-Laurent. Mont-Réal est situé dans une isle de son nom, qui est au milieu du fleuve St-Laurent, à soixante lieues au dessus de Quebec, & à cent quatre-vingts de la

mer. L'isle fut découverte en 1635. Son climat est doux, & l'on y recueille quelques fruits. La ville est ceinte de palissades & de redoutes, & défendue par un fort.

La *Gaspésie* est un grand pays qui fait partie du Canada. Il a la mer au levant, & l'Acadie au midi; il comprend cent dix lieues de côtes, & s'avance beaucoup dans les terres. Ses habitans sont grands chasseurs, bons guerriers, sobres, sans ambition, mais vindicatifs. On dit que le Soleil est leur principale Divinité, qu'ils croient à l'immortalité de l'ame, & qu'ils ont commerce avec les Démons. C'est tout ce qu'on peut dire de cette nation, partagée en différentes tribus, la plupart errantes, les autres fixées sur la côte dans de misérables cabanes. Dans le temps que le Canada appartenoit à la France, les Gaspésiens venoient vendre leurs peaux aux François, qui leur fournissoient de l'eau-de-vie & différentes étoffes.

La Louisiane. Il n'est pas possible de fixer avec précision la longueur de la *Louisiane*; mais on est certain que sa largeur commune est de cent lieues. Cette vaste contrée est bornée au midi par la mer, au levant par la Floride & la Caroline, au cou-

chant par le Nouveau-Mexique, au nord, par le Canada & par des terres inconnues. Ce fut Cavelier de la Salle qui donna à ce pays le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV. Les Espagnols l'avoient appelé Floride, parce qu'ils le découvrirent le jour de Pâques fleuri. Ce pays, à tous égards, vaut mieux que le Canada. Situé dans un climat délicieux, la température de l'air, la bonté du terrein, & la multitude de rivieres dont il est arrosé & dont la plupart sont navigables bien avant dans les terres, le mettent en état de produire toutes sortes de denrées. Les principales de ses rivieres sont le *Mississipi*, dont la source est inconnue, & qui déborde comme le Nil & avec le même avantage, *l'Ohio*, *l'Ouabache*, *l'Alebama*, *la Mobile*, &c. Cette contrée n'est presque qu'une plaine continue, couverte de bois & de riches pâturages.

La Louisiane a été de tout temps la source de quantité d'idées romanesques. Lorsqu'elle fut découverte, un bruit se répandit qu'elle recéloit une fontaine dont l'eau renouvelloit la jeunesse de ceux qui en buvoient. Un Jean Ponce de Léon, fameux aventurier Espagnol, ajouta foi

à cette fable, & partit pour chercher la fontaine de Jouvence. Il fut le premier Européen qui aborda dans la Floride. Tout ce qu'on sait du succès de son voyage, c'est qu'il mourut peu de temps après. Une folie d'un autre genre fut l'idée qu'on se forma en France des richesses du pays, idée qui produisit le fameux systême du Mississipi, dont le jeu extravagant renversa de fond en comble quantité de fortunes qui paroissoient les mieux établies. Une pareille épidémie n'eut pas des suites moins cruelles en Angleterre.

La Louisiane est peuplée par une infinité de hordes sauvages qui tirent toutes leur origine des nations Canadiennes; tels sont les *Natchez* à l'orient du Mississipi; les *Thalas* plus au nord; du même côté, les *Casquias*, à plus de cent lieues des derniers. De l'autre côté du fleuve, on trouve les *Taensas*, les *Acausas*, les *Mentons*, les *Missouris*, &c. Tous ces Sauvages sont plus policés que les Canadiens; grands, bien faits, agiles, bons chasseurs, excellens nageurs, ils sont fiers & braves, mais doux & humains, & capables d'amitié. Les *Clamcoets*, qui habitent du côté de l'ouest, sur les bords du golfe du Mexique, sont

encore tout à fait barbares. Tous ces Sauvages vont presque nus; leur nourriture est à peu près la même que celle des Canadiens. Leurs cabanes sont en forme de pavillon carré, sans fenêtres, & le faîte arrondi comme nos tours. La forme de Gouvernement differe peu de celle de leurs voisins; comme eux, ils font la guerre, mais avec moins de barbarie. Ils ont des troupes de cavalerie; s'ils font des prisonniers, les uns sont immolés au Soleil, & les autres restent esclaves, avec les femmes & les enfans.

Les Sauvages de cette contrée vivent dans une grande dissolution; cependant ils n'ont qu'une femme, & le Chef jouit seul du droit d'en avoir plusieurs. Le culte qu'ils rendent au Soleil varie, suivant les nations; il y a un temple au milieu de chaque village, où l'on entretient un feu, auquel personne ne doit se chauffer, de peur de le profaner. D'Yberville, qui étoit sur le Missisipi en 1699, vit plusieurs de ces temples; mais il dit que ces Sauvages rendent aussi un culte à différens animaux.

Lorsque les François se crurent bien établis au Canada, ils songerent, en 1670, à faire de nouvelles découvertes. On sa-

voit, par le témoignage de quelques Sauvages, qu'il y avoit à l'occident un grand fleuve, nommé *Miſſiſſipi*, qui ne couloit ni au nord ni à l'eſt, d'où l'on concluoit qu'il devoit aller ſe rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit ſon cours au ſud, ou dans la mer du Sud, s'il alloit ſe décharger à l'oueſt. On chargea le Pere Marquette, Jéſuite, & Joliet, Bourgeois de Quebec, de vérifier le fait. Ils entrerent dans le Miſſiſſipi en 1673, & avancerent fort loin. Le récit qu'ils firent de leur voyage excita l'attention de Cavelier de la Salle, qui, en 1682, ayant obtenu quelques ſecours du Gouvernement, deſcendit la riviere des Illinois, & ſe trouva dans le Miſſiſſipi, qu'il parcourut juſqu'à ſon embouchure, & prit poſſeſſion des deux rives pour la Couronne de France. Il y retourna en 1684, & bâtit un fort à la baie de Saint-Bernard; mais lui & ſes gens furent aſſaſſinés en 1687. Ce ne fut qu'en 1698, qu'un Gentilhomme Canadien, nommé d'*Yberville*, retourna au Miſſiſſipi; il y conſtruiſit un fort dans la baie de Biloxi, ſituée entre le Miſſiſſipi & la Mobile; & quelque temps après, on forma des établiſſemens à la Mobile & dans l'*iſle*

Massacre, depuis nommée *isle Dauphine*.

Nouvelle-Orléans.

Ce fut en 1718, époque de cette fameuse Compagnie d'Occident qui bouleversa le royaume, que les François construisirent une ville sur le bord oriental du Missisipi, & lui donnerent le nom de *Nouvelle-Orléans*, en l'honneur de M. le Duc d'Orléans, Régent. Cet établissement attira dans ses environs plusieurs nations Sauvages, accoutumées à défricher & à cultiver la terre. En 1722, la nouvelle ville n'étoit encore qu'un amas de baraques, placées sans ordre, avec un magasin bâti en bois & deux ou trois maisons assez apparentes; mais en 1742, on y comptoit plus de huit cents maisons, qui formoient douze belles rues, & un superbe quai, qui régnoit le long du Missisipi. Alors la Nouvelle-Orléans devint la capitale de la Louisiane, & elle fut l'entrepôt de toutes les liaisons que la métropole & la colonie devoient former entre elles; mais sa population n'a pu s'élever au delà de seize cents habitans, parce que les Colons Agriculteurs résident dans leurs habitations, & que les autres vont au loin commercer avec les Sauvages.

Quelques-uns errent sur les bords de la mer, pour faire de l'huile avec la graisse des oiseaux aquatiques ; quelques autres s'avancent quatre à cinq cents lieues dans les terres, pour chasser l'ours, le chevreuil ou le bœuf Illinois, dont ils rapportent les peaux & la graisse. D'autres s'enfoncent dans les forêts, pour travailler les bois de cedre, de cyprès & d'érable. Il y en a qui mettent toute leur industrie à chercher des arbres nommés *ciriers*, des branches desquels ils savent tirer une cire végétale verdâtre, qu'ils ont trouvé le secret de blanchir.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'en 1764 on apprit aux habitans de la Louisiane, que par une convention secrete, on avoit abandonné à l'Espagne la propriété de leur territoire. En 1766, les Officiers Espagnols vinrent pour se rendre maîtres de la ville ; & sur le refus des Citoyens de reconnoître les Loix de l'Espagne, on temporisa jusqu'en 1768, que les troupes Espagnoles prirent le parti de se retirer. Mais dès l'année suivante, elles revinrent au nombre de trois mille, & dès le lendemain du débarquement, tous les Citoyens furent déchargés de l'obéissance qu'ils devoient à leur premiere pa-

trie. La résistance généreuse qu'ils avoient faite, couta la vie à six des plus qualifiés d'entre eux, & six autres furent languir dans les cachots de la Havane. Dans le désespoir où étoient les Colons, plusieurs abandonnerent leurs riches plantations, & porterent ailleurs leur activité. Les autres, forcés de demeurer sous le joug qu'on leur imposoit, n'ont pu jusqu'à présent se soutenir qu'à l'aide de liaisons furtives avec l'Anglois, qui navigue sur le Mississipi.

On donne le nom de *Nouvelle-Angleterre* à toutes les terres que les Anglois possedent le long de la côte orientale du Canada, de la Louisiane & de la Floride. Elles s'étendent du nord-est au sud-ouest, depuis le quarante-sixieme degré de latitude septentrionale jusqu'au trente-unieme, & depuis le quarante-quatrieme jusqu'au soixante-dixieme de longitude occidentale. Leur étendue du midi au nord est d'environ quatre cents lieues; mais leur plus grande largeur d'orient en occident n'est que de cent cinquante lieues. Nous partagerons ce grand pays en neuf parties; savoir, l'*Acadie* ou *Nouvelle-Ecosse*, la *Nouvelle-Angleterre* propre- Nouvelle-Angleterre.

ment dite, la *Nouvelle-Yorck*, le *Nouveau-Jersey*, la *Pensilvanie*, le *Marriland*, la *Virginie*, la *Caroline*, & la *Géorgie*.

On raconte ainsi de quelle maniere les Anglois se sont établis dans la Nouvelle-Angleterre. Un Capitaine Anglois, nommé *Barthélemi Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette côte en 1601. Trente hommes de son équipage consentirent à y rester, & se fixerent au sud, près d'un promontoire qu'ils nommerent le *Cap Cod*, ou *des Morues*, parce qu'ils y en trouverent une grande quantité. Le Capitaine Jean Smith, ayant visité ces parages, en fit un portrait si avantageux à son retour en Angleterre, qu'on songea sérieusement à y former des établissemens. Sur un plan qui lui fut présenté, le Prince Charles donna au pays le nom de Nouvelle-Angleterre; à la riviere des Massachusets, celui de riviere Charles; à la baie de Cod, celui de baie Milford; & au Cap, le nom de James. La Colonie qui s'établit dans cette contrée dût sa progression à une quantité prodigieuse de personnes, qui, dégoûtées des troubles que la Religion occasionnoit dans leur patrie, l'abandonnerent pour aller chercher la tranquillité dans le Nouveau-

Monde. Les Colons rechercherent l'amitié des Sauvages, & l'obtinrent pendant quelque temps; mais bientôt il s'éleva des querelles, qui ne furent terminées que par une petite guerre, après laquelle les habitans du pays signerent avec les Anglois un traité conçû à peu près en ces termes : » Nous déclarons par cet acte, » que nous nous reconnoissons sujets » de Jacques, Roi de la Grande-Breta-» gne, &c. en foi de quoi nous avons » souscrit nos noms & nos marques ». Tels sont les foibles commencemens de la puissance Angloise en Amérique.

L'*Acadie* est une grande presqu'isle, située au levant du Canada, & au sud est de la Gaspésie, dont elle est censée faire partie. On lui donne cent vingt lieues marines de côtes; mais l'isthme qui la joint au Canada n'a que seize lieues communes. Les François s'établirent en 1604, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada, dans une baie étroite, qui fut appelée depuis la *baie Françoise*, & le port reçut le nom de *Port-Royal*. La colonie étoit encore au berceau lorsque les Anglois en fonderent une dans un lieu peu éloigné, Acadie ou Nouvelle-Ecosse.

ſous le nom de *Nouvelle-Angleterre* ; mais celle-ci ne put ſe concilier l'amitié des Sauvages *Abenaquis*, qui, amis des François, avoient pour la plupart embraſſé la Religion Catholique, & pris de la haine pour le nom Anglois. Auſſi-tôt que les deux Métropoles étoient en guerre, les Anglois attaquoient la péninſule, & s'en emparoient, parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement paliſſadé, & qui ne pouvoit recevoir que des ſecours tardifs du Canada. Cependant, à chaque pacification, il falloit rendre ſa conquête ; mais la colonie n'étoit remiſe que ruinée. A l'iſſue malheureuſe de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, elle paſſa irrévocablement ſous la domination de l'Angleterre, & *Port-Royal* prit alors le nom d'*Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne. On réuſſit à retenir les premiers Colons, en leur promettant de ne jamais les forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie ; & par cette convention, ils furent appelés les *François neutres.* Jamais ils ne connurent les Loix Angloiſes ; jamais on ne leur demanda ni tribut ni corvée. Doués de mœurs ſimples, ils s'occuperent de l'agriculture, & du ſoin d'é-

lever de nombreux troupaux. Tel fut l'état de cette heureuse & vertueuse colonie, lorsque les Anglois sentirent de quel profit pouvoit être à leur commerce le défrichement entier de l'Acadie. A la paix de 1748, le Ministere de Londres accorda de grands avantages aux Officiers & Soldats réformés de leur armée qui voudroient y passer, & trois mille sept cent cinquante personnes quitterent l'Europe pour aller en Amérique. Cette peuplade fonda *Hallifax*; mais il fallut disputer le terrein dont on voulut s'emparer, aux Mikmacks, qui, avec raison, s'en croyoient les maîtres. Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsque les François neutres, soit crainte de voir attaquer leur indépendance, soit par principe de Religion, prirent l'étrange parti de quitter leurs habitations & de se retirer dans la Nouvelle-France. Ceux qui ne s'éloignerent pas assez tôt, furent rassemblés, sous prétexte de renouveler leur ancien serment, & on les embarqua sur des navires, qui les transporterent dans d'autres colonies Angloises. Ce fut une grande perte pour l'Acadie, qui cependant, en 1769, comptoit encore vingt-six mille

Colons diſperſés dans les terres, ou réunis en petit nombre à Hallifax, à Annapolis & à Lunebourg. Cette derniere peuplade, fondée par des Allemands ſages & amis du travail, étoit alors la plus floriſſante. On dit que la population de l'Acadie eſt aujourd'hui portée à quarante mille ames.

L'Acadie jouit d'un air pur, ſain, & aſſez tempéré; il y fait trois mois d'un hiver très-rude. Le terrein eſt fertile, la mer & les rivieres ſont poiſſonneuſes, & les forêts pleines de gibier. L'intérieur du pays eſt habité par pluſieurs nations ſauvages, qui ſont ſouvent en guerre avec les Anglois. Les deux principales ſont les *Etechemins* & les *Souriquois*; ces derniers, peu éloignés de Port-Royal, ſont bien faits, & ont le nez aſſez alongé. Leur teint eſt baſané. Ils vivent de poiſſon en été, & de gibier en hiver. On les dit adonnés à la magie.

Nouvelle-Angleterre proprement dite.

La *Nouvelle-Angleterre* eſt bornée au nord par la Nouvelle-France, à l'oueſt par la Nouvelle-Yorck, à l'eſt & au ſud par l'Océan. Elle peut avoir trois cents milles d'étendue ſur la côte, & cinquante de

de largeur. Quoique située au milieu de la Zone tempérée, le climat n'est ni si doux, ni si régulier que celui des cantons paralleles en Europe. Les étés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres, & les hivers plus longs & plus froids. Cette contrée fut découverte en 1524, par Vérazzani, Florentin, au nom du Roi de France François I. Jacques I, Roi d'Angleterre, permit à une compagnie Angloise d'y envoyer une colonie; mais ce ne fut qu'en 1631 que les Anglois s'en mirent en possession, & qu'ils s'y fixerent réellement. On compte aujourd'hui dans le pays plus de deux cent mille habitans, Anglois, Ecossois, Irlandois, la plupart Presbytériens rigides. L'air de la Nouvelle-Angleterre est sain. Le rivage présente de bons ports & quantité d'isles. On y voit des plaines, des forêts de haute-futaie, & grand nombre d'arbres fruitiers. Les côtes sont très-poissonneuses, & commodes pour les salines. L'intérieur abonde en quadrupedes domestiques ou sauvages, & en oiseaux. On y recueille diverses especes de grains. Il y a du lin, du chanvre, du fer, de l'ambre, de la poix, & du goudron. Vingt nations Indiennes établies au couchant

du pays; apportent aux habitans toutes sortes de fourrures. Ces Sauvages ont le teint olivâtre, les cheveux noirs, & vont nus; excepté de la ceinture jusqu'aux genoux. On divise cette contrée en onze provinces & quatre comtés, dont nous allons dire quelques mots.

La province de *Massachusets* a près de cent dix milles le long de la côte, de l'est à l'ouest; son étendue est moins considérable dans les terres: c'est au fond de la baie de ce nom qu'est la ville de *Boston*, capitale du pays, avec un très-beau port. Cette ville est située sur une péninsule de quatre milles de long. De sa rade on découvre Boston, construit en amphithéatre, qui de loin offre la perspective la plus magnifique. L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en est d'abord formée. On y compte six mille maisons, trente mille habitans, & plusieurs temples généralement beaux. Elle est défendue contre l'impétuosité des flots par quantité de rocs qui paroissent au dessus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart fertiles & habitées. La plus remarquable se nomme *Castle-Island*, ou isle du château: aucun vaisseau n'y peut passer sans être exposé

au feu terrible de ſon artillerie, compoſée de cent pieces de canon de quarante livres de balle. Si des vaiſſeaux ennemis, à la faveur d'un brouillard, oſoient paſſer ſous les batteries du château, ils trouveroient au nord & au ſud de Boſton deux batteries qui commandent toute la baie, & qui arrêteroient les plus grandes forces. Le Gouverneur, les Conſeils & les Tribunaux du pays réſidoient à Boſton avant la révolution qui a rendu la liberté aux Américains. Cette province eſt fort peuplée; elle n'eſt pas fertile, ſi ce n'eſt ſur la côte & ſur le bord des rivieres. La ville de Boſton ne lui appartient pas; elle ſe trouve dans la province de Suffolk: mais comme c'eſt la capitale de la Nouvelle-Angleterre, & que d'ailleurs elle eſt ſituée au fond de la baie de Maſſachuſets, nous avons cru pouvoir en parler dans cet endroit.

Dans la province d'*Eſſex*, on trouve beaucoup de bourgades, entre autres celle de *Salem*, ſur la riviere Charles. Au nord de Salem, eſt le *Cap Saint-Antoine*, célebre par ſa pêcherie & par ſon port. Dans celle de *Midleſex*, on diſtingue les bourgs de *Cambridge* & de *Charles-Town*. On nomme la province

de *Suffolk*, le Paradis de la Nouvelle-Angleterre. Le terroir de celle de *Hampshire* eſt peu fertile. C'eſt dans celle de *Plimouth* que les Anglois ont formé leur premier établiſſement. La pêche y eſt fort abondante. On trouve dans la province de *Barneſtable* une bourgade qu'on nomme *Eſtham*, habitée par cinq cents Indiens Chrétiens. Au ſud de celle-ci, eſt celle de *Briſtol*. La ville de ce nom fait un aſſez grand commerce. Aſſez près de là, eſt l'*iſle de Rhodes*, peuplée, dès 1639, par des Anglois d'une ſecte particuliere, dont, faute de Miniſtres, la poſtérité eſt devenue auſſi barbare que les Indiens : cependant elle a ſu conſerver ſes priviléges & ſon indépendance de la Cour d'Angleterre, pour l'élection de ſes Chefs. Sa population s'eſt accrue ſi conſidérablement, qu'une partie eſt retournée au Continent, & y a fondé les villes de la *Providence* & de *Warwick*, qui jouiſſent des mêmes priviléges que Rhodes. Cette iſle fait un grand commerce de chevaux, de moutons, de beurre, de fromage, & autres proviſions avec les Antilles Angloiſes. Les quatre comtés n'ont rien de remarquable.

On donne à la *Nouvelle-Yorck* cent vingt milles de longueur sur la côte, & pas plus de vingt de profondeur dans les terres; elle est bornée à l'ouest & au sud par la Nouvelle-Jersey, au nord par le Canada, à l'est par la Nouvelle-Angleterre. Au commencement du dernier siecle, les Hollandois s'établirent dans ce pays, auquel ils donnerent le nom de *Nouveaux Pays-Bas*, & en 1615 ils y bâtirent la *Nouvelle-Amsterdam* & le fort *Orange*; mais en 1664 ils en furent dépossédés par les Anglois, à qui il est resté par le traité de Breda. Charles II, qui régnoit alors, en donna la propriété à son frere le Duc d'Yorck, & pour lors la Nouvelle-Amsterdam prit le nom de *Nouvelle-Yorck*, & le fort Orange, celui d'*Albanie*. *New-Yorck*, capitale du pays, est placée à deux tiers de lieue de l'embouchure de la riviere d'Hudson; elle n'a proprement ni port ni bassin, mais sa rade, accessible aux plus gros vaisseaux, la dédommage de cette privation. On est enchanté de l'air de propreté de l'intérieur de la ville. Les maisons sont simples & commodes; l'aisance y est universelle; les vivres y sont excellens, en abondance, & à bon marché. La pêche Nouvelle-Yorck.

des huîtres fait subsister le bas peuple. Le commerce des habitans consiste en pois, farine, seigle, pommes, oignons, riz, bois, plumes, chevaux, moutons, beurre, fromage, & salaison. En 1769, il monta à plus de quatre millions.

Long-Island ou l'*isle Longue* est située vers l'embouchure de la riviere d'Hudson; elle n'est séparée du Continent que par un canal assez étroit; on lui donne environ soixante lieues de long sur quatre seulement de large. Le sol en est excellent, & l'on y recueille du tabac, égal à celui de Virginie. On fait dans cette isle de la porcelaine avec des coquilles qu'on trouve sur le bord de la mer.

Nouvelle-Jersey. Les Suédois furent les premiers Européens qui aborderent dans ce pays, & ils y construisirent les villes de *Gottembourg* & de *Christiania*; ils en furent dépossédés par les Hollandois, à qui ils fut enlevé, en 1666, par les Anglois, qui lui donnerent le nom de *Jersey*, & le séparerent en deux parties, divisées en plusieurs comtés. Cette province est bornée au nord par le pays des Iroquois, au couchant par la Pensilvanie & le Maryland, & du sud-ouest au nord-est par la côte

de la mer du Nord. Son étendue est de cent lieues du midi au nord, & seulement de vingt lieues du levant au couchant. On y trouve un cordon de montagnes, de vastes & riantes plaines, entrecoupées de riches moissons, de vergers, de bouquets de bois, & de champs de maïs. La capitale est *Burling-Town*, ville médiocre, mais charmante par sa situation.

La province de *Pensilvanie*, dont le nom signifie *forêt de Penn*, découverte en même temps que la Virginie, ne fut peuplée qu'en 1681. Elle est bornée au nord & au couchant par le Canada, au levant par la Nouvelle-Jersey, & au midi par le Maryland. Elle peut avoir quatre-vingt-cinq lieues du midi au nord, & trente-six du levant au couchant. L'air de la Pensilvanie est pur, & presque toujours serein; le climat, très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Le sol est généralement très-fertile, sur-tout aux environs de la capitale. On voit par-tout des champs couverts de froment & de maïs, de plantations de lin & de chanvre, de plu- La Pensilvanie.

ſieurs ſortes de légumes, & de graines de toute eſpece. Les prairies ſont remplies de nombreux troupeaux, & les jardins de fruits très-variés. Cette proſpérité tire ſa ſource de la liberté, de la tolérance, qui réunirent dans le pays, des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle fut l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Catholiques, des Luthériens, & des Moraves. Ces ſectes, diviſées par les opinions, n'ont qu'un ſentiment, lorſqu'il s'agit de ſoulager les malheureux; auſſi ne trouve-t-on aucun pauvre parmi elles: ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont entretenus convenablement aux dépens du tréſor public. L'hoſpitalité, exercée pendant le regne des mœurs ſimples & vertueuſes, eſt encore en Penſilvanie dans toute ſon activité.

Les *Quakers*, auxquels on donne le nom de *Trembleurs*, reconnoiſſent George Fox pour leur Patriarche. Fox, diſent-ils, a été ſuſcité de l'Eſprit de Dieu, pour rendre l'innocence & la pureté au Chriſtianiſme, & allumer le flambeau de

la Religion. Cet Enthousiaste, né dans le comté de Leicester en 1624, fut dans sa jeunesse sombre & mélancolique. À vingt-cinq ans, il savait à peine lire, écrire & même parler, & comme il paroissoit ne s'appliquer qu'à méditer la parole de Dieu, on l'appeloit *un homme saintement fou.* Il eut des visions, il se crut inspiré, & quelques prétendues prophéties qu'il débita, attirerent à sa suite plusieurs milliers de Sectateurs. Alors il eut l'audace d'annoncer qu'il étoit choisi par l'Esprit Saint pour fonder une nouvelle Eglise sur les débris de l'ancienne qui s'écrouloit. Il fut mis en prison, relâché, emprisonné de nouveau, fouetté, attaché au pilori; mais il se consola de ses disgraces, en voyant augmenter le nombre de ses disciples. Cromwell voulut gagner ces vils fanatiques par des présens, & cette Secte fut la seule contre laquelle l'or du Tyran ne put prévaloir. Elle souffrit des persécutions, & elle alloit être écrasée, lorsque Guillaume Penn, fils d'un Amiral de son nom, qui avoit fait des avances considérables à l'Etat, accepta, pour éteindre cette dette, des terres en Amérique, dont on lui offrit la propriété. Penn partit en 1681 pour

ſes nouvelles poſſeſſions, & emmena avec lui deux mille Quakers, ſes freres, que le Gouvernement ne ceſſoit de chagriner, & à qui il ouvrit un aſile dans ſon vaſte héritage. On ne doit pas laiſſer ignorer qu'en arrivant dans le pays, malgré la conceſſion qui venoit de lui en être faite par l'Angleterre, il traita avec les Sauvages qui l'habitoient, & en acheta d'eux la propriété. Cet acte d'équité fit aimer ſes principes & ſa perſonne. La ville de Philadelphie s'éleva ſous ces heureux auſpices; le Fondateur fit une ligue avec les Indiens ſes voiſins, & donna des loix à ſa République naiſſante, qui chaque jour s'augmentoit ſenſiblement. Ce nouveau Légiſlateur déclara » que tous ceux qui reconnoîtroient » un ſeul Dieu tout-puiſſant, Créateur » & Conſervateur de l'Univers, qui lui » témoigneroient leur fidélité, en ſui- » vant exactement les regles de la Vertu, » qui eſt ſeule capable d'approcher » l'homme de ſon Créateur, & de le » rendre ſemblable à lui, que ceux-là » jouiroient d'une entiere liberté, & qu'ils » ne ſeroient forcés à aucun culte qu'ils » déſapprouveroient; & s'il arrivoit à » quelqu'un de maltraiter ſon conci-

» toyen, de quelque façon que ce pût
» être, au ſujet de la Religion, il or-
» donna qu'un tel homme fût puni
» comme un ſéditieux & comme un per-
» turbateur du repos public «. En tolé-
rant toutes les Religions parmi les nou-
veaux Colons, & en ne leur demandant
qu'une ſimple croyance en Dieu, Penn
leur accorda le droit de prétendre à la
Magiſtrature & aux autres dignités. Il
diviſa ſon pays en pluſieurs comtés, &
régla que le pouvoir légiſlatif réſideroit
dans le Gouverneur & l'Aſſemblée du
peuple; qu'on ne feroit point de loix &
qu'on ne leveroit point d'argent ſans le
conſentement de ce dernier; que tous
les priviléges & tous les droits des An-
glois d'Europe auroient leur pleine valeur
en Penſilvanie, & qu'en conſervant
beaucoup de reſpect pour la Cour d'An-
gleterre, on n'attendroit point ſes ordres
pour pourvoir au bien-être & à la ſûreté
de la Colonie. Penn reſta deux ans dans
le pays, pour donner une forme conſ-
tante à ces établiſſemens : mais étant re-
tourné en Angleterre, il y devint ſuſ-
pect après les malheurs de Jacques II :
on lui ôta le gouvernement de la Pen-
ſilvanie, & on changea la forme qu'il y

avoit établie. Penn mourut en 1718, & laissa un fils fort jeune, qui alla prendre possession de l'immense héritage de son pere en 1732.

On appelle *Philadelphie* ou l'*Amitié des freres*, la capitale de la Pensilvanie, qui est aussi la ville la plus considérable de la Colonie; elle est située sur une plaine élevée & spacieuse, au confluent de Schuikill & de la Delaware. Ce fut Penn qui en jeta les premiers fondemens; & si son plan avoit été suivi, elle auroit pu être la capitale d'un grand Empire. Sa forme est un carré, long d'environ deux tiers de lieue; il y a dix-huit rues parfaitement alignées, & coupées à angle droit par seize autres, toutes de près d'un mille de longueur. On a ménagé des intervalles pour les édifices publics. Le nombre des maisons passe trois mille, qu'on croit habitées par plus de vingt mille ames. Les Catholiques Romains y ont des chapelles; les autres Communions ont leurs temples; mais la Secte des Quakers, Fondateurs de la Colonie, y est la plus nombreuse.

Le bâtiment où s'assemblent les Représentans des treize Provinces-Unies, sous la dénomination de Congrès, est

noble & imposant par sa majestueuse simplicité. La premiere assemblée s'y tint le 2 Septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Novembre 1776. Nous avons dit que ces provinces faisoient partie de la Nouvelle-Angleterre. Le Gouvernement Anglois ayant voulu les traiter en simples Colonies, & ces provinces prétendant être regardées comme Parties constituantes de l'Empire Britannique, avantage qui leur fut refusé, elles prirent les armes. Leur alliance avec la France, leur sagesse dans les Conseils; leur courage dans les combats, les ont fait triompher de toutes les forces de leur mere-patrie; & par le traité du 3 Septembre 1783, elles ont été reconnues libres & indépendantes par le Roi d'Angleterre, ainsi que par le Parlement.

La ville de Philadelphie a un mouillage propre à recevoir des vaisseaux de cinq cents tonneaux. Son marché, situé au centre de la ville, est vaste & beau. On a eu grand soin de rendre saines les prisons pour dettes & celles où l'on renferme les autres prisonniers; mais l'asile où l'on reçoit les défenseurs de la Patrie, incapables de pourvoir à leur subsistance, fait le plus grand honneur aux vertueux

citoyens de la nouvelle République. A quelque distance de la ville, la Nature a placé sur les bords du Schuikill, un très-beau bois, qui procure aux habitans une promenade charmante. Il y a quelques jolies villes dans la Pensilvanie, mais sur-tout beaucoup de bourgades, & une prodigieuse quantité d'excellentes habitations, qui, bien cultivées, fournissent abondamment aux besoins & aux commodités de la vie.

Le Maryland.

Le *Maryland* a fait autrefois partie de la Virginie; il en fut détaché en 1631 par le Roi Charles I, qui lui donna le nom de la Reine Marie son épouse. Il est situé sur la baie de Chésapeak. Ses bornes commencent à la riviere de Patowmek, s'étendent le long de la baie, vers le nord, jusqu'à ce qu'elles coupent une ligne, tirée ouest de l'embouchure d'une autre baie nommée *Delaware*, qui est située par les quarante degrés de latitude nord. Il a de hautes montagnes vers l'ouest, & cette même baie à l'est. Sa partie orientale est bornée à l'ouest par la baie de Chésapeak, à l'est par l'Océan, au nord par la baie de Delaware, & au sud par la riviere de Pokamoki.

La persécution affreuse qui s'éleva en Angleterre contre les Catholiques, pendant le régne de Charles I, engagea le Lord Baltimor à chercher un asile où il pût exercer librement sa Religion; il choisit ce pays, qui étoit encore inhabité par les Européens, & se disposoit à y établir une Colonie, en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours. Son fils lui succéda; & en 1633 il y conduisit deux cents Catholiques, bien nés, & d'un état honnête. Sa premiere attention fut de se concilier l'amitié des Sauvages, grands chasseurs, vivant en tribus, mais dans l'indépendance les uns des autres. Il y réussit, & sa petite Colonie s'augmenta bientôt par la liberté de conscience qui fut accordée à tous les Chrétiens qui voudroient aller s'établir au Maryland, où l'on compte aujourd'hui trente mille Européens & trois mille Indiens, répandus dans dix comtés qui partagent le pays.

Annapolis, autrefois *Sainte-Marie*, à l'embouchure de la Saverne, est la capitale du Maryland; c'est le lieu de l'assemblée générale de la province, & la

demeure des Officiers. La ville eſt d'une médiocre étendue ; mais les maiſons y ſont vaſtes, & l'on dit que le luxe y eſt porté à un grand excès ; ce qui doit faire un étonnant contraſte avec la modeſte ſimplicité des Penſilvaniens leurs voiſins. Les autres villes du Maryland ſont médiocres, & n'ont pas l'eſpoir de s'agrandir ; tous les habitans aiment mieux réſider dans leurs domaines. On trouve dans le pays, des forges d'un grand rapport, & la culture du tabac fait un objet conſidérable de commerce.

La Virginie. La *Virginie* eſt ſituée entre le trente-ſixieme & le trente-neuvieme degré de latitude ſeptentrionale : elle a environ cent lieues communes de France d'étendue du ſud-eſt au nord-oueſt, & ſoixante-dix du levant au couchant. Elle eſt bornée au nord-oueſt par le Canada & la Louiſiane, dont elle eſt ſéparée par une chaîne de montagnes, au ſud-eſt par la baie de Chéſapeak & le Maryland, au ſud-oueſt par la Caroline.

Suivant quelques Auteurs, la Virginie fut découverte par Sébaſtien Cabot, ſuivant d'autres, par Verazzani, ſous François

François I; mais si l'on s'en rapporte aux Auteurs Anglois, Richard Greenwil reconnut ce pays en 1585, & ce ne fut que quelques années après que Walter Rawleig y passa par ordre d'Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il le nomma *Virginie*, pour faire honneur à cette Princesse, qui vécut toujours dans le célibat. Les premiers commencemens de la Colonie qu'on voulut établir dans la Virginie, n'eurent que de foibles succès. On s'y prit mal. Au lieu de captiver la bienveillance des Sauvages, on les irrita souvent. A la place de grains nécessaires pour la subsistance, on sema du tabac, & la famine, à diverses fois, exerça ses fureurs sur les avares Colons. Toujours en guerre avec les naturels, à peine quelques établissemens étoient-ils formés, qu'ils se trouvoient la proie des flammes & de la destruction. Le mal fut porté à un point, qu'on délibéra si l'on n'abandonneroit pas le pays. Charles I, qui régnoit encore en Angleterre, prit pitié de cette malheureuse Colonie, dont on pouvoit tirer les plus grands avantages; il cassa la Compagnie qui la gouvernoit, & prit les Colons sous sa direction immédiate. Une administration sage contint les

Sauvages, & rendit la Virginie floriſſante; mais l'affreuſe fin du Monarque Anglois y cauſa de nouveaux troubles. Berkeley, qui en étoit alors Gouverneur, crut les prévenir en interrompant tout commerce avec l'Angleterre; mais Cromwell envoya une forte eſcadre dans la Virginie, qui força les Colons à ſubir le joug de l'uſurpateur. Il fallut bien que Berkeley ſuivît le torrent; cependant on peut dire, à la louange de ce fidele ſujet, qu'il fut le dernier qui reconnut Cromwell pour ſon maître, & le premier qui ſecoua le joug de la tyrannie. Depuis cette époque, la Colonie a ſi conſidérablement proſpéré, qu'on porte aujourd'hui ſa population à quatre cent mille Blancs & à un bien plus grand nombre de Noirs. On remarque que les eſclaves y ſont traités plus humainement qu'ailleurs. L'Américain, peu laborieux, eſt aſſez juſte pour ne pas exiger que ſon eſclave, qui a moins de motifs de l'être, le ſoit cependant plus que lui.

L'hiver eſt très-rigoureux en Virginie; il y tombe beaucoup de neige: les vents du ſud & de l'eſt y ſont exceſſivement chauds; mais ceux de l'oueſt, venant des montagnes & des lacs, y ſont très-

froids. Le pays produit abondamment du chanvre, du lin, du maïs, du coton, mais sur-tout du tabac, dont on fait un commerce très-considérable. Avant la guerre, les Anglois en tiroient pour vingt millions. Les vers à soie y réussissent très-bien.

Wiliambourg est la capitale de la Virginie. Cette ville est décorée d'assez beaux édifices, & on y a établi un collége, où l'on entretient trois cents éleves; il y a une bibliotheque assez nombreuse, & un cabinet de physique fort complet. Il est fâcheux que Wiliambourg, placée au milieu de deux petites rivieres, manque de bonne eau. Dans les vingt cinq districts ou comtés qui partagent la Virginie, il y a peu de villes remarquables, mais beaucoup de petites bourgades, & un grand nombre d'habitations soigneusement cultivées. Le pays est arrosé par quantité de belles rivieres, dont quelques-unes portent les plus gros navires marchands. Ces rivieres sont si bien distribuées, que de six milles en six milles, on trouve presque toujours une bonne rade, & que chaque habitation a la commodité de recevoir son petit vaisseau à sa porte. Un inconvénient fort à crain-

dre cependant, c'eſt qu'au milieu de ces eaux ſalées, il ſe forme des légions de vers qui percent les chaloupes, les barques, les vaiſſeaux mêmes, par-tout où la poix, le goudron & la chaux laiſſent le bois à découvert. Pour s'en garantir pendant les ſeuls mois de Juin & de Juillet, où ils paroiſſent, on a coutume de paſſer le feu autour du vaiſſeau, & d'aller mouiller dans l'eau douce pendant cinq ou ſix ſemaines.

Diſons maintenant un mot des naturels du pays, qui ne ſont pas nombreux. Ils ſont ſoumis à différens Chefs, & vont nus, excepté ce que la pudeur oblige de cacher, ſe peignent le viſage, diverſes parties de leur corps, & laiſſent croître leurs cheveux, qu'ils relevent ſur la tête en forme de crête de coq. Ils ſont francs, déſintéreſſés, robuſtes & agiles, & ne manquent ni d'eſprit ni d'induſtrie. Leurs femmes ont les yeux petits, le nez plat & large, & une grande bouche; elles ont ſoin du ménage, tandis que leurs maris s'occupent de la chaſſe. On nous aſſure que ces Sauvages reconnoiſſent un Dieu ſuprême & bon, mais ſouverainement indolent, & que tous leurs vœux ſe tournent du côté d'un mauvais Génie,

qui eſt ſon Lieutenant, qu'ils appellent *Kiwaſa*, & auquel ils rendent un culte accompagné d'offrandes. Ils ont des Prêtres ou Magiciens qui les entretiennent dans les plus ridicules ſuperſtitions. Ces fourbes portent pour habillement une eſpece de jupon de femme pliſſé, qu'ils paſſent autour du cou & qu'ils attachent ſur l'épaule droite; le manteau ne deſcend que juſqu'au milieu de la cuiſſe. Ce ſont eux qui décident de la paix ou de la guerre, à qui on s'adreſſe pour obtenir de la pluie, qui font retrouver les choſes perdues, & qui, à l'aide de la connoiſſance qu'ils ont de la vertu de quelques ſimples, ſont les arbitres de la vie & de la mort. Ces Sauvages regardent le mariage comme un lien ſacré, & ils le célebrent avec quelques cérémonies. Il y a des cas où le divorce eſt permis; alors les enfans ſe partagent également, & chaque individu a la permiſſion de ſe remarier. Les Virginiens conſervent très-religieuſement les corps de leurs Chefs; mais ceux des particuliers ſont enſevelis dans des foſſes profondes. Si nous en croyons Purchas, ils croient à l'immortalité de l'ame, & qu'après cette vie,

elle eſt, ſuivant ſes mérites, heureuſe ou malheureuſe.

Les bourgades des Virginiens ſont quelquefois compoſées de cinq cents familles, & c'eſt ce qu'on appelle un royaume; car le pouvoir du Roi ou Chef ne s'étend pas plus loin. Leurs fêtes ſe reglent par les ſaiſons. Une ſe célebre à l'arrivée des oies & des canards; une autre au temps de la chaſſe; une troiſieme à la maturité des fruits, & la quatrieme à la moiſſon. Ils comptent par unité, par dixaine & par centaine. Ils calculent les années par le nombre des hivers, & ils les diſtinguent en cinq parties. 1°. Celle où les arbres bourgeonnent & fleuriſſent. 2°. Celle où les épis ſont formés & bons à rôtir. 3°. L'été ou la moiſſon. 4°. La chute des feuilles. 5°. L'Hiver. Leurs mois répondent au cours de la lune, & leur jour eſt diviſé en trois portions, le lever, le montant & le coucher du ſoleil.

La Caroline.

La *Caroline* eſt ſituée entre le trente-unieme & le trente-ſixieme degré de latitude ſeptentrionale; elle s'étend l'eſpace de cent cinquante lieues communes de France, le long de la côte de la mer du

Nord, qui la borne au levant. Au nord-ouest, elle a la Virginie & la Géorgie, dont elle est séparée par la riviere de Savannah, au sud ouest; mais ses limites du côté de la Louisiane, avec laquelle elle confine au couchant, ne sont pas déterminées. L'intérieur du pays est peu connu. L'air y est pur & serein; le terroir est fertile en toutes sortes de grains & de fruits; la vigne y donne de bonnes vendanges; le riz est si excellent, qu'il égale celui du Levant, & l'on en tire beaucoup de soie. Parmi les animaux, il y a une grande quantité de bœufs & de cochons. On y recueille de l'indigo. Les objets de commerce sont les cuirs, les fourrures, un peu de cire, du tabac d'une qualité inférieure, du cochon salé, du maïs, des légumes secs, &c. Il reste dans ce vaste pays un très-petit nombre de Sauvages, qui conservent encore la férocité de leurs ancêtres, mais dont la dureté naturelle n'empêche pas d'aimer la danse au dessus de tous les amusemens. On rapporte qu'un Maître à danser François, s'étant établi dans le comté de *Crawen*, leur apprit à danser des contre-danses de l'Europe, au son de la flûte &

du hautbois, & fit une fortune considérable.

La colonie de la Caroline doit ses premiers établissemens à quelques familles Angloises, qui, pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, vinrent en 1622 se fixer dans cette province, à l'embouchure de la riviere de May; mais en 1663, quelques Seigneurs Anglois obtinrent du Roi Charles II, des Lettres-Patentes qui leur cedent, sans autre condition que de payer à la Couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, tout le domaine que ce Monarque s'attribuoit en Amérique, depuis le trente-sixieme degré de latitude du nord jusqu'à la riviere de San-Matteo, qui est renfermée dans le trente-unieme, avec tous les droits royaux sur les pêcheries & les mines, sur la vie, les membres & les possessions de leurs vassaux. Cette conclusion est d'autant plus remarquable, que la Caroline a pris son nom d'un fort bâti par les François en 1562.

Les nouveaux propriétaires s'y prirent de la maniere la plus certaine pour peupler promptement les pays qui venoient de

leur être abandonnés. Dans le réglement qu'ils firent à ce sujet, on remarque les articles suivans : » Que les propriétaires » ayant reconnu les avantages de la to- » lérance pour enrichir & peupler une » province, étoient résolus d'accorder la » plus grande liberté de Religion qu'on » pût desirer, ou dont on eût jamais eu » d'exemple dans aucune société humaine. » Que les naturels du pays n'ayant pas » encore la moindre connoissance du » Christianisme, leur idolâtrie & leur » ignorance ne donnoient assurément au- » cun droit de les maltraiter. Que les » Chrétiens qui apporteroient dans la co- » lonie des principes différens de ceux » de l'Eglise Anglicane, s'attendroient » sans doute à n'être pas contraints dans » leurs opinions, & que par conséquent » ce seroit manquer à la bonne foi, que » de leur faire la moindre violence. Qu'à » l'égard des Juifs, des Païens, & des » autres ennemis du Christianisme, on » ne voyoit pas plus de raison de les re- » jeter, puisque leur malheur ne pou- » vant venir que d'un défaut de lumiere, » on devoit se flatter au contraire que la » connoissance de l'Evangile & l'exem- » ple des vertus chrétiennes pourroient

» ſervir quelque jour à leur deſſiller les
» yeux ; qu'ainſi tout le monde étoit in-
» vité à venir à la Caroline, & ſûr d'y
» jouir d'une parfaite indépendance pour
» les ſentimens & pour le culte : qu'on
» ne mettoit qu'une condition à cette to-
» lérance univerſelle ; c'étoit que toutes
» les perſonnes au deſſus de l'âge de dix-
» ſept ans, qui prétendroient à la pro-
» tection des Loix civiles, fuſſent atta-
» chées à quelque Egliſe, ou quelque
» corps de Religion, & que leurs noms
» fuſſent inſcrits dans les regiſtres de leur
» ſecte «. Toutes ces idées furent réu-
nies en cent vingt articles par le fameux
Loke, qui ſe chargea de rédiger cette
étrange piece de légiſlature.

On confia l'adminiſtration de la colonie à un Chef, ſous le nom de *Palatin*, & on lui donna trois Aſſeſſeurs, choiſis entre les propriétaires ; les autres ayant droit de ſuffrage dans le Conſeil, qu'on appela *Cour Palatine*, & qui fut chargé du pouvoir légiſlatif, tandis qu'on réſerva au Palatin la puiſſance exécutrice. Le pays fut enſuite diviſé en ſix comtés, & dans chaque on créa trois Nobles, l'un ſous le nom de *Landgrave*, & les deux autres ſous celui de *Cacique*. Ceux-ci, avec les

Membres du Conseil, devoient composer la Chambre haute du Parlement, & la nomination des Députés de la Chambre basse étoit réservée au peuple. Ce Parlement devoit s'assembler une fois au moins en deux ans. Tous les habitans sans distinction devoient prendre les armes, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, au premier ordre de la Cour Palatine.

C'est dans le comté de Berkeley que se trouve la ville de *Charles-Town*, capitale de la Caroline; elle est située sur une langue de terre, entre les rivieres d'Ashley & de Cooper, entre deux anses, à deux lieues de la mer. Ses fortifications sont assez considérables, & il ne manqueroit rien à la situation de cette ville, si son port pouvoit recevoir de gros vaisseaux. Tous les environs en sont fertiles, & l'on vante la beauté de ses chemins. Elle a plusieurs grandes rues & de beaux édifices. Toutes les sectes y ont des églises ou des temples. Les autres villes sont peu de chose; mais les habitations sont agréables, riches, & fort nombreuses : on trouve sur la riviere de Savannah la colonie de *Purysbourg*, peuplée de Suisses & de Vaudois, qui a été fondée par le sieur Pury de Neuchatel.

La Géorgie. La *Géorgie* eſt bornée au nord par la riviere de Savannah, & au ſud par celle de Tamaha. C'eſt le plus méridional des treize Etats-Unis; il ſe prolonge dans les terres actuellement juſqu'au Miſſiſſipi. La côte, qui s'étend dans l'eſpace d'environ vingt-cinq lieues communes de France, a été le ſujet d'un fort grand différent entre les Cours de Madrid & de Londres. On donne à ce pays plus de cent lieues du ſud-eſt au nord-oueſt. Il étoit preſque déſert, lorſqu'à ſa mort un Anglois légua ſon bien pour délivrer ce qu'on pourroit de débiteurs retenus en priſon par leurs créanciers. Mais comme en recouvrant la liberté, ces malheureux ſe trouvoient ſans fortune, on prit le parti de les envoyer dans des terres preſque inhabitées au ſud des deux Carolines, & auxquelles on donna dès-lors le nom de Géorgie, en l'honneur de Georges I, Roi d'Angleterre. Le Parlement ajouta deux cent vingt-cinq mille livres ſterling au legs du citoyen, & une ſouſcription volontaire fit le reſte. En 1732, cent perſonnes de l'un & de l'autre ſexe partirent pour la Géorgie, ſous la conduite de M. Oglethorp, citoyen reſpectable par ſon amour pour ſa patrie &

pour sa gloire. Son premier soin fut de choisir un terrein commode pour son établissement; il lui donna le nom de Savannah, & cette ville est aujourd'hui la capitale du pays. Elle est bâtie réguliérement, & commence à être bien peuplée. La réputation de douceur qui avoit devancé & accompagné toutes les actions de M. Oglethorp, depuis son arrivée en Géorgie, engagea tous les Chefs des différentes Tribus Indiennes répandues dans cette contrée, à venir faire alliance avec lui. Le traité fut conclu à l'avantage des Anglois, mais sans trop fouler les Sauvages, & la colonie s'accrut considérablement par quantité d'Ecossois, de Suisses, de Salsbourgeois, qui vinrent chercher au delà des mers la tranquillité dont ils ne pouvoient jouir dans leur patrie. En 1736, la Géorgie annonçoit déjà ce qu'avec une bonne administration elle pouvoit être un jour; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencemens. On avoit introduit dans la colonie une espece de Gouvernement féodal, qui ne fit pas moins de mal à la Géorgie, qu'il en avoit fait en Amérique. Nombre d'habitans, gênés & vexés par les Tribunaux, prirent le parti violent, mais nécessaire,

de se retirer ; & le Gouvernement Britannique, instruit des motifs de cette désertion, se vit contraint d'établir en Georgie la même forme de gouvernement en usage dans les autres colonies. Depuis ce moment, le pays s'est beaucoup peuplé, & la culture y a fait de grands progrès. Les marais ont fourni une grande quantité de riz, & dans les parties hautes, on a recueilli de l'indigo préférable à celui de la Caroline. Avant la derniere guerre, on y comptoit vingt-cinq mille habitans & cinq mille esclaves. Le pays est défendu par plusieurs forts très-bien situés.

Le Labrador ou Nouvelle-bretagne.

Le *Labrador* est une grande presqu'isle de l'Amérique septentrionale, découverte par les Danois, & à laquelle les Espagnols ont donné le nom qu'elle porte. On lui accorde d'étendue depuis le cinquante deuxieme jusqu'au soixante-quatrieme degré de latitude, & depuis le trois cent deux, jusqu'au trois cent six de longitude. Cette presqu'isle est bornée au nord par le détroit d'Hudson (nommé ainsi du nom d'un Capitaine Anglois, chargé au commencement du dix-septieme siecle, de découvrir par le nord

un passage aux Indes orientales), au levant par l'Océan septentrional, au midi par le Canada, & au couchant par la baie d'Hudson. On divise ce pays, qui est extrêmement froid, en deux parties; la premiere comprend le Labrador septentrional. Elle est bornée à l'occident par la baie d'Hudson, au nord par le détroit du même nom, à l'orient elle est séparée du Groënland par la mer, & au midi par le Canada. La seconde partie est séparée de l'autre par la baie d'Hudson. On ne connoît guere que les côtes de ce pays, mal nommé sans doute terre de Labrador ou du *Laboureur*; car il n'est pas cultivé & ne paroît guere propre à l'être. Il est habité par des peuples sauvages; les principaux sont les Eskimaux, dont nous parlerons tout à l'heure. Le terrein du côté du midi semble être moins que les autres disgracié de la nature; celui d'auprès des côtes est bas, marécageux, couvert de peupliers, de bouleaux, de saules, & de quelques arbustes. Plus avant, il y a des plaines remplies de mousses; la terre y est noirâtre. Sur le bord des rivieres, il croît du riz sauvage. On trouve différentes sortes de métaux, comme de la mine de

fer, de plomb, une riche mine de cuivre, du talc, du criſtal de roche rouge & blanc. L'asbeſte, qui eſt un lin incombuſtible, y eſt fort commun. Les coquillages y ſont rares, ou ſe rencontrent au fond de la mer, ſans quoi la force des gelées les feroit périr. Les lapins, les lievres & les perdrix qui s'y trouvent en abondance, deviennent blancs en hiver, de bruns ou gris qu'ils ſont en été. La mer n'y eſt jamais libre que pendant quelques mois, encore s'y voit-on arrêté par d'énormes montagnes de glace qui en rendent la navigation très-dangereuſe, & que les Européens n'affrontent que par l'eſpoir d'y faire la traite des pelleteries avec quelques nations ſauvages qui ſe rendent dans ce temps ſur la côte.

Dans ces contrées, le ſoleil ne ſe leve & ne ſe couche jamais ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Néanmoins le ciel eſt rarement ſerein; pendant l'hiver, toutes les liqueurs deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs vaiſſeaux, de quelque matiere qu'ils puiſ-

ſent

ſent être. L'eſprit-de-vin même y perd ſa fluidité.

Tout ſe reſſent dans ce pays de la ſtérilité de la Nature : les hommes y ſont en petit nombre. Les *Eskimaux*, que les Anglois appellent *Nodwais*, ſont petits, mais robuſtes, aſſez gras & fort baſanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincelans, le nez plat, les lévres épaiſſes, les cheveux noirs & longs, les épaules larges & les pieds extrêmement petits. Ils ſont vifs & gais, mais ſubtils, ruſes, fourbes, & flatteurs. Leurs habits ſont faits de peaux de vache marine, ou d'oiſeaux terreſtres ou marins, qu'ils ont l'art de coudre enſemble. Les deux ſexes portent pluſieurs bottes les unes ſur les autres, pour les garantir du froid. On n'a eu juſqu'ici que bien peu de renſeignemens ſur la Religion de ces Sauvages ; on nous aſſure qu'ils reconnoiſſent un Etre d'une bonté infinie, auquel ils donnent le nom d'*Ukouma* : c'eſt ce Dieu qui leur accorde tous les biens dont ils jouiſſent, & en reconnoiſſance ils lui adreſſent des prieres & chantent ſes louanges. Un autre Dieu, appelé *Ouikka*, eſt l'auteur de tous les maux, & c'eſt à

lui qu'ils font des préſens pour ſe le rendre favorable. Ces Sauvages ont un véritable fond d'humanité, & compatiſſent de bonne foi aux peines de leurs ſemblables. Ils ont la plus grande tendreſſe pour leurs enfans; mais ils regardent leurs femmes comme une eſpece moins noble que la leur. Ces hommes brutes ne manquent pas d'induſtrie; ils ſavent conſtruire & gouverner leurs canots avec beaucoup d'adreſſe; ils font des filets pour prendre les bêtes fauves, & ſe ſervent adroitement de leurs arcs pour tuer des oiſeaux. Les bains de ſueur les guériſſent de la plupart de leurs maladies, avec l'infuſion de quelques ſimples qu'ils connoiſſent. La perte de la vue eſt ce qu'ils craignent le plus. Cette privation leur eſt cauſée par l'action de la lumiere fortement réfléchie ſur la neige, ſur-tout au printemps, quand le ſoleil eſt le plus élevé au deſſus de l'horizon. Pour ſe garantir de ce malheur, ils ont inventé une machine qu'ils appellent en leur Langue *des yeux à neige*; ce ſont deux morceaux de bois qui ont une fente préciſément de la longueur des yeux, mais fort étroite, qui néanmoins ne les empêche pas de voir à travers, &

avec laquelle ils sont sûrs de regarder tous les objets aussi long-temps qu'ils le veulent, sans en ressentir aucune incommodité.

On ne doit la connoissance des mers du Labrador qu'au projet formé de découvrir un passage à la Chine par le nord-ouest. Ce fut en 1576 qu'on le conçut ; on l'a repris & abandonné depuis plusieurs fois, sans qu'on l'ait encore exécuté. Frobisher ne découvrit que la terre de Labrador & le détroit auquel il a donné son nom. En 1585, Jean David reconnut cette côte, & n'entra point dans la baie. Hudson fit trois voyages, dont le dernier fut en 1610, & s'avança jusque dans le cœur de la zone glaciale : son équipage se révolta, & le jeta dans une chaloupe, à la merci des flots. On ne sait s'il périt ou s'il fut massacré par les Sauvages. En 1658, les François prirent les premiers possession de la baie d'Hudson. Huit ans après, les Anglois y firent deux établissemens, & en 1667 un troisieme. Les François, de leur côté, construisirent, en 1683, sur la côte occidentale de la baie, le fort Bourbon, dont les Anglois s'emparerent l'année suivante, que les François reprirent, & qui est enfin resté

aux Anglois, par le traité d'Utrecht en 1711, sous le nom de *fort Nelson*.

On porte aux Eskimaux, ou ils viennent chercher dans les comptoirs Européens, du sucre, du gingembre, des épiceries, de l'orge, des graines pour le jardinage, de la réglisse, du tabac en poudre, qu'ils troquent contre de précieuses fourrures.

Nous ne dirons rien des nouvelles découvertes faites au nord-ouest de l'Amérique septentrionale, d'autant qu'elles n'ont pas été publiées sans contradiction, & qu'à l'exception des avantages que par la suite on en pourra tirer pour la perfection de la Géographie, elles ne nous apprendroient rien de bien intéressant. Il vaut mieux passer tout de suite aux isles situées au levant de l'Amérique septentrionale, & au nord de la ligne équinoxiale dans cette partie de l'Océan qu'on appelle *la mer du Nord*, entre l'Afrique & l'Amérique. On peut les diviser en cinq articles, les *isles de Terre-Neuve*, les *Bermudes*, les *Lucayes*, les *grandes isles*, & les *isles sous le vent*.

Isle de Terre-Neuve. L'*isle de Terre-Neuve* est située entre le quarante-sixieme & le cinquante-

deuxieme degré de latitude ſeptentrionale : elle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de *détroit de Belle-Iſle.* On lui donne un peu plus de trois cents lieues de circonférence ; mais on ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, vu qu'on n'a jamais pénétré bien avant. Le peu que l'on en connoît eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Les Eskimaux ſe rendent quelquefois dans ces lieux inacceſſibles, pour la chaſſe des bêtes fauves. L'iſle s'étend juſqu'à la Nouvelle-Angleterre, & ſert de bornes au golfe de Saint-Laurent du côté de l'Orient.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497 par le Vénitien Jean Cabot, & cet événement n'eût alors aucune ſuite. Trente ans après, Henri VIII envoya reconnoître cette iſle ; mais un des vaiſſeaux périt, & l'autre revint en Europe ſans avoir acquis aucune lumiere. Ce fut dans la tentative de 1536, que des aventuriers apprirent qu'on pouvoit pêcher à Terre-Neuve beaucoup de morues, & que, ſur leur rapport, quelques

petits bâtimens s'y rendirent d'Angleterre au printemps, & revinrent en automne avec des cargaisons entieres de poisson séché & salé. En 1615, il s'y trouva deux cent cinquante vaisseaux Anglois, qui en rapporterent près de quinze mille tonneaux de morues.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve, & l'on prétend qu'ils avoient fréquenté les côtes de cette isle dès le commencement du seizieme siecle, & par conséquent bien antérieurement à la liberté que Charles I donna à ses sujets de pêcher dans ses parages, en lui payant un droit de cinq pour cent, & bientôt après sans aucun tribut. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'est que, vers le milieu du dix-septieme siecle, Terre-Neuve étoit fréquentée par un grand nombre de François, sur la côte septentrionale, qu'ils avoient appelée le *Petit-Nord* : il est vrai qu'ils ne s'occupoient guere de la côte occidentale de l'isle; quoique formant en partie le golfe Saint-Laurent, elle fût censée leur appartenir. Quelques-uns s'étoient fixés sur la méridionale, dans la baie de Plaisance, qui

leur offroit toutes sortes de commodités pour la pêche, & où ils avoient bâti le fort Saint-Louis. On ne peut contester que, dans le droit naturel, la pêche du grand banc ne doive appartenir à tous les peuples ; néanmoins elle a toujours été le sujet d'une grande contestation entre les François & les Anglois. La pacification d'Utrecht assura la propriété de l'isle à la Grande-Bretagne, & les François ne conserverent que le droit d'y pêcher, depuis le Cap Bonaviste, en tournant au nord, jusqu'à la pointe Riche. Des usurpations continuelles ont entraîné des explications, toujours difficiles à donner, suivant les regles de la justice, sur-tout par rapport à l'avidité des Pêcheurs, & aux établissemens fixes que faisoient les Anglois entre les Caps Bonaviste & Saint-Jean. A la paix de 1763, il fut réglé que les François n'auroient d'établissemens fixes, & même non fortifiés, qu'à l'*isle de Saint Pierre* & aux deux *isles de Miquelon*. Saint-Pierre a vingt-cinq lieues de circonférence, un port sûr pour trente petits bâtimens, une rade qui peut contenir quarante gros vaisseaux, & des côtes propres à sécher

beaucoup de morue. Les deux Miquelons sont moins importantes. Par l'article III des Préliminaires de la paix de 1783, il est dit : Que les François pêcheront depuis le Cap Saint Jean, en remontant par le nord, jusqu'au Cap Raye, qui est au sud-ouest, & qu'ils auront les isles de Saint-Pierre & de Miquelon, & cet article a été confirmé à la paix.

Pour la pêche de la morue, on se sert d'un vaisseau à deux ponts, du port de cent ou cent cinquante tonneaux. Cette pêche dure communément depuis le commencement de Février jusqu'à la fin d'Avril. Chaque Pêcheur ne pêche qu'une morue à la fois. La morue verte se sale à bord. Le Décolleur lui coupe la tête, le Trancheur l'ouvre, le Saleur l'arrange à fond de cale, tête contre queue & queue contre tête. Quand il en a fait une couche d'une brasse en carré, il la couvre de sel, & recommence ainsi jusqu'à la fin de la journée. Lorsque la morue a égoutté son eau, on la change d'endroit, & on la resale.

Pour la pêche de la morue seche, on se sert de bâtimens de toute grandeur.

Quand la pêche est faite, on laisse le poisson au soleil. On établit à terre une tente, & sous cette tente un échafaud. Lorsque la morue a pris sel, on la lave, on la fait égoutter, & on l'arrange sur des claies particulieres, en observant de la retourner quatre fois par jour. Ainsi retournée & un peu séchée, on la met en pile, on la resale, & on la laisse sécher jusqu'au départ du vaisseau.

La morue est un poisson dont la longueur s'étend jusqu'à quatre pieds, & dont la largeur est de plus de dix pouces. Il a le corps gros & arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtes d'une couleur olivâtre ou brune, mêlée de taches jaunâtres. Ses écailles sont petites & adhérentes au corps. Il a de grands yeux, qui sont couverts d'une membrane lâche & diaphane, & l'iris de ses yeux est blanche. Il n'a qu'un seul barbillon, long à peine d'un doigt, qui tient au coin de la mâchoire inférieure. Sa langue est large, molle, & ronde. Ses dents sont disposées en plusieurs rangs. Il a trois nageoires sur le dos, une à chaque ouïe, une de chaque côté de la poitrine, & deux derriere l'anus. Sa queue est plate. Ce poisson est très-goulu.

Isle du Cap Breton.

L'isle du *Cap Breton* a été découverte par des Pêcheurs Bretons, qui ont donné leur nom à l'un des Caps de cette isle. Elle est située au sud-ouest de l'isle de Terre-Neuve, entre le quarante-cinquieme & le quarante-septieme degré de latitude septentrionale. Le détroit qui la sépare de l'Acadie n'a que cinq lieues sur une de large. On l'appelle le *Passage de Fronsac*. La longueur de l'isle est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée, dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au dessus desquels plusieurs élevent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens. L'isle n'est pas fertile, & les grains ont peine à y venir en maturité. On y cultive quelques légumes. Il s'y trouve de beaux arbres, sur-tout des chênes. Les sapins donnent peu de résine. Les prairies peuvent nourrir une assez grande quantité de bestiaux ; mais ce qui rend sur-tout cette isle importante, c'est l'avantage de sa situation pour la pêche de la morue, du marsouin, & de la vache marine. Quoi-

que les brouillards soient fréquens au Cap Breton, on prétend que l'air n'y est pas mal-sain. L'hiver y est très-long; la gelée commence quelquefois dès les premiers jours d'Octobre, & dure jusqu'en Mai ou en Juin : pendant cette cruelle saison, les ports sont fermés par les glaces.

Quelques Pêcheurs s'étoient fixés depuis long-temps au Cap Breton; mais ce ne fut qu'en 1713 que les François en prirent possession, & ils en furent réellement les premiers habitans. Alors ils changerent son nom en celui d'*isle Royale*, & jeterent les yeux sur le fort Dauphin pour former leur principal établissement; mais ayant reconnu la difficulté d'y arriver, on abandonna ce projet, & l'on tourna ses vûes du côté de *Louisbourg*, dont l'abord étoit plus facile, & la commodité fut préférée à la sûreté. C'est un des plus beaux ports du Nouveau Monde, pour sa grandeur, qui est de près de quatre lieues de tour.

On trouve des Indiens au Cap Breton & dans quelques isles voisines; ils sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou : ils n'en different pas beaucoup pour la couleur, & leurs mœurs sont

à peu près les mêmes. Lorſque cette iſle étoit ſous la domination des François, ces Sauvages reconnoiſſoient bien le Roi de France pour leur Souverain ; mais ils ne lui payoient aucun tribut ; au contraire ce Monarque leur envoyoit, toutes les années, une certaine quantité d'habits, de poudre & de fuſils pour la chaſſe, d'eau-de-vie, & d'outils, ſimplement dans la vûe de ſe les attacher. Quelques-uns ont reçu le baptême, & les Miſſionnaires ſe louent de leur docilité. Quoique raſſemblés en petites Colonies, ils n'en ſont pas moins errans ; car il eſt rare qu'ils s'arrêtent long-temps dans le même lieu, à moins qu'ils n'y trouvent une chaſſe abondante : ſi le gibier diſparoît, ils s'éloignent auſſi-tôt avec le Miſſionnaire, & vont dans une autre contrée bâtir de nouvelles cabanes, avec le ſoin particulier de commencer leurs travaux par la conſtruction de la chapelle & de l'habitation de leur Paſteur.

Iſle de Saint-Jean.

L'*iſle de Saint-Jean*, qui a environ vingt-cinq lieues de long ſur douze de large, n'eſt ſéparée de la côte du Canada que par un canal de quatre à cinq lieues de large, vers le milieu duquel eſt ſituée

la *baie Verte*. Quoique la propriété de cette isle n'eût jamais été disputée à la France, cette Couronne sembloit l'avoir dédaignée jusqu'à la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve lui ouvrit les yeux sur ce foible reste, & le Gouvernement voulut savoir ce qu'on en pourroit faire. On remarqua que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse ; mais qu'une côte saine, un port excellent & des havres commodes rachetoient ces désagrémens. De plus, on trouva un pays uni, coupé par des prairies & quantité de ruisseaux, une terre susceptible de toutes sortes de culture, du gibier & des bêtes fauves sans nombre, des côtes poissonneuses, & sur-tout une population de Sauvages, plus considérable que dans les autres isles. Une Compagnie se forma pour défricher ce terrein, qui ne demandoit que des bras pour produire, & l'on fit entrer dans le projet l'établissement d'une grande pêche de morue ; mais l'intérêt particulier, ce sentiment déstructeur du bien, divisa les Associés, & l'entreprise manqua. En 1749, plusieurs Acadiens passerent dans l'isle, qui ne tarda pas à récompenser les

travaux de ces Cultivateurs ; mais lorsque les Anglois s'emparerent de l'isle de Saint-Jean, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser plus de trois mille de ces laborieux Colons, de sorte que la nouvelle population Angloise ne monte pas aujourd'hui à plus de douze cents habitans, qui ne commercent qu'avec Quebec & Hallifax. Jusqu'en 1772, Saint-Jean a été une dépendance de la Nouvelle-Ecosse; maintenant il forme un Etat particulier, avec un Gouverneur, un Conseil, une Assemblée, une Douane, une Amirauté. C'est le port de la Joie, aujourd'hui appelé *Charlotte-Town*, qui est le chef-lieu de la Colonie. Les isles de la Magdeleine & l'isle Royale, autrefois si fameuse, en dépendent.

Isle d'Anticosti.

L'*isle d'Anticosti*, qu'on appelle aussi *isle de l'Assomption*, partage en deux l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, & fut découverte par les François en 1534. Elle est à soixante lieues au couchant de Terre-Neuve, & peut bien avoir quarante-huit lieues de long sur dix de large. On n'y trouve ni havre ni port où un bâtiment puisse se mettre en sûreté. Elle est couverte de sapins, & remplie

de bêtes ſauvages; il y a quelques prairies : c'eſt ſur ſes côtes que ſe fait la pêche de la merluche.

Les *Lucayes* ſont les iſles les plus ſeptentrionales de celles qui ſe trouvent entre les deux Amériques ; on en porte le nombre à deux cents ; mais la plupart ne ſont que des rochers. C'eſt par ces iſles que Chriſtophe Colomb, qui en prit poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne, commença la découverte du Nouveau Monde. Il donna le nom de *San-Salvador* à celle où il aborda. En 1507, les Eſpagnols en enleverent tous les habitans, qu'ils employerent au travail des mines & à la pêche des perles, & qui périrent bientôt après. Cet archipel étoit entiérement déſert, lorſqu'en 1672 quelques Anglois tenterent d'aller occuper la *Providence.* Huit ans après, ils en furent chaſſés par les Eſpagnols ; ils y retournerent en 1690, & furent de nouveau expulſés en 1703. Iſles Lucayes.

Cette iſle ſeroit peut-être encore déſerte, ſans un événement particulier qui lui a procuré des habitans. En 1714, pluſieurs vaiſſeaux, richement chargés,

furent engloutis sur les côtes de la Floride; ils appartenoient aux Espagnols, qui les firent pêcher. Plusieurs habitans de la Jamaïque prétendirent qu'ils devoient être admis au partage de cette riche proie; & sur le refus qu'ils essuyerent, un nommé *Jennings* eut l'audace de prendre les armes, pour arracher par la force ce qu'il prétendoit lui être dû par un droit naturel & imprescriptible. Il n'en falloit pas plus pour replonger l'Europe dans une guerre cruelle, dont elle venoit de sortir. On poursuivit Jennings, qui, pour échapper à ses ennemis, se fit Pirate, & entraîna avec lui un grand nombre de ses compagnons de fortune. Ils formerent un établissement aux Lucayes, & de là ils s'élancerent indistinctement sur tous les Navigateurs, même Anglois. Cette piraterie devint si dangereuse, que George I, pressé par les cris de sa Nation, fit, en 1719, équiper une flotte pour réduire ces forbans. Les plus déterminés refuserent l'amnistie qu'on leur offrit, & furent exercer leur brigandage en Asie & en Afrique; les autres se soumirent, & se joignirent à la Colonie que Vooder Rogers amenoit d'Europe.

Il

Il peut y avoir aujourd'hui, tant à la Providence, où l'on a construit le fort Nassau, que dans quelques autres isles, environ trois ou quatre mille habitans. Leur commerce consiste en coton qu'ils cultivent, en bois de teinture, en tortues vivantes, & en sel, avec lequel ils payent les vivres que leur fournit l'Amérique septentrionale.

L'*isle de Bahama*, qui a treize lieues de long sur huit de large, a donné son nom au détroit qui en est proche, & qu'on appelle le *canal de Bahama*. C'est un passage dangereux, qui a souvent été funeste aux flottes Espagnoles. *Guanahani* ou *San-Salvador* est la premiere isle du Nouveau Monde où fut plantée une croix.

Les *isles Bermudes* sont en grand nombre, & quelques Relations les font monter jusqu'à trois cents; mais elles sont la plupart si petites, qu'elles n'ont point de nom, & qu'elles ne méritent pas d'en avoir. Leur éloignement de toutes autres terres est prodigieux. La plus proche partie du continent, qui est le Cap d'Haltoras, en est à trois cents lieues, Saint-Domingue à quatre cents, Madere à mille, & l'Angleterre à seize cents. Leur latitude

Les isles Bermudes ou Sommer.

eſt entre les trente-deuxieme & trente-troiſieme degrés. On ne peut pas douter que les Eſpagnols n'aient eu la premiere connoiſſance de ces iſles, puiſqu'elles tirent leur nom de l'Eſpagnol Jean Bermudès, qui, en 1527, les découvrit, mais ſans y aborder. En 1572, Ferdinand Camelo, Portugais, obtint de Philippe II une conceſſion de ces iſles, qui n'eut point de ſuite. Le Navigateur François Barbotiere y fit naufrage en 1593, & n'y penſa plus, après en être ſorti. Enfin, en 1609, le vaiſſeau de George Sommers s'y briſa, & de ſes débris le Commandant conſtruiſit un petit bâtiment qui eut le bonheur de regagner l'Angleterre. Le récit qu'il fit de la bonté du pays, engagea la Compagnie de la Virginie à y faire paſſer une Colonie. On chargea de cette expédition le Capitaine Moor, qui bâtit une ville & pluſieurs forts dans la petite *iſle de Saint-Georges*. Ce premier Gouverneur découvrit, le long des rochers de cette iſle, la plus groſſe maſſe d'ambre gris qu'on eût jamais vue d'une ſeule piece; elle peſoit environ quatre-vingts livres; il l'envoya à ſa Compagnie avec pluſieurs drogues, beaucoup de bois de cedre, du tabac, & ces richeſſes lui

firent obtenir tous les ſecours qu'il voulut demander.

Ce fut ſous ſon adminiſtration que les Bermudes furent déſolées par une multitude de rats. Ce fléau dura cinq ans, pendant leſquels les fruits & les plantes, les grains & les légumes furent dévorés par ces animaux. L'hiſtoire du Monde n'offre rien de comparable à cette aventure ; mais ce qui paroîtra encore plus ſurprenant, c'eſt que tout à coup ces rats diſparurent, ſans qu'on ait pu découvrir ni ce qui les avoit produits, ni par quel moyen ils avoient été détruits. On rapporte ſeulement que pendant les deux dernieres années que dura ce fléau, les Bermudes furent couvertes d'une prodigieuſe quantité de corbeaux qu'on n'y avoit jamais vus, & qui n'ont pas reparu depuis.

Le ſol des Bermudes eſt d'une qualité médiocre, ſans aucune ſource pour l'arroſer. On n'y boit d'autre eau que celle des puits & des citernes. Le maïs, les légumes, beaucoup de fruits excellens, y donnent une nourriture abondante & ſaine. L'air y eſt ſi pur, que la plupart des autres iſles Angloiſes y envoient leurs malades, qui y retrouvent la ſanté. On

y jouit d'un printemps presque continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles à mesure que les vieilles tombent. Les oiseaux ne cessent jamais leurs chants, & font leurs petits dans presque tous les mois de l'année. Les tonnerres y grondent au renouvellement de chaque lune; mais les pluies n'y sont pas fréquentes, & la neige y est, pour ainsi dire, inconnue. Dans ces isles, il est commun de voir des hommes qui passent cent ans. Chaque année la terre produit deux moissons. On y trouve le cedre, le palmier, le mûrier, l'olivier, le laurier, & sur tout l'oranger, dont le fruit est le plus délicieux de l'Univers. Le fameux Edmont Waller, un des plus agréables Poëtes de l'Angleterre, forcé de s'expatrier, fut passer le temps de son exil aux Bermudes, & en fait l'éloge au commencement d'un de ses Poëmes.

C'est cependant sous ce ciel pur & tempéré qu'on trouve à peine rassemblés quatre ou cinq mille habitans pauvres, mais heureux d'être ignorés. En 1769, ils formerent une société, dont les statuts sont peut-être le monument le plus respectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ils s'engagerent à former une bi-

bliotheque de livres économiques en toutes Langues; à procurer aux personnes valides des deux sexes, une occupation convenable à leur caractere; à récompenser tout homme qui auroit introduit dans la colonie un Art nouveau, ou qui auroit perfectionné un Art déjà connu; à donner une pension à tout journalier, qui, après quarante ans d'un travail assidu & d'une réputation saine, n'auroit pas amassé des fonds suffisans pour couler ses derniers jours sans inquiétude; à dédommager enfin tout individu que le Ministere ou le Magistrat auroit opprimé.

Les isles de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue & de Porto-Rico, sont ce qu'on appelle les grandes isles, & font partie des Antilles, dont il y en a grand nombre de petites. Isle de Cuba.

L'isle de *Cuba* est séparée de celle de Saint-Domingue par un canal d'environ quinze lieues; elle a deux cent trente lieues de long, & depuis quatorze jusqu'à vingt-quatre de large. Quoique Cuba eût été découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego Velasquès fut chargé de cette expédition, &

s'en acquitta avec une barbarie dont le récit fait frémir; il n'avoit à combattre que des Indiens doux & timides, qui s'enfuirent aux premieres décharges des arquebuses Espagnoles. Il les fit poursuivre dans les bois. Leur Cacique, nommé *Hatuey*, fut arrêté, & Velasquès eut la cruauté de le faire brûler, pour intimider ses sujets, & en même temps pour apprendre où il avoit caché son or. On rapporte que pendant qu'il étoit attaché au poteau, un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla beaucoup du Paradis & de l'Enfer. » Dans le lieu de dé» lices dont vous parlez, lui répondit le » Cacique, y a-t-il des Espagnols ? Il y » en a, reprit le Missionnaire, mais il » n'y en a que de bons. Le meilleur n'en » vaut rien, repartit Hatuey, & je ne » veux pas aller dans un lieu où je puisse » craindre d'en rencontrer un seul «.

Après cette affreuse expédition, qui soumit tous les habitans de l'isle aux Espagnols, Velasquès songea à y former des établissemens; il bâtit *San-Jago*, & fonda plusieurs bourgades; mais le fer des Conquérans, l'exploitation des mines d'or, par les mains des malheureux Insulaires, & les ravages de la petite vé-

role, ce poiſon que l'ancien Monde a donné au nouveau, en échange d'un plus cruel encore, ne firent bientôt qu'un déſert de Cuba. La population de cette iſle dût ſa renaiſſance au Pilote Alamidos, qui le premier, en 1519, paſſa le canal de Bahama, & fit comprendre que ce ſeroit déſormais la ſeule route convenable pour les vaiſſeaux qui voudroient ſe rendre du Mexique en Europe, & la *Havane* fut bâtie pour les recevoir. Des Navigateurs chargés des plus riches tréſors de l'Univers, & qui, chaque année, ſe renouveloient, y laiſſerent, pendant leur relâche, un argent immenſe, & cette opulence s'eſt ſoutenue en partie juſqu'à préſent.

L'iſte de Cuba, à laquelle Chriſtophe Colomb donna le nom de *Juana*, & qui reçut enſuite celui de *Fernandine*, en l'honneur de Ferdinand V, Roi d'Eſpagne, mari d'Iſabelle, eſt partagée en ſept provinces ou diſtricts. Elle dépend, pour le civil, de l'Audience de Saint-Domingue. Le Pape Adrien VI y érigea un évêché en 1522, & le nouveau Prélat & ſon Chapitre demeurerent à la Havane. On compte dans l'iſle vingt-trois couvens

d'hommes & trois de femmes, dont les biens ſont eſtimés quatorze millions cinq cent quatre vingt mille livres. C'eſt dans ces cloîtres que les enfans trouvent une éducation bonne ou mauvaiſe. Il y a une Univerſité & dix-neuf Hôpitaux. Suivant le dénombrement de 1774, l'iſle étoit habitée par cent ſoixante-onze mille ſix cents perſonnes, dont vingt-huit mille ſix cent ſoixante ſeulement eſclaves. L'opulence des Eſpagnols & leur caractere naturellement porté à la pareſſe, fait qu'on ne trouve guere dans Cuba que les Arts de premiere néceſſité, qui ſont entre les mains des mulâtres & des noirs libres, & qui s'occupent auſſi dans les campagnes à faire naître les ſubſiſtances. Ils cultivent cet excellent tabac, qu'on appelle tabac de la Havane; maintenant la culture ſe tourne du côté des cannes à ſucre; & depuis 1763, lors de la ceſſion de la Floride aux Anglois, quelques Colons de ce pays, qui ſe ſont réfugiés à Cuba, y ont apporté des abeilles. Cet inſecte utile s'eſt jeté dans les forêts, s'eſt établi dans le creux des vieux arbres, & s'eſt multiplié avec une célérité preſque incroyable. Aujourd'hui la colonie ne tire

plus de cire d'Europe, & peut même en placer dans le commerce un ſuperflu conſidérable.

La Havane eſt maintenant la capitale de l'iſle; elle eſt ſituée dans ſa partie ſeptentrionale, un peu au delà du Tropique du Cancer, vers le ſoixante-quatrieme degré de longitude occidentale. Son port eſt un des plus ſûrs de l'Univers, & toutes les flottes du monde entier pourroient y mouiller en même temps. A ſon entrée, ſont des rochers où ſe briſeroient infailliblement tous les vaiſſeaux qui oſeroient s'éloigner du milieu de la paſſe. Le fort Morro & le fort de la pointe le défendent. La premiere de ces deux citadelles eſt tellement élevée au deſſus du niveau de la mer, qu'il ſeroit impoſſible aux navires du premier rang de la battre. San-Iago, ancienne capitale de l'iſle, a un aſſez bon port. *Baracoa* eſt une ville ordinaire, ſituée ſur la côte ſeptentrionale, dans la partie orientale. Les autres villes ou gros bourgs n'ont rien de remarquable. En général, l'iſle de Cuba eſt montagneuſe & peu fertile. Elle eſt remplie de forêts qui abondent en gibier. L'ébene y eſt commun. Les pâturages ſont aſſez bons, & il s'y fait un grand commerce de beſtiaux.

On y trouve quelques mines d'or & de cuivre. Il y a une montagne d'où il sort beaucoup de bitume ; on en trouve même des fontaines du côté du Port-au-Prince, un des meilleurs de l'isle.

La Jamaïque.

L'*isle de la Jamaïque* est située entre le soixante-quinzieme & le soixante-dix-neuvieme degré de longitude occidentale de Londres, & entre le dix-septieme & le dix-neuvieme degré de latitude. Sa longueur de l'est à l'ouest est de cent quarante-quatre milles d'Angleterre, & sa largeur d'environ soixante. Sa figure est ovale ; elle est partagée par une chaîne de montagnes hautes & escarpées, qu'on nomme les montagnes bleues, & plus bas sont d'autres montagnes, qui vont toujours en diminuant. Les premieres sont des rochers, & le peu de terre argileuse qui s'y trouve ne sauroit être cultivée. Malgré la stérilité de ces montagnes, elles sont couvertes jusqu'au sommet d'une prodigieuse quantité d'arbres de différentes especes, dont la verdure offre l'image d'un printemps continuel. Des fentes de ces rochers sortent une multitude de petits ruisseaux qui viennent engraisser & rafraîchir les pâtura-

ges, que dans le pays l'on appelle *Savannas.* L'isle est sujette aux tonnerres, aux ouragans, & aux tremblemens de terre. L'air y est chaud, humide, & en quelques endroits très-mal-sain. L'eau des rivieres est en général mauvaise, & a un goût de cuivre; celle des fontaines est meilleure. Il y a dans les plaines des sources d'eau salée, & dans les montagnes, à quelque distance de Saint-Jacques, un bain chaud, auquel on attribue de grandes vertus pour certaines maladies.

Ce fut Christophe Colomb, qui, en 1494, découvrit cette grande isle, mais il n'y forma point d'établissement. Huit ans après, il y fut jeté par la tempête, & reçut des Sauvages tous les secours de la commisération naturelle; mais ces Insulaires, qui ne cultivoient que pour leurs besoins, se lasserent de nourrir des étrangers, & dans la crainte de mourir de disette, ils s'éloignerent des côtes. Ce fut dans cette occasion que Colomb employa une ressource qu'on ne peut guere pardonner qu'à la situation désespérée où il se trouvoit. Il annonce aux Indiens que le Dieu qu'il adore, irrité de la dureté avec laquelle ils le laissent périr de

faim lui & ses compagnons, va leur faire ressentir tous les effets de sa colere, & pour preuve, il leur déclare que dans quelques heures la lune va rougir, s'obscurcir, & enfin leur refuser sa lumiere. Le moment de l'éclipse arrive, la prophétie est accomplie, la désolation se met parmi les Sauvages; ils promettent, pour appaiser le Ciel, de réparer leur faute. Alors Colomb leur assure que son Dieu est appaisé, & la lune reparoit dans tout son éclat. L'abondance renaît dans le camp des Espagnols, & ils ne manquent de rien jusqu'à leur départ.

En 1509, Don Diegue, fils de Colomb, tenta de faire un établissement à la Jamaïque. Il y envoya, sous la conduite d'un nommé d'Esquimel, soixante-dix brigands, qui bientôt furent suivis de beaucoup d'autres. Ces destructeurs, aussitôt qu'ils se sentirent assez forts, massacrerent les malheureux Insulaires qui oserent leur résister, & soumirent les autres. Devenus esclaves de leurs vainqueurs, ils furent occupés à filer & à fabriquer des étoffes de coton; ensuite on les employa à la culture des vignes & des cannes à sucre, & à la garde des bestiaux. *San-Jago de la Vega*, d'abord un village,

ensuite un bourg, devint une ville considérable; & Don Diegue Colomb, qui en avoit obtenu la propriété du Gouvernement Espagnol, se para du titre de Marquis de la Vega, qui a passé à ses descendans. D'autres villes furent construites, telles que *Séville*, sur la côte du nord, *Mellila*, sur celle du sud, & *Oriston*, dans la partie occidentale.

La colonie de la Jamaïque commençoit à prospérer, lorsqu'en 1596, le Chevalier Antoine Shirley, Anglois, fit une descente sur la côte, prit, pilla San-Jago, & se retira. En 1634, le Colonel Jakson y fit encore une descente; & après avoir ravagé toutes les parties de l'isle, il exigea une grosse somme pour ne pas incendier San-Jago. En 1655, les Anglois qui venoient de faire une tentative infructueuse sur Saint-Domingue, se rabattirent sur la Jamaïque, & y débarquerent dix mille hommes. Les Espagnols, hors d'état de résister à des forces aussi supérieures, prirent le parti de négocier, & pendant ce temps, ils transporterent toutes leurs richesses dans les montagnes, & abandonnerent la ville à leurs ennemis. Les Anglois furent désespérés d'avoir manqué leur proie; & pour comble de malheur,

les fugitifs defcendoient chaque nuit de leur retraite, & leur tuoient beaucoup de monde; mais enfin, las d'une vie auffi active, ils fe retirerent à Cuba, abandonnerent aux Anglois leurs habitations, & laifferent dans les montagnes leurs efclaves Negres, qui depuis fe font tellement multipliés, que pour arrêter leurs brigandanges, il a fallu élever des forts & entretenir des corps-de-garde au pied des montagnes. On compte actuellement à la Jamaïque plus de foixante mille Anglois, & près de cent mille Negres, avec fept mille hommes de troupes.

Les productions naturelles de la Jamaïque font à peu près les mêmes que celles des autres Antilles. Les Anglois en tirent de très-beau fucre, du cacao, de l'indigo, & du piment, qui vient naturellement dans l'ifle, & qu'on appelle *poivre de la Jamaïque.* La cannelle croît auffi dans cette ifle. On y trouve une forte de cedre, dont le bois eft fi poreux, que les vafes qui en font faits, laiffent échapper prefque à l'inftant toutes les liqueurs qu'on voudroit y dépofer. Il y a des mines de cuivre; les Efpagnols y en avoient trouvé d'argent, mais les Anglois n'ont pu les découvrir. Le tabac

qu'on y cultive n'eſt pas de la meilleure qualité.

La ville de San-Jago de la Vega, que les Anglois nomment *Spanish-Town*, eſt le capitale de l'iſle; elle eſt ſituée dans une plaine à deux lieues de la côte méridionale. Il n'y reſte plus que huit cents maiſons, la plupart fort belles, depuis qu'elle eſt au pouvoir des Anglois, au lieu de deux mille qu'on y voyoit du temps des Eſpagnols. Elle eſt la réſidence du Gouverneur, des Cours de Juſtice, & d'un grand nombre de particuliers riches, qui y vivent avec magnificence. La ville a beaucoup ſouffert en 1692, d'un tremblement de terre, & en 1703, d'un incendie. *Port-Royal* eſt la ſeconde ville de l'iſle; elle eſt à quatre lieues de la capitale ſur la même côte. Son port eſt ſûr & commode, & il s'y fait un fort grand commerce. *Paſſage* & *Kinſton* ſont les lieux les plus remarquables de l'iſle, après les villes que nous venons de nommer.

L'*iſle de Saint-Domingue* eſt ſans contredit la plus grande & la plus riche des Antilles. Elle fut découverte le 6 Décembre 1492 par Chriſtophe Colomb. On lui Iſle de St. Domingue.

donne plus de cent ſoixante lieues de longueur, du levant au couchant, & trente lieues dans ſa largeur du nord au ſud. Sa circonférence peut embraſſer trois cent cinquante lieues, & ceux qui lui en donnent ſix cents, comprennent certainement les anſes. Elle eſt ſituée au milieu d'un grand nombre d'autres iſles, qu'elle ſemble commander, & qui forment un grand archipel renfermé entre les huit & les vingt-huit degrés de latitude, & dont la longitude s'étend depuis les deux cent quatre-vingt-treize juſqu'aux trois cent ſix degrés. Quantité de rochers, diſtribués par la Nature autour de cette iſle, ſemblent pourvoir à ſa ſûreté, & en rendent l'abord très-dangereux.

C'eſt bien inutilement que les Hiſtoriens ont fait des efforts pour découvrir comment & par qui l'iſle de Saint-Domingue a été peuplée; perſonne juſqu'à préſent n'a pu percer cette obſcurité. Lorſque les Européens aborderent dans l'iſle, ils interrogerent les habitans ſur leur Religion & ſur leur hiſtoire; mais quels renſeignemens attendre d'une nation plongée dans la plus ſtupide ignorance, & dont toutes les archives ſe réduiſoient à quelques chanſons qu'ils chantoient

toujours

toujours à la mort de leurs Chefs ou Caciques. Voici à quoi se réduit ce qu'on a pu en tirer, & ce que ces Sauvages pensoient de l'origine du monde.

Les premiers hommes sont sortis de deux cavernes de l'isle : le Soleil, irrité de cette audace, a métamorphosé ces malheureux en arbres, & malgré cette terrible vengeance, l'Univers n'a pas laissé de se peupler. Le soleil & la lune sont aussi sortis de ces grottes, où l'on doit aller souvent en pélerinage; mais avant d'y entrer, il faut rendre un culte à deux horribles Démons qui en défendent l'entrée. Quelques Auteurs Espagnols, on ne sait d'après quelle autorité, prétendent que ces Insulaires reconnoissoient un Etre souverain, unique, infini, tout-puissant, mais non incréé, car ils lui donnoient une mere. Ce Dieu avoit sous lui des Dieux subalternes, qu'on appeloit *Chemis* ou *Zemés*, dont ils adoroient les images sous différentes figures bizarres. C'étoit à ces représentations qu'il falloit s'adresser pour obtenir ce qu'on pouvoit désirer. Les *Butios* (Prêtres) étoient les interpretes de ces fausses Divinités; & par les récits qu'on tient de Fernand Colomb, ces Butios, d'accord avec les Ca-

ciques, employoient toutes ſortes de fourberies pour tromper le peuple. On entrevoit que ces Sauvages avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame, puiſqu'ils admettoient un lieu où étoient reçues celles des bons ; mais ils ne parloient pas des ſupplices réſervés à celles des méchans. Ces Butios étoient, comme chez tous les autres Sauvages, Médecins, Chirurgiens, Droguiſtes, c'eſt-à-dire qu'ils réuniſſoient en eux tout ce qui eſt capable de concilier le reſpect, d'attirer la confiance & de perpétuer la crédulité des peuples.

Lorſque les Eſpagnols aborderent dans cette iſle, ils la trouverent partagée entre cinq Rois ou Caciques, d'autant plus abſolus qu'ils étoient aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres iſles ; ils ſe peignoient le corps ; les hommes étoient entiérement nus ; les femmes portoient des eſpeces de jupons qui ne paſſoient pas les genoux ; les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits, & de coquillages ; ſobres, légers, agiles, peu robuſtes, ils avoient de l'éloignement pour le travail, & paſſoient leurs jours dans une douce indolence. Les Eſpagnols atteſtent

que ces Insulaires étoient humains, incapables de vengeance, & presque sans passions. Pourquoi donc ont-ils été massacrés? Pourquoi ont-ils disparu de dessus la terre? Leurs armes n'étoient que l'arc, avec des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit armée de pierres tranchantes ou d'arêtes de poisson; ils se servoient de petites massues, dont le coup ne pouvoit pas être mortel. Ce sont leurs barbares vainqueurs qui les accusent d'avoir été portés à l'incontinence la plus immodérée, parce qu'il leur étoit permis de prendre autant de femmes qu'ils en pouvoient nourrir, le premier degré du sang excepté. La premiere femme jouissoit de quelque distinction. On est mal instruit des cérémonies qu'ils observoient dans leurs mariages, & on ne sait pas beaucoup mieux quelles étoient celles de leurs funérailles. Il en reste cependant quelques traces dans leurs chansons, seules annales qui nous restent d'un peuple qui n'existe plus.

Le besoin seul obligeoit ces Insulaires d'aller à la chasse ou à la pêche. Ils égratignoient la terre plutôt qu'ils ne la labouroient pour lui confier leurs grains. S'ils avoient envie de construire un canot,

ils allumoient du feu autour d'un arbre pour le faire tomber, & le feu servoit ensuite à le creuser. Une hache armée d'une pierre verte très-dure, achevoit de façonner cette petite barque. Comme ils étoient sans vices, leurs Souverains n'avoient imaginé que peu de Loix. Le larcin étoit puni de mort. L'ordre de succession étoit irrévocablement établi parmi eux. Le fils d'un Cacique succédoit à son pere; s'il décédoit sans enfans, l'héritage passoit au fils d'une de ses sœurs, à l'exclusion des enfans des freres. Rarement les peuplades avoient guerre entre elles. Les cabanes où ces bons Indiens passoient leur vie, répondoient à la simplicité de leur caractere. Ils étoient au nombre de trois millions, lorsque les Espagnols débarquerent dans leur isle, & moins de dix ans après, il n'en restoit pas un seul.

Les Indiens nommoient leur isle *Haïti*, & les Conquérans l'appelerent *Hispaniola* : la Colonie qu'ils fonderent sur la côte septentrionale, reçut le nom d'*Isabelle*, qui étoit celui de la Reine d'Espagne, alors régnante; mais Barthélemi, frere de Colomb, ayant jugé à propos de transférer cette Colonie sur la côte

méridionale dans la ville de Saint-Dominique, ou *Saint-Domingue* en Espagnol, qu'il nomma ainsi à cause d'une église qu'il y bâtit en l'honneur de ce Saint, ce dernier nom a prévalu & est resté à l'isle. Cette Colonie, quoiqu'au milieu des massacres toujours renaissans, fut riche & considérable, jusqu'au temps que les Espagnols, entraînés par l'appât de plus brillantes conquêtes, déserterent l'isle pour aller former des établissemens au Mexique & au Pérou.

En 1630, des aventuriers François & Anglois, chassés de l'isle de Saint-Christophe, vinrent se réfugier sur la côte septentrionale de l'isle de Saint-Domingue, que l'Espagne paroissoit avoir abandonnée; mais ils pouvoient s'y voir inquiétés. Pour se ménager une retraite sûre, ils jeterent les yeux sur *la Tortue*, petite isle située à deux lieues de la grande, & vingt-cinq Espagnols qui la gardoient se retirerent à la premiere sommation. Cette isle a huit lieues de long sur deux de large; elle jouit d'un air pur, mais il n'y a point de rivieres & peu de fontaines. Les montagnes se trouvoient couvertes d'arbres, & les plaines sembloient attendre des Cultivateurs. Plusieurs s'oc-

cuperent de la culture du tabac, & les plus actifs furent chasser les bœufs sauvages à Saint-Domingue, dont ils vendirent les peaux aux Hollandois; d'autres exercerent le métier de pirates. Cet établissement alarma les Espagnols, qui firent une descente dans l'isle, & passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrerent de Colons dans les habitations. Les aventuriers, avertis de ce qui venoit de se passer, sacrifierent leur amour pour l'indépendance, à leur sûreté sociale; ils mirent à leur tête un Anglois, nommé *Willis*, homme de courage, & sous ce Chef, en 1638, ils reprirent l'isle de la Tortue, pour ne la plus reperdre. Cependant Willis voulut traiter les François, ses camarades, avec moins de fraternité qu'il ne traitoit les Anglois ses compatriotes; on le sut en France, & le Gouvernement profita de l'occasion qui lui étoit offerte, pour s'emparer de la Tortue. Le Commandeur de Poinci, Gouverneur des isles du Vent, y envoya cent François, qui s'étant joints aux habitans de leur nation, sommerent les Anglois de se retirer. Ce coup de vigueur ne leur permit pas de résister, & ils évacuerent l'isle. Trois fois les Espagnols voulurent

détruire les aventuriers, qui leur causoient des dommages sensibles, & ils s'emparerent de la Tortue; & trois fois ils en furent chassés. Enfin elle resta aux François en 1659; mais ceux-ci, dès qu'ils furent solidement établis à Saint-Domingue, l'évacuerent cependant sans renoncer à sa propriété.

Tels furent les premiers commencemens de la Colonie Françoise à Saint-Domingue, composée de Corsaires, qu'on appeloit *Flibustiers*, de chasseurs qui portoient le nom de *Boucaniers*, & d'un petit nombre de Cultivateurs. C'est de cette réunion que se forma le corps des aventuriers dont nous parlons; & ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, c'est que ces gens vivoient entre eux avec beaucoup d'union, & qu'ils établirent une sorte de Gouvernement qui tenoit beaucoup de la démocratie. Chaque homme libre avoit une autorité despotique dans son habitation; chaque Capitaine étoit absolu sur son bord pendant qu'il y commandoit; mais ce commandement pouvoit lui être ôté par une délibération de toutes les personnes libres de la Colonie. Le nombre de ces Colons s'étant accru,

la Cour de France, en 1665, leur envoya un Gouverneur, appelé *Dogeron*, homme ſage, prudent, déſintéreſſé, communicatif, qui ſut tourner leurs vues du côté de l'agriculture, & leur inſpira l'amour des Loix. Ils n'avoient point de femmes parmi eux ; on leur en envoya de France. Ce lien ſi doux du mariage, & ſeul capable de faire ſupporter les amertumes de la vie, attacha les Colons aux habitations qu'ils s'étoient formées, & l'exemple engagea les gens de mer à renoncer au métier dangereux de pirates. Depuis ce temps, la Colonie a marché d'un pas rapide & ſoutenu vers la proſpérité.

Les Eſpagnols occupent la moitié de l'iſle de Saint-Domingue. Le milieu du pays eſt rempli par une longue chaîne de montagnes, & eſt abſolument déſert. Saint-Domingue, capitale de leurs poſſeſſions, eſt dans la partie orientale, à la droite de l'embouchure de la riviere d'Ozama dans la mer. Cette ville a été long-temps floriſſante, mais elle eſt aujourd'hui fort déchue. On y établit en 1513 un évêché, qui fut érigé en archevêché en 1547. C'eſt le ſiége du Vice-

Roi des isles Antilles Espagnoles, & d'une Audience ou Parlement, qui a dans son ressort toutes ces isles & une partie de la terre ferme de l'Amérique. Les Franciscains, les Dominicains & les Religieux de la Merci y ont des couvens. Les églises ont de la magnificence. En 1558, Philippe II y fonda une Université, deux Hôpitaux, & un Hôtel des Monnoies. Il est certain que les Espagnols possedent le meilleur terrein de l'isle le long des côtes, & qu'ils en retireroient un très-grand produit, si la culture n'y étoit pas entiérement négligée.

La partie occidentale de l'isle est occupée par les François, & partagée en trois quartiers ou districts; savoir, du nord, de l'ouest, & celui du sud. La ville du *Cap François* est située au milieu de la côte qui borde une plaine fertile, longue d'environ vingt lieues, & large de quatre. Son port est le plus fréquenté de toute l'isle; il est très-sûr, & fort commode pour les vaisseaux qui arrivent de France. Il n'est ouvert qu'au vent du nord-est, qui ne peut même y causer de grands dommages. La plupart des maisons sont de maçonnerie, mais à un seul étage. Cette ville devient tous les

jours plus considérable : l'église paroissiale, est grande, & bâtie en pierre. Il y a des Ursulines, & un hôpital desservi par des Religieux de la Charité. On y compte environ quinze cents familles, tant d'Européens que de Créoles blancs, negres, mulâtres, & métifs ; le plus grand nombre est de ces derniers. On dit qu'il s'achete tous les ans plus de quatre mille Negres pour la culture des plantations de cannes à sucre, d'indigo & de tabac, établies dans la plaine. Le *port de Paix* est aussi dans le quartier du nord, sur la côte septentrionale, vis-à-vis de l'isle de la Tortue ; c'est le premier établissement François dans l'isle de Saint Domingue. Dans le quartier du sud, on trouve le *Grand* & le *Petit-Goave* ; le premier a un bon port, mais l'air y est mauvais. La ville de *Léogane* est située sur la côte, à six lieues du Grand-Goave ; c'est le meilleur établissement des François, & proprement la capitale de leurs possessions dans l'isle. La plaine dans laquelle elle est située, produit des cannes, du cacao, de l'indigo, du tabac, & toutes sortes de fruits & de légumes ; mais la chaleur y est extrême, & l'air n'y est pas sain. Il y a plusieurs petites isles sur la

côte de la partie Françoise de l'isle. Celle de *la Tortue* n'est pas habitée. L'isle de *Gonave* est inhabitable ; mais l'*isle à Vache* a quelques habitations Françoises.

La situation de l'isle de Saint-Domingue pourroit faire croire que la chaleur y est excessive pendant les six mois que le soleil passe entre la ligne & notre tropique ; néanmoins elle est ralentie par un vent d'orient qui s'éleve avec le soleil, augmente à mesure qu'il monte, & tombe avec lui. Les pluies contribuent encore à tempérer le climat ; mais elles y causent une dangereuse humidité. Les nuits y sont fraîches, sur-tout lorsque le temps est calme & serein. Quelquefois le froid est si piquant, qu'on est alors obligé de s'approcher du feu. L'hiver commence en Novembre, & finit en Février. Le printemps dure jusqu'au mois de Mai : alors la Nature semble renaître ; elle est dans son brillant : l'été fait disparoître tous ses agrémens. La variété d'un tel climat attaque aisément la santé des Européens ; ils vieillissent de bonne heure dans le pays ; mais à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils fortifient leur tempérament.

Isle de Porto-Rico.

L'*isle de Porto-Rico* ou *Portoric* est située au levant de celle de Saint-Domingue, dont elle séparée par un détroit de seize lieues. Elle a environ quarante lieues communes d'étendue du levant au couchant, & quinze du midi au nord, dans sa plus grande largeur. Elle est remplie de montagnes & de collines, dont quelques-unes sont couvertes d'arbres. Plusieurs rivieres servent à la rendre fertile. Il y a d'assez bons ports ; la côte est poissonneuse, & l'on y pêche une grande quantité de sardines, de raies & d'aloses.

Christophe Colomb découvrit cette isle en 1493, & changea le nom de *Boriquen* que les habitans lui donnoient, en celui de *Saint-Jean-Baptiste* ; mais elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509, que l'appât de l'or les y fit passer, sous les ordres de Ponce de Léon. Il y fut reçu avec amitié par les Insulaires, qui conduisirent leurs hôtes par toutes les parties de l'isle & sur les bords de deux rivieres, dont le sable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta d'aller faire part de cette heureuse nouvelle au Gouverneur-Général des isles. A son retour, il ne trouva pas toute

la facilité qu'il avoit espérée, pour former les établissemens qu'il projetoit. Les Indiens, soumis en apparence, cherchoient à s'assurer si les Espagnols étoient immortels. Un des Caciques de l'isle, nommé *Broyadan*, fut chargé de cette commission ; un hasard favorable ayant conduit chez lui Salzèdo, jeune Espagnol qui voyageoit, il le reçut avec amitié, & lui donna, à son départ, quelques Indiens pour porter son bagage & lui servir de guides. Un de ces Sauvages le mit sur ses épaules pour traverser une riviere, le jeta dans l'eau, & l'y retint jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira son corps sur le rivage ; & dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours ; mais la puanteur du cadavre prouva aux Sauvages que les Espagnols étoient mortels ; ils tomberent sur eux, & cent furent massacrés. Ponce aussi-tôt rassemble tous ses gens ; il fond sur les Indiens & en fait un carnage affreux. Il lui arrive des renforts de St-Domingue, & ce peuple simple croit que ces soldats qu'il voit débarquer, sont les mêmes que ceux qu'il vient de tuer, & qui ressuscitent pour combattre

de nouveau. La frayeur s'empare de lui ; il se soumet, & on le condamne aux travaux des mines, où il périt en peu d'années dans la douleur & l'esclavage.

Porto-Rico est peut-être la meilleure isle du Nouveau Monde ; l'air y est sain & assez tempéré, & toutes les productions propres à l'Amérique prosperent sur son sol profond. Dans l'espace de trois siecles, il s'y est formée une population de quarante-cinq mille hommes, ou blancs, ou de races mêlées. La plupart étoient nus ; leurs maisons étoient des cabanes. La Nature presque seule fournissoit à leurs besoins. Ils troquoient clandestinement du tabac & des bestiaux contre des toiles & autres objets de peu de valeur que les isles voisines leur fournissoient, & chaque année la métropole leur apportoit environ dix mille écus pour payer les cuirs que les Insulaires lui livroient. Tel étoit Porto-Rico, lorsqu'en 1755 la Cour de Madrid porta son attention sur Saint-Jean, port excellent, même pour les flottes royales. On entoura la ville de fortifications, & une garnison passa la mer pour les défendre. En 1778, les choses y étoient tellement changées, qu'on compta dans

l'isle quatre-vingt mille six cents habitans, dont seulement six mille cinq cents étoient esclaves, soixante-dix-huit mille bêtes à cornes, vingt-trois mille deux cents chevaux, quinze cents mulets, & cinquante mille têtes de menu bétail. Avec ces secours la Colonie a augmenté considérablement ses plantations de cannes à sucre, de coton, de riz; de maïs, & de tabac; & comme on a assuré aux Colons la propriété des terreins qu'ils cultivent, & qu'ils ne possédoient auparavant que précairement, il y a lieu de croire que bientôt cette Colonie s'élevera à un haut point de prospérité.

Antilles proprement dites isles du Vent.

Les *Antilles* proprement dites, qu'on appeloit autrefois *Caraïbes* ou *Cannibales*, du nom des peuples qui les habitoient, s'étendent en demi-cercle du nord-ouest au sud-ouest, depuis la partie orientale de celle de Porto-Rico jusque vers la côte septentrionale de l'Amérique méridionale, entre le onzieme & le dix-huitieme degré quarante minutes de latitude septentrionale, & entre le quarante-troisieme & le quarante-septieme de longitude occcidentale. Elles sont nommées

iſles du Vent, parce qu'elles reçoivent le vent d'eſt plutôt que les iſles ſituées vers le ſud-oueſt, qu'on appelle pour cela *iſles ſous le Vent*. Chriſtophe Colomb les découvrit en 1492, & les trouva toutes peuplées.

Il reſte très-indécis de quel endroit de l'Amérique étoit ſortie cette race d'Indiens que les Eſpagnols rencontrerent dans les Antilles, & auxquels ils donnerent les noms de *Galibis* & de *Caraïbes*. Le Pere Raymond, fameux Miſſionnaire, s'exprime à ce ſujet dans ces termes: » J'ai appris, dit-il, des Capitaines de » l'iſle de la Dominique, que les mots » de *Galibis* & de *Caraïbes* étoient des » noms que les Européens leur avoient » donnés, & que leur véritable nom » étoit *Gallinago*; qu'ils ne ſe diſtin» guoient que par les titres d'*Oubaolen-* » *num* & de *Balouebanum* des iſles ou » du continent; que les Inſulaires étoient » des Galliganos du continent, qui s'en » étoient détachés pour conquérir les » iſles; que le Capitaine qui les avoit » conduits, étoit petit de corps, mais » grand en courage, mangeoit peu, bu» voit encore moins; qu'il avoit exterminé

» toutes

» toutes les nations du pays, à la réserve » des femmes, qui ont toujours gardé » quelque chose de leur Langue; que » pour conserver la mémoire de ses con- » quêtes, il avoit fait rassembler toutes » les têtes des ennemis dans les antres » des rochers qui bordent la mer; & en » effet les François les y ont trouvées «. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il paroît certain que la même nation a fourni des peuplades à toutes les Antilles; car on retrouve chez toutes les mêmes traits de visage, & quantité de coutumes communes aux unes & aux autres.

Les Caraïbes sont assez grands, bien proportionnés; les traits de leur visage sont agréables, excepté le front qu'ils ont plat & enfoncé. Leurs dents sont blanches, bien rangées, leurs cheveux noirs, longs, plats & luisans, & leur teint est d'un rouge d'écrevisses lorsqu'elles sont cuites, ce qui provient de l'usage qu'ils ont de se frotter le corps de roucou détrempé dans l'huile de *palma Christi*, pour se garantir la peau contre les ardeurs du soleil & la piqûre des moustiques & des maringouins. Ils ajoutent à cette couleur rouge, une sorte de

mouſtache & des raies noires ſur leur viſage & ſur leur corps, ce qui leur rend la figure affreuſe. Tout leur habillement conſiſte en une bande de toile, & une corde qui leur ceint les reins & leur ſert à tenir un couteau nu. Ces Sauvages ſont d'un caractere mélancolique, mais aſſez doux, pourvu qu'on ne les provoque pas par quelque offenſe. Les femmes Caraïbes ſont petites, mais bien priſes dans leur taille, quoiqu'avec beaucoup d'embonpoint. Elles ont les cheveux & les yeux noirs, la bouche petite, les dents blanches, l'air gai, ouvert & riant, & les manieres modeſtes ; elles couvrent leur nudité avec un pagne, qu'elles appellent *camiſa*. Les filles ne le prennent qu'après dix ans. Elles aiment beaucoup les colliers, les bracelets & les pendans d'oreilles. La polygamie eſt en vigueur parmi eux.

Le Caraïbe aime affectueuſement ſon ſemblable ; on en a vu mourir de douleur, parce qu'un de ſes compagnons étoit tombé dans l'eſclavage. Il reprochera toujours aux Européens leur inſatiable ſoif pour l'or, & l'injuſtice qu'ils ont commiſe en le chaſſant de ſes iſles. Le vol eſt un crime très-grave, mais fort

rare chez cette nation. A l'égard de la Religion de ces Insulaires, on ne leur connoît aucun principe auquel on puisse donner ce nom. On sait qu'ils ont beaucoup de respect pour le Soleil & pour la Lune; mais ils ne rendent aucun culte à ces astres. On entrevoit qu'ils admettent un Etre suprême, mais qui ne se mêle point des affaires de ce monde; & deux sortes d'Esprits, les uns bienfaisans, qui s'occupent de leur bonheur, les autres mauvais, qui sont les auteurs de leurs maux. Leurs Devins, qu'ils appellent *Boyés*, sont des imposteurs insignes, dont ils vont implorer l'assistance contre les *Maboyas* ou méchans Esprits.

Dans chaque isle la nation a un Chef, dont l'autorité n'est guere reconnue que pendant la guerre. Les armes de ces Sauvages sont l'arc & les fleches, une massue & un couteau. Quelques-uns ont des fusils. Il est vrai qu'ils mangent leurs ennemis, pris à la guerre; mais ils n'en viennent à cette inhumanité que dans l'emportement du triomphe & sur le champ de bataille. Leurs cabanes, qu'ils appellent *carbets*, sont longues de soixante pieds sur vingt-cinq de large. Leurs meubles sont de bois & en petit nombre.

Leur nourriture eſt ſimple, & conſiſte en caſſave, en coquillages & en poiſſons, qu'ils mangent avec une ſauce compoſée du ſuc de manioque & de jus de citron. Ils n'ont point l'uſage du ſel. Ils mangent leur viande rôtie. Les femmes travaillent les *hamacs*, qui ſervent de lit à ces Sauvages. Jetons maintenant un coup d'œil rapide ſur la nature du climat des Antilles & ſur quelques productions naturelles de ces iſles.

Les Anciens étoient perſuadés que toute cette partie du globe terreſtre, ſituée ſous la zone torride, étoit inhabitable: maintenant on eſt convaincu que les pays qui ſe trouvent, tant en deçà qu'au delà de la ligne, ſont les plus ſains & les plus tempérés. La raiſon en eſt, 1°. que ſous la ligne équinoxiale le ſoleil ne paroît jamais plus de douze ou quatorze heures; de ſorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour, eſt tempérée toutes les nuits par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. Le ſoleil ſe leve à ſix heures; à dix il eſt dans ſa force, qui dure juſqu'à trois, & qui diminue alors peu à peu: 2°. que ces régions ſont environnées des eaux de la

mer, qui les lavent & les rafraîchiſſent ſans ceſſe, & que non ſeulement de la mer, mais même des rivieres, il s'éleve un froid piquant, qui oblige quelquefois ceux qui en ſont proche de chercher le feu : 3°. que les vents *aliſés*, & la biſe, petit vent frais, qui ſouffle agréablement trois fois le jour, au matin, à midi, & vers le ſoir, ſervent à tempérer les brûlantes ardeurs du ſoleil, & ſont également favorables à la ſanté des hommes, à celle des animaux, & à toutes les productions de la terre.

Il n'y a, à proprement parler, aux Antilles, ni printemps ni automne. La terre produit toute l'année. Depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, l'air eſt pur, ſec, & ſerein ; les jours ſont chauds & les nuits fraîches. Alors il ne pleut point dans les baſſes terres des iſles, & c'eſt l'été qui dépouille les arbres de leur verdure, & force les animaux à ſe cacher dans les trous des rochers, pour y chercher l'humidité néceſſaire à leur conſervation. Mais auſſi-tôt que le ſoleil a repaſſé la ligne, & qu'il s'approche du tropique du Cancer, le temps ſe met à la pluie, & c'eſt l'hiver des Antilles, qui dure près de ſept mois, pendant leſ-

quels on ne voit que des malades dans toutes les isles, tandis que la terre s'embellit, & que les forêts exhalent les odeurs les plus délicieuses.

Les *cannes à sucre* sont une production naturelle des Antilles; mais l'établissement des sucreries ne remonte pas plus haut que l'an 1580. Le *roucou*, que les Espagnols appellent *achiote*, se cultive avec beaucoup de soin dans ces isles. C'est une teinture rouge qui sert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, vert. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du *roucouvier* est rempli; c'est cette pellicule, macérée & cuite, qui compose la teinture qu'on nomme roucou. Le *tabac* est une plante originaire de l'Amérique, & quelque soin que l'on ait pris pour le cultiver ailleurs, on n'a jamais pu en recueillir d'aussi bon que dans cette grande partie du Monde. Le *cacaoyer* ou *cacaotier* croît naturellement & sans culture, dans un grand nombre d'endroits de l'Amérique. Cet arbre fleurit & porte des fruits deux fois l'année. Les Antilles ont quatre sortes de *jasmins*; le commun, qui n'a que cinq feuilles; le

double, qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre ; un jasmin rouge à cinq feuilles, avec un double de même couleur. Le Pere Labat croit que cette plante est naturelle au pays.

Le *manioc* est un arbrisseau dont les racines servent à faire du pain, qu'on nomme *cassave*, & qui est la nourriture ordinaire des Européens, des Negres & des Indiens qui habitent les Antilles. L'écorce en est grise, rouge ou violette, suivant les différentes especes qu'elle couvre. Il croît à la hauteur de huit pieds, & son tronc est de la grosseur du bras. Le tronc & les branches sont remplis de nœuds & de quantité d'excressences, qui marquent la place des feuilles tombées. Sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, & quelquefois jusqu'à six ou sept autres, suivant l'âge de l'arbrisseau & la bonté du terrein. Ces racines ont en dedans la consistance & la blancheur des navets ; les unes sont mûres à huit mois, & les autres ne parviennent à une parfaite maturité qu'après un an & demi. Lorsqu'on veut tirer les racines de terre, on arrache l'arbrisseau en entier, & elles suivent sans effort. On

les gratte avec un couteau, & on les jette dans un baſſin d'eau, où elles ſont proprement lavées. On prend une rape pour les réduire en farine, qui reſſemble à la groſſe ſciure de bois, & qui eſt portée à la preſſe pour en exprimer le ſuc. On croit communément que ce ſuc eſt un poiſon mortel pour les hommes & pour les animaux qui mangent des racines de manioque avant qu'il ſoit exprimé. Cependant on a remarqué que les bêtes qui s'en nourriſſent, n'en reçoivent aucune incommodité, & que les Sauvages aſſaiſonnent tous leurs ragoûts avec ce ſuc, ſans qu'il procure aucun mauvais effet. Il eſt vrai qu'ils n'en uſent qu'après l'avoir fait bouillir. Pour mettre en caſſave la farine de manioque, on a des platines de fer fondu, qu'on place ſur un trépied, ſous lequel on fait du feu. Quand cette platine eſt échauffée, on y met du manioque, qu'on a fait paſſer par un crible, pour en rompre les grumeaux. Après que cette eſpece de galette eſt cuite des deux côtés, on l'expoſe au ſoleil pendant deux ou trois heures, pour deſſécher ce qui peut y reſter d'humidité. Ce pain prend alors le nom de caſſave. Il a trois ou

quatre lignes d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pese ordinairement deux livres. Le dedans demeure blanc comme la neige, & les côtés sont d'une couleur d'or pâle. Pourvu qu'il soit dans un endroit sec, il se conserve assez long-temps. C'est une très-bonne nourriture, facile à digérer, & à laquelle les Européens s'accoutument volontiers, après quelques mois de séjour en Amérique.

Si le pain de cassave est la nourriture la plus commune des Antilles, l'*ouycou* en est la boisson ordinaire. On emploie, pour faire cette liqueur, de grands vases de terre grise, qu'on appelle *canaris*; on les remplit d'eau, où l'on jette deux grosses cassaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme *patates*, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de sirop de cannes, ou même une douzaine de cannes bien mûres & bien écrasées, & autant de *bananes*, aussi très-mûres & bien écrasées. Ce mélange fait, on laisse fermenter le tout pendant trois jours, après quoi, à l'aide d'une écumoire, on enleve le marc qui a formé une croûte au dessus. Cette liqueur ressemble assez à la biere forte; elle est

rougeâtre, nourrissante & rafraîchissante, quoiqu'elle enivre facilement. Le *maby* est une autre boisson composée de sirop, de patates rouges & d'oranges aigres ; elle ressemble à un vin clair, & aussi fin, dit-on, que le meilleur poiré de Normandie ; mais elle est dangereuse & cause de violentes coliques, si l'on en fait le moindre excès. Les Negres font une boisson qui se prend chaude, & est excellente pour la poitrine, avec du jus de cannes bien écumé, & du jus de citron.

On trouve aux Antilles une prodigieuse quantité de crabes de terre qui aident merveilleusement à la subsistance, non seulement des Negres & des Indiens, mais même des Européens. Il y en a de grands & de petits ; les grands ressemblent assez à ceux que la mer produit ; les petits, qu'on appelle vulgairement *tourlouroux*, ont trois pouces de largeur, & changent d'écailles chaque année. « C'est » un spectacle admirable, dit Dutertre » dans son Histoire naturelle des Antilles, » que de voir descendre les crabes de leurs » montagnes aux mois d'Avril & de Mai, » lorsque les premieres pluies commen- » cent à tomber. Alors ils sortent tous » des creux d'arbres, des souches pour-

» ries, de deſſous les rochers, & d'une
» infinité de trous qu'ils font eux-mêmes
» dans la terre. On en voit les champs
» couverts, de ſorte qu'il faut ſe faire
» place & les chaſſer devant ſoi, pour
» mettre le pied à terre ſans en écraſer
» quelques-uns. La plupart ſe rangent le
» long des rivieres & des ravins les plus
» humides, pour ſe retirer dans les lieux
» frais, avant que la pluie leur manque,
» & ſe mettre à l'abri des chaleurs. Toute
» cette deſcente ſe fait avec tant d'ordre,
» qu'ils ſemblent conduits par un Ma-
» réchal de camp bien expérimenté. Ils ſe
» diviſent ordinairement en trois bandes,
» dont la premiere n'eſt compoſée que de
» mâles, qui ſont plus gros & plus ro-
» buſtes que les femelles, & faiſant
» l'avant-garde de l'armée; ils ſont ſou-
» vent arrêtés par le défaut de pluie, &
» contraints de faire halte autant de fois
» qu'il y a de nouveaux changemens dans
» l'air. Cependant tout le gros de l'armée,
» qui n'eſt preſque compoſé que de femelles,
» & ſe tient clos dans les montagnes juſ-
» qu'aux grandes pluies, part alors, &
» fait des bataillons d'une lieue & demie
» de longueur, large de quarante ou cin-
» quante pas, & ſi ſerrés, qu'on peut à

» peine découvrir la terre. Trois ou quatre
» jours après, ſuit l'arriere-garde, qui
» eſt compoſée de mâles & de femelles,
» en même ordre & en auſſi grand nombre
» que les autres. Mais outre le grand nom-
» bre de ces bataillons réglés, qui ſui-
» vent le cours des rivieres & des ravi-
» nes, tous les bois ſont remplis de
» traîneurs, mais un peu moins que les
» lieux où paſſent les troupes. Elles mar-
» chent fort lentement toute la nuit, &
» les jours de pluie, car elles s'expoſent
» rarement au ſoleil. Lorſqu'elles ſont ren-
» contre de quelque pays découvert, &
» qu'il fait tant ſoit peu de ſoleil, elles
» s'arrêtent à la liſiere du bois, & atten-
» dent que la nuit ſoit venue pour paſſer.
» Si quelqu'un approche du gros & leur
» donne l'épouvante, les tourlouroux ſont
» une retraite confuſe, à reculons, pré-
» ſentant toujours les armes en avant,
» qui ſont leurs mordans, dont ils ſer-
» rent juſqu'à emporter la piece & faire
» jeter les hauts cris à ceux qui en ſont
» attrapés. Ils frappent de temps en temps
» ces mordans l'un contre l'autre, comme
» pour menacer, & font un ſi grand cli-
» quetis de leurs écailles, qu'on croiroit
» entendre le bruit des corſelets & taſſettes

» d'un Régiment Suiſſe. Si la pluie ceſſe » tout à fait pendant cette deſcente, ils » font une halte générale, & chacun prend » ſon logis où il peut; les uns ſous des » racines, & les autres ſous des arbres » creux; ceux qui ne trouvent point de logis » faits, prennent la peine de s'en faire » eux-mêmes, & remuent tellement la » terre, que par-tout où le gros ſe ren- » contre, on y enfonce à mi-jambes. Ce- » pendant les habitans qui ſouhaitent de » les voir arrêtés en chemin, font bonne » chere à leurs dépens. A peine ſe trou- » ve-t-il une caſe où l'on n'en tue au » moins plus de cent par jour; car alors » on jette tous les corps, & l'on ſe con- » tente d'un amas de leurs œufs, preſ- » que imperceptibles, deſquels ils ont gros » comme le pouce, à chaque côté de l'eſ- » tomac, qui ſont fort nourriſſans & de » très-bon goût. Il y a des années où, » par l'interruption des pluies, ils ſont » deux ou trois mois à faire le voyage; mais » il ne faut que huit ou dix jours de temps » pluvieux, pour faire vider leurs œufs » & ſe baigner dans la mer «. Nous nous ſommes permis de tranſcrire cette deſcrip- tion, parce qu'elle nous a paru ſinguliere, & que d'ailleurs on peut regarder les

tourlouroux comme une vraie manne pour les isles. Parcourons maintenant les principales isles de ce grand archipel, & présentons à nos Lecteurs ce qu'elles nous offriront de plus curieux & de plus intéressant, cependant avec la briéveté que nous nous sommes imposée par le plan de cet Ouvrage.

Isle de Saint-Thomas.

L'*isle de Saint-Thomas* est située au levant de celle de Porto-Rico, à dix-huit degrés de latitude ; elle a un port commode, qui peut recevoir cinquante vaisseaux, & qui est protégé par un fort. L'isle n'a que six lieues de tour. Les Brandebourgeois y sont établis sous la protection des Danois ; mais ce sont les Hollandois qui y font le commerce des Negres. A une portée de fusil du port, on voit un bourg, dont le principal édifice est un comptoir, composé de bâtimens propres à recevoir les marchandises & à enfermer les Negres. On trouve dans cette isle des habitans qui professent trois Religions différentes, & il est assez singulier qu'on n'y voye aucun temple. Les Catholiques sont en petit nombre. Comme le Danemarck est presque toujours neutre dans les guerres d'Europe, le port de Saint-

Thomas eſt ouvert à toutes les nations. Pendant la paix, il ſert d'entrepôt pour le commerce que les François, les Anglois, les Eſpagnols & les Hollandois ne peuvent faire ouvertement dans leurs iſles; & pendant la guerre, il ſert de retraite aux vaiſſeaux marchands pourſuivis par les Corſaires, qui dans d'autres cas viennent y vendre leurs priſes. Le terrein de l'iſle, quoique léger, eſt fertile; il produit du manioc, du millet, des patates & toutes ſortes de fruits & d'herbages. Les cannes à ſucre y croiſſent bien. On y éleve des chevres & beaucoup de volailles; mais manquant de bons pâturages, les bœufs & les chevaux y ſont rares. On ne connoît l'iſle de *Négada*, ou *iſle Noyée*, que parce qu'un galion d'Eſpagne s'y étant perdu, on porta l'or qu'on en retira dans l'iſle, & on le cacha dans la terre. Les inondations fréquentes auxquelles Négada eſt ſujette, ont tellement bouleverſé le terrein, que juſqu'à préſent il n'a pas été poſſible de retrouver ce tréſor, l'iſle d'ailleurs ne pouvant être habitée.

On donne le nom de *Vierges* à une ſoixantaine de petites iſles qui s'étendent Iſles des Vierges.

au levant de celle de Porto-Rico. Ceux qui naviguent à travers ces parages, se croient au milieu d'une grande prairie entrecoupée de charmans bosquets. La plupart sont désertes. La plus grande se nomme la *grosse Vierge*; elle est habitée par des Anglois qui l'appellent *Paneston*. Ils sont pauvres, & ne recueillent que peu d'indigo, de tabac, de coton, & de pois. Leur nourriture ordinaire consiste en poissons & en patates. Ces isles manquent d'eau douce, & les habitans n'ont de ressource que dans celle qui tombe du ciel.

Isle de Ste-Croix.

L'*isle de Sainte-Croix* est à dix lieues de Porto-Rico, au sud-est; on lui donne dix-huit lieues de long sur trois de large: les Sauvages l'appeloient *Ay-Ay*; elle est plate & a peu de fontaines. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & les Anglois; mais ils ne tarderent pas à se brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646, abandonnerent la partie. Le Vainqueur travailloit à former un établissement solide, lorsqu'en 1650 il fut attaqué & chassé à son tour par douze cents Espagnols, arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe dura à peine quelques

ques mois ; ceux qui étoient restés dans l'isle, la céderent sans résistance à cent soixante François, partis en 1651 de Saint-Christophe, pour s'en mettre en possession.

Le premier soin des François fut de reconnoître ce que pouvoit produire un terrein si disputé, qui leur sembloit bon, mais où l'on trouvoit peu de fontaines, & dont le climat paroissoit mal-sain. Pour obvier au dernier de ces inconvéniens, ils mettent le feu aux forêts, s'embarquent sur leurs vaisseaux, & durant plusieurs mois, contemplent de loin les progrès de l'incendie qu'ils ont allumé. Ensuite ils redescendent à terre. Le feu étoit éteint, & les vents pouvoient alors balayer les exhalaisons infectes dont précédemment les marais épaississoient l'atmosphere. Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rouçou, l'indigo, le sucre, y réussirent pleinement ; & onze ans après cette opération, la Colonie se montra dans un état florissant : mais des entraves que l'on mit à son activité, la réduisirent dans un tel état de détresse, qu'en 1696 on transporta à Saint-Domingue les foibles restes de sa population. L'isle fut sans

colons & ſans culture juſqu'en 1733, que la France en céda la propriété aux Danois, qui ne tarderent pas à y bâtir le bourg & la fortereſſe de Chriſtianſtadt.

Iſle de l'Anguille.

L'*iſle de l'Anguille* peut bien avoir huit lieues de long ſur une largeur très-inégale, mais qui n'excede pas deux lieues. Il n'y a ni montagnes, ni bois, ni rivieres, & ſon ſol eſt abſolument de craie. Quelques Anglois s'y établirent vers l'an 1650. Au moyen d'un travail opiniâtre, ils arrachent à cette terre ingrate un peu de coton, de millet, de ſucre, & de patates. Un étang, dans les années de ſécheresſe, leur fournit du ſel. & ils élevent des chevres & des moutons.

Iſle de St-Martin.

Au ſud-eſt de l'Anguille, on trouve l'*iſle de Saint-Martin*, qui a environ dix-ſept lieues de circonférence. L'intérieur du pays eſt rempli de hautes montagnes, autrefois couvertes de bois précieux, & aujourd'hui cultivées. Le ſol de l'iſle eſt ſec & peu fertile, mais le ciel eſt pur & d'une ſalubrité remarquable. Les François & les Hollandois aborderent cette iſle déſerte en 1638, les uns au nord, les ſeconds au ſud. Ils y vivoient

en paix & séparément, lorsque les Espagnols, en guerre avec les deux nations, les attaquerent, les battirent, les firent prisonniers, & s'établirent à leur place; mais dès 1648, les vainqueurs abandonnerent leur stérile conquête. Il y avoit parmi eux quatre François, cinq Hollandois, & un Mulâtre: ces dix hommes, voyant les Espagnols prêts à partir, furent se cacher dans les bois, & si-tôt que les vaisseaux eurent mis à la voile, ces étrangers se réunirent, & déciderent de partager l'isle entre les deux nations Françoise & Angloise. On devoit donner avis de cet arrangement au Gouverneur François de Saint-Christophe, & au Gouverneur Hollandois de Saint-Eustache; mais les Hollandois, chargés de cette commission, eurent l'infidélité de n'instruire du fait que le Gouverneur de leur nation, qui envoya prendre possession de l'isle au nom des Etats-Généraux. Les quatre François, se doutant de la perfidie qu'on leur avoit faite, trouverent le secret de la faire savoir à M. de Poinci, Gouverneur-Général des isles Françoises. Ce brave Officier y envoya trois cents hommes, sous le commandement de son neveu Longvilliers, qui signa avec les Hol-

landois un traité par lequel les François resteroient maîtres de tout le côté de l'isle qui regarde l'Anguille, & les Hollandois posséderoient le reste. Les deux nations vécurent en bonne intelligence jusqu'à la guerre de 1688, que les François de Saint-Martin reçurent ordre de passer à S.-Christophe. Plusieurs y retournerent après la paix de Riswick. La guerre s'étant rallumée en 1702, le Gouvernement voulut encore les transplanter; mais ils refuserent d'obéir, & vécurent en bonne intelligence avec les Hollandois, malgré les querelles des deux nations. Le Pere Labat observe que la Religion Catholique étoit bien négligée dans la Colonie Françoise lorsqu'il y passa. Un Chirurgien y faisoit les fonctions de Curé, & tous les Dimanches & Fêtes il lisoit des exhortations & récitoit des prieres à ses compatriotes. Il étoit aussi Commandant, Chirurgien, & Juge. Le Maître d'école l'assistoit en qualité de Greffier, & ces deux hommes jugeoient souverainement toutes les contestations qui s'élevoient dans la Colonie. Le Pere Labat bénit tous les mariages, qui n'avoient été jusqu'alors qu'un contrat civil.

La culture du tabac fut la premiere

que les François entreprirent à Saint-Martin ; ils l'abandonnerent pour l'indigo, qui fut remplacé par le coton, auquel on a ajouté le ſucre, depuis qu'en 1769 il a été permis aux étrangers de s'établir dans cette partie de l'iſle. L'établiſſement Hollandois ne compte que cinq ou ſix familles Hollandoiſes, tout le reſte eſt Anglois ; & la Langue & les uſages de ces derniers ont prévalu, au point que les femmes vont faire leurs couches à l'Anguille, iſle Britannique, afin que leurs enfans ne ſoient pas privés de l'origine Angloiſe, regardée dans le pays comme la ſeule illuſtre.

L'*iſle de Saint-Barthélemi* eſt ſituée au ſud-eſt de celle de Saint-Martin, dont elle n'eſt éloignée que de trois lieues. On lui donne dix lieues de tour : ſes montagnes ne ſont que des rochers, & ſes vallées que des ſables, où il n'y a ni ſources ni rivieres. Elle eſt dans la dépendance de la Guadeloupe, quoiqu'elle en ſoit diſtante de plus de quarante lieues. Son havre eſt bon. En 1646, cinquante François y furent envoyés de S.-Chriſtophe, & dix années après, ces Colons furent maſſacrés par les Caraïbes. Iſle de Saint-Barthélemi.

Ceux qui vinrent les remplacer en 1659, éleverent quelques bestiaux, & s'adonnerent à la culture du coton, ce que font leurs successeurs, dont le nombre ne passe pas quatre cent cinquante, & celui des esclaves trois cent cinquante.

Cette isle ne mériteroit guere qu'on en fît mention, si elle n'étoit la seule des Colonies Européenens, établies dans le Nouveau Monde, où les hommes libres daignent partager avec leurs esclaves les travaux de l'agriculture. La médiocrité de leur fortune les met à l'abri du pillage des Corsaires en temps de guerre: lorsque ceux-ci y relâchent, ils payent fidélement le peu de rafraîchissemens qui leur ont été fournis, quoique les Colons manquent de force pour les y contraindre: mais ce n'est que la crainte ou l'intérêt qui rend l'homme méchant; il ne l'est jamais pour le barbare plaisir de l'être.

Isles de St-Eustache & de Saba.

On donne deux lieues de long & une de large à l'*isle de Saint-Eustache*, située au levant de celle de *Saba*. Elle est fermée par deux montagnes, qui laissent entre elles un vallon fort resserré. Celle qui est au nord-est porte les traces évidentes d'un volcan, & est creusée presque au

u de la mer. On rapporte que quel-
François, chassés de Saint-Chris-
:, se refugierent, en 1629, dans
isle très-peu habitable, & que bien-
s l'abandonnerent. Ce qui est cer-
c'est que les Hollandois y étoient
is en 1639. Ils en furent expulsés
:s Anglois, sur lesquels Louis XIV
›rit. Le traité de Breda lui en con-
la possession; mais ce Monarque
qu'il étoit de sa dignité de la re-
:e de son propre mouvement aux
ındois ses alliés. Le territoire pro-
du tabac & un peu de sucre. Sa po-
ion peut être de six mille Blancs de
:entes nations, de cinq cents Negres
[ulâtres libres, & de huit mille escla-
Un Gouverneur, aidé d'un Conseil,
, sous l'autorité de la Compagnie
Indes Occidentales, cet établisse-
t, ainsi que ceux de Saba & de Saint-
tin.

:s habitans de l'isle de *Saba* sont
Colonie de celle de Saint-Eustache.
e isle, à proprement parler, n'est
n roc escarpé, au haut duquel il faut
ir pour trouver un peu de terre, que
Colons emploient à faire venir des

plantes d'un goût exquis, & des choux d'une grosseur singuliere. Ils cultivent aussi le coton, le filent & en font des bas, qu'ils vendent aux Colonies les plus prochaines. On dit qu'il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba. Les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune des Antilles. Heureuse peuplade, qui respire un air pur, vit de légumes, s'occupe de travaux utiles, méprise les richesses, & jouit en paix de la santé & de la liberté !

Isle de S.-Christophe.

L'isle de Saint-Christophe peut avoir entre seize & vingt lieues de circuit ; elle est située au sud-ouest de la Barbade. Les Sauvages l'appeloient *Liamuiga*. Sa figure est oblongue ; elle a du côté de l'ouest une langue de terre, étroite & longue d'environ deux lieues, au bout de laquelle se trouve une presqu'isle qui a six lieues de tour. L'isle est partagée en sept paroisses ; mais on n'y trouve point de villes & très-peu de bourgs, parce que les Anglois se plaisent à demeurer dans leurs plantations, qu'ils embellissent à l'envi, & dont les environs sont plantés d'orangers & de citronniers. On trouve dans

le bourg de la basse terre d'assez beaux édifices publics, bâtis en pierre & en brique, une église lambrissée des bois les plus précieux, & un vaste hôpital. L'isle est défendue par plusieurs forts; elle est traversée par de hautes montagnes, au milieu desquelles il y a des vallons fertiles, qu'arrosent un grand nombre de ruisseaux. Dans la presqu'isle on trouve des salines naturelles. L'air est très-pur à Saint-Christophe: le pays a été long temps sujet à des tremblemens de terre, qui ont cessé depuis l'éruption d'une montagne sulfureuse; mais les ouragans y font souvent de grands ravages.

On peut dire que Saint-Christophe a été le berceau des Colonies Françoises & Angloises dans le Nouveau Monde. Les deux nations y arriverent le même jour en 1625, & se partagerent l'isle entre elles, en se promettant un secours mutuel contre leur ennemi commun: c'étoit l'Espagnol, qui, depuis la découverte que Christophe Colomb avoit faite de cette isle en 1493, ne s'étoit pas mis en peine de s'en assurer la possession. Les Anglois bâtirent des maisons solides, se procurerent des femmes & beaucoup de commodités. Les François se contenterent

d'élever de ſimples cabanes, à la mode des Caraïbes., & ne penſerent point à ſe marier. Le Pere du Tertre, dans ſon Hiſtoire des Antilles, aſſure que les femmes des Anglois alloient trouver les François dans leurs cabanes, & qu'elles y paſſoient ſouvent quinze jours de ſuite, ſans que leurs maris y trouvaſſent à redire. Le déſordre alla ſi loin, que le Commandant François défendit, ſous peine de la vie, à tous ſes Colons de retenir aucune femme Angloiſe dans ſa caſe, dans la crainte que ces liaiſons indécentes ne ſe terminaſſent par un maſſacre entre les deux nations.

La culture du tabac fournit pendant aſſez long temps aux Anglois & aux François une ſubſiſtance honnête; ils formerent enſuite des plantations de ſucre, de gingembre, d'indigo, & de coton, dont le ſuccès produiſit l'abondance dans l'iſle, & l'abondance adoucit les mœurs en même temps qu'elle les corrompt. On diſoit alors proverbialement aux Antilles, que la Nobleſſe étoit à Saint-Chriſtophe, les Bourgeois à la Guadeloupe, les Soldats à la Martinique, & les Payſans à la Grenade.

Dans les premieres conventions entre

les deux Colonies, on avoit mal-adroitement laiſſé en commun la chaſſe, la pêche, les bois, les rades, les ſalines; la jalouſie & l'intérêt jeterent bientôt la diviſion parmi elles. On ſe battit, on cauſa des dommages à ſes voiſins; mais les Commandans s'employoient pour contenir & pour rapprocher les eſprits. Des cauſes plus graves, en 1666, ayant allumé entre la France & l'Angleterre des guerres qui remplirent preſque ſans interruption le reſte du ſiecle, les Colons de Saint-Chriſtophe s'attaquerent avec acharnement & des ſuccès divers, & cette alternative d'avantages & de diſgraces finit en 1713 par le traité d'Utrecht, qui aſſura aux Anglois l'entiere poſſeſſion de l'iſle. Aujourd'hui les repréſentans de dix-huit cents propriétaires des terreins de Saint-Chriſtophe, qui tous vivent en Angleterre, cultivent les plantations, à l'aide des bras de vingt-cinq mille eſclaves, & recueillent par année dix-huit millons peſant d'un ſucre brut, le plus beau du Nouveau Monde.

On donne à l'*iſle de la Barboude* quinze milles anglois de long; elle eſt ſituée au nord de celle de Saint-Chriſ- Iſle de la Barboude.

tophe, entre le dix-septieme & le dix-huitieme degré de latitude. Cette isle, qui est sous la domination de l'Angleterre, appartient entiere à la famille des Codrimgton; ses côtes sont dangereuses. Comme il ne se trouve guere que six à sept pouces de terre sur une couche de terre à chaux, les arbres qui la couvrent sont foibles & peu élevés. On trouve sur ses rivages beaucoup de tortues: il y a des bêtes fauves, beaucoup de gibier, & surtout des pintades dans ses bois. Autrefois elle étoit exposée aux incursions des Caraïbes; mais le petit nombre de ces Sauvages qui restent dans les autres isles, n'est plus en état de l'inquiéter. Le sol de la Barboude nourrit des bœufs, des chevaux, des mulets pour les travaux des établissemens voisins. On y cultive l'herbe de Guinée, qui sert à la nourriture des bestiaux, lorsque les pâturages manquent. La population ne s'éleve pas au delà de douze cents Colons, & il y a peu d'esclaves. L'air y est pur & sain; autrefois même les infirmes des autres isles venoient à la Barboude pour rétablir leurs forces.

Il y a lieu de croire que l'isle de *Nieves* ou de *Nevis* fut découverte en même temps que celle de Saint-Christophe, dont elle n'est éloignée que d'une demi-lieue. L'opinion reçue, est qu'elle fut occupée par les Anglois dès l'an 1626. Ce n'est proprement qu'une montagne très-haute & d'une pente douce, couronnée par de grands arbres. Les ruisseaux d'eau douce qui en descendent, arrosent la plaine. On y trouve une source d'eau chaude, à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à celles de Bourbon en France, & de Bath en Angleterre. Les habitans y ont fait bâtir des bains. Charles Town est une jolie ville, dont les maisons sont propres & commodes. Le climat de l'isle est fort chaud, le terroir fertile, sur tout dans les vallées; mais en approchant de la montagne il devient pierreux. Autrefois on s'y appliquoit à la culture du tabac, du gingembre & du coton; actuellement on s'est réduit à celle du sucre, dont chaque année on fait passer quatre millions de livres en Angleterre. Isle de Nieves.

La Colonie actuelle de cette isle doit son origine à quelques Anglois que le Chevalier Thomas Warner y fit passer vers 1626 ou 1628, de Saint-Christophe,

& cet établiſſement fit des progrès ſi conſidérables, que vingt ans après on y comptoit déjà quatre mille Colons. L'humanité, la probité, les ſages vûes du Gouverneur qui ſuccéda au Chevalier Warner, firent régner dans la Colonie l'abondance, l'ordre & la piété. Son adminiſtration eſt encore propoſée pour modele : & qui ne croira que cette Colonie devint bientôt floriſſante, lorſqu'on ſaura que l'irréligion, la débauche & l'excès du luxe étoient alors punis à Nieves comme des crimes capitaux? Sous le regne de Charles II, on faiſoit monter la milice de l'iſle à deux mille, & le nombre des habitans libres à dix mille. On y comptoit vingt mille Negres. Une affreuſe mortalité moiſſonna la moitié de cette heureuſe peuplade en 1689. Une eſcadre Françoiſe, commandée par M. d'Iberville, y porta le ravage en 1706, & lui enleva quatre mille eſclaves. L'année ſuivante, la ruine de Nieves fut conſommée par le plus furieux ouragan dont on ait conſervé le ſouvenir. Depuis, elle s'eſt un peu rétablie, mais on n'y compte pas plus de quatre mille habitans & ſept mille Negres. Au reſte, on doit dire à l'avantage des Anglois qui occupent cette pe-

tite isle, qu'il n'y en a point de plus humains dans le Nouveau-Monde, & qu'aucune isle n'est aussi bien cultivée.

Antigoa est située au sud-est de celle de Saint-Christophe, à seize degrés onze minutes de latitude septentrionale. Les Anglois qui en sont en possession lui donnent vingt milles en longueur, & presque autant en largeur. Les rochers qui l'environnent en rendent l'accès si difficile, qu'on l'a crue long-temps inhabitable; elle manque d'eau douce: quoiqu'elle soit beaucoup plus éloignée de la ligne que la Barbade, l'air y est plus chaud, ce qui provient de son terrein rempli de sable, & de l'épaisseur de ses forêts. Les ouragans, accompagnés de tonnerre, y sont fréquens; mais ces intempéries du climat n'empêchent pas les Colons d'y jouir d'une excellente santé.

Isle d'Antigoa.

Quelques François, chassés de Saint-Christophe en 1628 par les Espagnols, se réfugierent à Antigoa, qu'ils trouverent déserte, & où ils ne purent se fixer par la disette d'eau douce, qui sans doute avoit empêché les Caraïbes de s'y établir. Peu de temps après, un petit nombre d'Anglois fut plus entreprenant; car, en 1640, on y

comptoit trente familles de cette nation. Il ne s'y en trouvoit guere plus, lorsqu'en 1666 Charles II accorda la propriété d'Antigoa au Lord Willoughby. Ce propriétaire y fit passer à ses frais un assez grand nombre d'habitans, que la culture du tabac, de l'indigo & du gingembre n'auroit pas enrichis, si le Colonel Codrimgton n'eût porté, en 1680, dans l'isle qui étoit rentrée au domaine de la nation, une source de prospérité par l'introduction du sucre. Il fut d'abord noir & âcre, & ne put se vendre qu'aux villes Anséatiques; mais un travail opiniâtre lui a donné, avec le temps, ce qui lui manquoit de perfection. Cette culture occupoit en 1741 près de quatre mille Blancs & vingt-un mille Negres. Le nombre des premiers est diminué, & celui des Esclaves est fort augmenté; leurs travaux réunis font naître vingt millions pesant de sucre brut, & une quantité de rhum proportionnée.

L'isle est partagée en cinq paroisses, dont quatre sont autant de bourgades; on donne le titre de Capitale à *John's-Town*, dont le port passe pour le plus commode: il y a quelques forts & des batteries placées dans les lieux où le

débarquement

irquement est facile. Antigoa est l'uni-
boulevart des nombreuses & petites
que l'Angleterre occupe dans ces
ges. C'est là que se réunissent les
ires chargées de leur sûreté, & elles
vent dans les arsenaux & les maga-
que la Métropole ne manque jamais
emplir, tout ce qui peut assurer leurs
ations. Les Colons d'Antigoa re-
ent l'injustice, & ont souvent montré
a fermeté, lorsqu'il s'agissoit de dé-
re leurs droits & leur liberté contre
rannie. Au commencement du dix-
ieme siecle, ils eurent un Gouverneur,
mé *Park*, qui se porta à toutes sortes
violences & d'injustices, pour satis-
: ses passions & augmenter sa fortune.
lâche, non content de piller les habi-
s, séduisit leurs femmes & leurs filles,
osa enlever & vivre avec l'épouse d'un
principaux Colons, aux yeux même
mari. La patience de la Colonie se
na en fureur; la révolte éclata; on
rut armé à son hôtel; on l'attaqua en
n jour, & il fut percé de coups. On
orte que son cadavre fut traîné au
milieu de la rue, & mutilé par ceux
it il avoit déshonoré les femmes &
filles. Ainsi périt le traître; & l'Angle-

terre, qui ne vît dans cette action que la rage d'un peuple cruellement outragé, ferma les yeux, & laissa ce crime impuni.

Isle de Mont-Serrat.

L'isle de Mont-Serrat est située au dix-septieme degré de latitude nord, & n'a que sept à huit lieues de circonférence. Christophe Colomb, qui la reconnut en 1493, lui donna le nom qu'elle porte, à cause de la parfaite ressemblance qu'il lui trouva avec la montagne de Catalogne, qu'on appelle *Mont-Serrat*, célebre par une église dédiée à la Mere du Sauveur. Le climat, le terroir & les animaux de Mont-Serrat ressemblent à ceux des isles voisines. L'isle est remplie de montagnes couvertes de cedres & d'autres arbres qui en rendent la perspective on ne peut pas plus agréable. Les vallées sont très-fertiles, étant beaucoup mieux arrosées que celles d'Antigoa.

Ce fut en 1632 que les Anglois tenterent de faire un établissement dans cette isle, qui étoit encore fréquentée par quelques Caraïbes. Les progrès de la Colonie furent assez lents, & les guerres du commencement du siecle penserent plus d'une fois l'anéantir. Elle fut attaquée par une

lre Françoise, qui soumit l'isle en-
, à l'exception d'un fort situé sur
montagne, où les habitans se réfu-
:nt avec leurs effets les plus précieux.
aix ayant rétabli le calme dans l'Amé-
:, les Colons se releverent de leurs
:s, & prospérerent jusqu'en 1733,
n affreux ouragan ruina tous les édi-
, & détruisit toutes les espérances des
ivateurs pour plusieurs années. Au-
l'hui la population de Mont-Serrat
être évaluée à mille habitans libres,
huit mille esclaves, & le produit de
s travaux à six millions de livres de
e brut. Un des grands désavantages
ette isle, c'est qu'elle n'a pas une seule
: sûre, & qu'à l'approche du gros
ps les navires sont obligés de prendre
arge, où de se retirer dans les ports
ins.

'isle de la Guadeloupe, que les Sau-
es nommoient *Karqhera*, est située
sixieme degré vingt minutes de lati-
: septentrionale. Un petit bras de
qui la traverse de l'est à l'ouest, &
pelle la *riviere salée*, se divise en
x parties : l'une est la Guadeloupe
prement dite ; l'autre, *la grande terre*. Isle de la Guadeloupe.

La circonférence eſt entre ſoixante & quatre-vingts lieues. L'intérieur de la premiere partie offre de très-hautes montagnes, des rochers affreux, & d'épouvantables précipices. Au centre, vers le ſud, eſt cette fameuſe montagne, qu'on nomme *la Soufriere*, & qui s'éleve à perte de vue. Il ſort continuellement d'une ouverture qu'elle a au ſommet, une épaiſſe & noire fumée entre-mêlée d'étincelles. Dans cette partie, on trouve le *Fort-Louis* & trois ſalines. Le *fort Saint-Pierre* eſt dans la ſeconde, placé auprès du bourg du Bailli, chef-lieu de l'iſle. L'air de la Guadeloupe eſt aſſez ſain, & le terrein eſt fertiliſé par une infinité de rivieres qui deſcendent des montagnes. On y recueille du riz, du manioque, du tabac, du ſucre, du coton, des patates, des ignames, du millet, des pois, &c. Le bétail y proſpere.

Aucune nation Européenne n'avoit occupé cette iſle, reconnue en 1493 par les Eſpagnols, lorſque cinq cent cinquante François, conduits par deux Gentilshommes, nommés *Loline* & *Dupleſſis*, y arriverent de Dieppe en 1635. Ces Navigateurs étoient courageux, mais peu prudens; ils avoient ſi mal choiſi les vivres, & en avoient embarqué ſi peu, qu'au bout

de deux mois ils en manquerent. Les Colons de Saint-Christophe leur en refuserent, & les Sauvages, sans soins pour l'avenir, sans magasins, ne purent leur en fournir. Dans cette extrémité, ils crurent pouvoir arracher par la force ce que l'impossibilité empêchoit d'accorder à leurs prieres; & en 1638 ils attaquerent les Caraïbes. Ceux-ci ne se croyant pas assez forts pour résister à leurs ennemis, passerent dans les isles voisines & dans la grande terre: de là ils vinrent détruire les habitations naissantes des François, en les incendiant pendant la nuit, & cachés dans les bois ou dans les creux des rochers, ils perçoient les Chasseurs & les Pêcheurs de leurs fleches empoisonnées. Une famine horrible fut la suite de cette guerre, & dura jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Aubert en 1640. Tout changea sous l'administration de ce sage Commandant: de tous côtés il arriva de nouveaux Colons, & la culture reprit faveur; mais la facilité qu'avoient les Pirates des isles voisines d'enlever à la Guadeloupe ses bestiaux, ses esclaves, & même de détruire ses récoltes, mit souvent cette isle à deux doigts de sa perte. La proximité de

la Martinique engagea ceux de la nouvelle Colonie qui avoient amassé quelque bien, à le porter dans cette terre, qui sembloit présenter des avantages prompts & considérables. Cette préférence fit que la Guadeloupe n'avoit encore, en 1700, pour toute population, qu'environ quatre mille Blancs, trois cents Sauvages, Negres ou Mulâtres libres, & huit mille esclaves, dont le plus grand nombre étoient Caraïbes. On comptoit seulement dans la Colonie soixante sucreries, autant d'indigoteries, quelques champs de cacaotiers & de cotonniers. Mais après la paix d'Utrecht, tout tripla à la Guadeloupe, & cette isle s'avançoit vers l'opulence, lorqu'en 1759 elle fut prise par les Anglois. Le siége dura trois mois, pendant lesquels elle vit détruire ses plantations, brûler ses vaisseaux, & enlever ses esclaves. Elle étoit perdue, si l'ennemi s'étoit retiré ; mais le vainqueur, connoissant le prix de sa conquête, s'efforça de réparer les ravages qu'il avoit dû causer pour l'obtenir, & lorsqu'il fut dans le cas de la rendre en 1763, il la restitua plus florissante qu'il ne l'avoit conquise. Cet état de prospérité fit concevoir pour cette isle ce sentiment de considération qu'inspire aujourd'hui l'opu-

ce. Jufqu'alors elle avoit été fubor-
ınée à la Martinique, & on lui donna
: adminiftration indépendante, en lui
ƺnant les iſles de la Défirade, les Saintes,
nt-Martin, & Saint-Barthélemi. En
77, la Guadeloupe comptoit dans fon
uvernement treize mille Blancs, qua-
ze cents Noirs ou Mulâtres libres, &
t mille efclaves. Sa culture en cacao,
on, café & cannes à fucre, eft immenfe.
: a un port profond & fûr, placé à
: des extrémités de la grande terre,
on appelle la *Pointe à Pitre*, où les
nçois ont bâti une ville qui s'eft accrue
idement. En 1767 & 1768, les che-
ns de la Colonie ont été refaits; on
uvert une communication facile entre
Guadeloupe & la grande terre. Les
tifications fe font élevées de toutes
ts, & l'on a conftruit plus de cent
teries fur les côtes. Tel eft l'état de
te ifle, qu'il eft de la plus grande
portance à la France de chercher à
ıferver.

La *Défirade* eft du Gouvernement de Guadeloupe. Cette ifle eft fituée au zieme degré vingt-quatre minutes de itude; elle a environ trois lieues ma- La Défi-rade.

rines de long, & trois quarts de ces mêmes lieues dans ſa largeur. Le terrein en eſt fort aride, & l'on n'y compte que peu d'habitans, tous occupés de la culture du café & du coton. On ignore en quelle année les François ont commencé cet établiſſement.

Marie-Galante. Christophe Colomb découvrit *Marie-Galante* en 1493, & lui donna le nom du vaiſſeau qu'il montoit; il y mouilla en 1496, & apperçut un grand nombre de femmes Caraïbes, armées d'arcs & de fleches, qui tentoient de s'oppoſer à l'approche de ſes barques. Deux Indiens de Saint-Domingue, qui étoient ſur ſon bord, ſe jeterent à la nage, & furent inſtruire ces Amazones qu'on n'en vouloit point à leur vie, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Ces femmes répondirent que leurs maris étoient de l'autre côté de l'iſle, & qu'il falloit attendre leur retour; mais en même temps elles décocherent leurs fleches contre les barques qui abordoient le rivage; une décharge d'arquebuſes les mit bientôt en fuite. On en arrêta quelques-unes, on les careſſa, & la paix étant faite, elles procurerent aux Eſpagnols tous les ra-

fraîchissemens dont ils pouvoient avoir besoin. Lorsqu'en 1648 les François s'établirent à Marie-Galante, ils eurent longtemps à repousser les attaques des Caraïbes, qui voyoient avec chagrin leur usurpation, d'autant que dans une circonférence de quinze lieues, le sol de cette isle est excellent; elle est sous la dépendance de la Guadeloupe. Sa population peut monter à huit cents Blancs, & sept ou huit mille esclaves occupés à la culture du sucre.

Les *Saintes*, éloignées au sud de trois lieues de la Guadeloupe, sont deux petites isles, qui, avec un islot, forment un triangle & un assez bon port. Trente François y furent envoyés en 1648, & furent obligés de se retirer faute d'eau douce. Ils y retournerent l'an 1652, creuserent des citernes, & établirent des cultures qui produisent aujourdhui cinquante milliers de café & cent milliers de coton.

L'isle de la Dominique est appelée ainsi, parce que Christophe Colomb la découvrit un Dimanche. Elle est située au quinzieme degré vingt-cinq minutes de latitude, a la Martinique au sud-est, les

Isle de la Dominique.

Saintes & la Guadeloupe au nord-ouest, & Marie-Galante au nord-est. On lui donne environ trente-cinq lieues de circuit. L'intérieur est rempli de hautes montagnes, d'où sortent beaucoup de rivieres, qui rendroient les vallées extrêmement fécondes, si elles étoient bien cultivées. Le mouillage est assez bon partout sur la côte de l'isle; mais il n'y a ni ports ni anses où les vaisseaux puissent se retirer. Les Anglois ont souvent tenté de s'établir à la Dominique; mais les François s'y sont toujours opposés, parce que les premiers pouvoient s'en servir pour couper la communication de la Guadeloupe avec la Martinique. A la paix de Riswick, les Anglois firent un accommodement avec les Caraïbes, enfans de la Dominique, pour y aller couper du bois de charpente. Sous ce prétexte, ils construisirent sur le rivage un appenti pour mettre ce bois à couvert, & cet appenti devint bientôt une maison défendue par quelques pieces de canon. Aussitôt que le Gouverneur des isles Françoises en fut informé, il en porta ses plaintes, & envoya deux bâtimens à la Dominique pour obliger les Anglois à abandonner leur entreprise. En 1732, on trouva à

la Dominique neuf cent trente-deux Caraïbes, répandus dans trente-huit carbets. Trois cent cinquante François y occupoient une partie de la côte que les Sauvages leur avoient abandonnée. Les premiers vivoient tranquilles & s'occupoient à cultiver des patates, des ignames, des bananes, du manioque & un peu de coton. Les François ajoutoient à cette culture celle du café. Lorsque la paix de 1763 fit de la Dominique une possession Angloise, on y comptoit six cents Blancs & deux mille Noirs. Cette population étoit prodigieusement augmentée en 1778.

Isle de la Martinique.

De tous les établissemens François aux Antilles, l'*isle de la Martinique* est sans contredit dans la plus heureuse situation, sur-tout par rapport aux vents qui régnent dans ces mers. Ses ports ont l'inestimable commodité d'offrir un asile sûr contre les ouragans qui désolent ces parages. Cette isle, que les Sauvages nomment *Madanina*, est située au quatorzieme degré trente minutes de latitude septentrionale; on lui donne seize lieues de long, & plus de quarante de circonférence, sans y comprendre les caps,

qui avancent quelquefois deux & trois lieues dans la mer. Trois montagnes dominent un grand nombre de monticules dont elle eſt coupée. La plus élevée porte l'empreinte ineffaçable d'un volcan; les bois dont elle eſt couverte, y arrêtent ſans ceſſe les nuages, qui lui communiquent une humidité mal-ſaine. Les deux autres ſont entiérement cultivées. C'eſt de ces montagnes que ſortent quantité de ruiſſeaux qui fertiliſent les plaines, mais qui, changés en torrens par les moindres pluies, cauſent ſouvent de prodigieux ravages. Le terrein eſt bon, mais difficile à cultiver; il produit du manioque, du tabac, du café, du ſucre, de l'indigo, du roucou, de la caſſe, du ſéné, &c. mais il n'eſt propre ni pour le blé, ni pour la vigne.

En 1635, Denambuc, Gouverneur de Saint-Chriſtophe, fit paſſer cent François braves, accoutumés au travail, à la Martinique, dont les Caraïbes étoient en poſſeſſion, & qui, intimidés par les armes à feu, céderent à ces Cultivateurs la partie de l'iſle qui regarde le couchant & le midi. Le premier établiſſement ſe fit ſans trouble; mais les Sauvages ne tarderent pas à s'appercevoir

que s'ils ne se hâtoient d'exterminer ces étrangers, ils alloient indubitablement être massacrés, ou pour le moins chassés de leur patrie. Ils appelerent à leur secours les Caraïbes des isles voisines, & tous ensemble ils fondirent sur un mauvais fort construit à la hâte. Cette attaque infructueuse leur coûta huit cents de leurs meilleurs guerriers, & ils disparurent pour ne revenir qu'en qualité de supplians. On les accueillit; mais la réconciliation ne fut pas sincere de leur part, ou peut-être furent-ils traités par les François avec moins de justice & d'aménité qu'ils n'espéroient l'être. Leur haine se réveilla, & tous les Colons qui s'écartoient dans l'isle pour la chasse, étoient tués impitoyablement. Alors la Colonie se rassembla; on marcha contre les Caraïbes, on les battit, on brûla leurs carbets, on massacra leurs femmes & leurs enfans; & ce qui avoit échappé à ce carnage, quitta la Martinique en 1658, pour n'y plus revenir.

Débarrassés de ces dangereux ennemis, les François s'occuperent de la culture des terres. Ils formoient deux classes. La premiere étoit composée de ceux qui avoient payé leur passage en Amérique. On les

appelloit *Habitans*, & le Gouvernement leur diſtribuoit une certaine quantité d'acres de terres, ſous la charge d'une redevance annuelle. L'autre claſſe étoit formée de miſérables, amenés d'Europe aux frais des premiers, ſous le nom d'*Engagés*, & dont l'eſpece d'eſclavage duroit trois ans, après leſquels ils devenoient les égaux de leurs Maîtres. A la culture du tabac & du coton, on joignit bientôt celle du roucou & de l'indigo, & vers l'an 1650 celle des cannes à ſucre. Le Juif Benjamin d'Acoſta, dix ans après, les engagea, par ſon exemple, à planter des cacaotiers; mais ce ne fut qu'en 1684, & lorſque le chocolat prit faveur en France, que cette branche de commerce devint fructueuſe. Les Colons en tirerent un grand parti juſqu'en 1727, que les cacaotiers périrent tous à la Martinique. Le cafier ſauva la Colonie. On en conſervoit deux pieds au Jardin Royal des Plantes; on en confia deux rejetons à M. Desclieux, qui trouva moyen de les tranſporter dans l'iſle, & ces rejetons s'y ſont multipliés avec une rapidité extraordinaire.

En 1700, la population de la Martique n'étoit encore montée qu'à ſix mille

q cents Blancs, cinq cents Sauvages,
ılâtres ou Negres libres, & quatorze
lle cinq cents esclaves; mais en 1736,
nme agricole, elle occupoit soixante-
ıze mille esclaves, sur un sol nouvel-
ıent défriché. La guerre de 1744 arrêta
cours de sa prospérité. A peine com-
ınçoit-elle à se relever, que celle de
57 éclata. L'isle tomba au pouvoir de
ınemi, & ne fut restituée à la France
'en 1763; mais elle lui fut rendue dé-
uillée de tous les moyens accessoires
i lui avoient donné tant d'éclat, & elle
trouva réduite à ne compter que sur
ı propres cultures, & à renoncer à son
mmerce interlope aux côtes Espagnoles.
n fléau destructeur, & qui dura onze
ınées, l'attaqua dans le sein de ses plan-
tions; une fourmi d'une espece incon-
ıe détruisit la plus grande partie des
ınnes à sucre, qu'il fallut replanter à
ıaque récolte, & disposer de maniere
faciliter la circulation de l'air. Cette
ılamité étoit dans sa plus grande force,
ırsque l'ouragan de 1766, le plus furieux
e ceux qui ont ravagé la Martinique,
int y détruire les vivres, déraciner les
rbres, renverser les bâtimens. La destruc-

tion fut si générale, qu'à peine resta-t-il quelques habitans en état de soulager la misere de la partie dépouillée & souffrante. Cependant, victorieuse de tant de malheurs, dès 1778 la Colonie de la Martinique se trouvoit composée de douze mille Blancs, de trois mille Noirs ou Mulâtres libres, & de quatre-vingt mille esclaves. Ses troupeaux se montoient à huit mille deux cents mulets ou chevaux, neuf mille sept cents bêtes à cornes, & treize mille cent porcs, moutons ou chevres. Les sucreries étoient au nombre de deux cent cinquante-sept. Elle cultivoit seize millions six cent mille pieds de café, un million quatre cent trente mille pieds de cacao, & un million cent huit mille cinq cents pieds de coton.

On compte dans la Martinique vingt paroisses, qui forment autant de bourgs, tous rangés autour de l'isle sur le bord de la mer. Elles sont desservies par des Religieux de différens ordres. Il y a un couvent d'Ursulines venues de Saint-Denis en France, qui prennent des pensionnaires & instruisent les jeunes filles de la Paroisse de Saint-Pierre, dans laquelle elles sont placées. Le Fort Royal est

chef-lieu de l'isle; il a été bâti en
. L'ouragan de 1695 emporta une
de ses ouvrages, qui depuis ont été
és. L'isle se divise en trois quartiers.
du milieu porte le nom de *Saint-*
e. On appelle les deux autres le *Mouil-*
& la *Galere*. Lorsque les Hollandois
uerent le Fort-Royal en 1674, &
effectuerent leur descente dans l'isle,
nagasins étoient remplis de vin &
-de-vie. Les soldats se mirent à boire
nivrerent d'une telle force, qu'il ne leur
as possible de monter à l'assaut. Une
de vingt-deux canons qui se trou-
dans le carenage, & un vaisseau de
de quarante-quatre, commandé par
arquis d'Amblimont, Gouverneur-
éral des isles Françoises, firent sur
nnemis un feu si terrible, qu'ils en
ent neuf cents & l'Officier qui les com-
doit. Celui qui lui succéda fit aussi-tôt
e la retraite. L'Amiral Ruiter, qui
endit à terre le soir, fut étrangement
ris de trouver plus de quinze cents
andois tués ou blessés. Il renonça
n entreprise, & fit rembarquer ses
pes. Pendant le bruit qu'occasionna
embarquement, les assiégés crurent
annonçoit les préparatifs d'un assaut

qu'on n'auroit pu soutenir. On se détermina à enclouer les canons & à évacuer le fort ; & l'ennemi, qui supposa qu'on se préparoit à le poursuivre, se précipita dans les chaloupes.

C'est auprès du Fort-Royal, dont on a augmenté les fortifications, qu'on a bâti une ville assez considérable. C'est la résidence ordinaire du Gouverneur, & le siége du Conseil supérieur.

Isle de Sainte-Lucie.

L'isle de Sainte-Lucie est située au sud de la Martinique, & par les treize degrés quarante minutes de latitude septentrionale. Elle peut avoir vingt milles de long sur onze de large. Son sol est arrosé par plusieurs rivieres ; il est assez bon & peut le devenir davantage, si les Colons s'occupent à creuser des canaux pour l'écoulement des eaux. L'air y est pur & assez sain, & jamais on n'y est exposé à des chaleurs excessives. Dans les parties montagneuses de l'isle, on trouve une multitude de grands arbres, dont le bois est propre aux édifices. Ses baies & ses ports sont très-bons pour le mouillage des vaisseaux, & celui qu'on nomme le *petit carenage*, passe pour le plus commode de toutes les Antilles. Trente vais-

: de ligne y seroient en sûreté. Les
; sont toujours bons pour en
r.
inte-Lucie a été long temps inha-
; les Caraïbes ne s'y rendoient que
le temps de la ponte des tortues,
en prendre les œufs. Vers 1639,
:urs Anglois tenterent de s'y établir;
quelques violences faites aux Sau-
; les irriterent tellement, qu'ils massa-
nt ces étrangers. Le peu qui échappa
te vengeance, abandonna l'isle pour
urs. En 1650, il y passa quarante
çois, sous la conduite de Rousselan,
ne brave, prudent, actif, & sin-
rement aimé des Caraïbes, pour
épousé une femme de leur nation.
ort, arrivée quatre ans après, ruina
le bien qu'il avoit commencé à faire.
qui lui succéderent, toujours en
e avec les Naturels des Antilles, ne
it échapper à leurs fleches meur-
s. La Colonie languit jusqu'en 1664,
e fut prise par les Anglois, qui l'éva-
rent en 1666. Les François y revin-
aussi-tôt; mais vingt ans après,
nêmes ennemis les attaquerent de
eau; cette fois-ci, au lieu de se
:r dans les isles voisines, les Colons

ſe retirerent dans les bois, & dès que le vainqueur ſe fut éloigné, ils reprirent leurs occupations. Cependant la guerre qui déchira l'Europe, leur fit craindre de devenir la proie du premier Corſaire qui auroit envie de les piller, & ils allerent chercher le repos dans les établiſſemens fortifiés de leur nation.

Après la paix d'Utrecht, des ſoldats & des matelots déſerteurs s'y ſauverent en aſſez grand nombre, & ce fut ce qui engagea le Maréchal d'Eſtrées à demander la propriété de Sainte-Lucie; auſſi-tôt qu'il l'eut obtenue, il y fit paſſer, en 1718, un Commandant, des troupes, du canon, des Cultivateurs. Les Anglois, choqués de l'éclat qu'on mettoit dans cette entrepriſe, réclamerent la priorité d'établiſſement; les François oppoſerent une poſſeſſion rarement interrompue, & la querelle ſe termina entre les deux Puiſſances, par convenir que les choſes reſteroient dans l'état où elles étoient avant la conceſſion qui venoit d'être faite. Cependant, en 1722, la Cour de Londres donna Sainte-Lucie au Duc de Montaigu, & ce ne fut qu'en 1731 que les deux Couronnes déciderent qu'en attendant que leurs droits reſpectifs fuſſent éclaircis,

ſeroit évacuée par les deux nations,
qu'elles auroient la liberté d'y faire
eau & du bois. Au commencement
guerre de 1744, les François s'éta-
nt de nouveau à Sainte-Lucie, s'y
fierent, & le traité de 1763 leur en
a la propriété.
epuis ce temps, le Gouvernement
occupé de la proſpérité de Sainte-
e, un peu retardée cependant par
uerre terminée en 1783, & qui a
is cette iſle entre les mains des Fran-

u midi de Sainte-Lucie eſt *l'iſle de*
nt-Vincent, qui peut avoir dix-huit
ngt lieues de circonférence; elle eſt
plie de hautes montagnes couvertes
ois, & entre ces montagnes on trouve
vallons aſſez fertiles. Avant l'arrivée
Européens, les Caraïbes étoient en
feſſion de toutes les Antilles; à me-
e qu'ils ont été chaſſés des autres iſles,
ſe ſont réfugiés à la Dominique, &
s particuliérement à Saint-Vincent;
comme ils y ont joui d'une entiere
erté, ils y ont beaucoup multiplié.
rs l'an 1660, les Anglois & les Fran-

Iſle de St Vincent.

çois voulant donner quelque consistance aux établissemens qu'ils formoient, convinrent que la Dominique & Saint-Vincent resteroient en propre aux Caraïbes. C'est là que ces hommes doux, modérés, amis de la paix, vivoient sous la direction d'un vieillard, que l'âge seul avoir instruit & appelé au Gouvernement. Leu nombre s'accrut bientôt considérable-t ment d'une race d'Africains dont on ne sait pas encore bien l'origine. On suppose qu'un navire, chargé de Negres, vint échouer à Saint-Vincent, & que ces esclaves échappés du naufrage y furent reçus comme des freres par les Sauvages; d'autres pensent que ce sont des Noirs, déserteurs des Colonies voisines. Enfin quelques-uns prétendent, & c'est le sentiment de Dutertre, le plus ancien Historien des Antilles, que ces Sauvages, barbares envers les Maîtres, épargnoient les esclaves, leur rendoient la liberté, leur donnoient leurs filles en mariages, & que de ce mélange s'est formée une génération qu'on appelle *Caraïbes noirs*. On les distingue aisément. Le Caraïbe rouge est de moyenne taille; le Caraïbe noir est grand & robuste. La discorde

a ſouvent ſecoué ſon flambeau ſur ces deux nations, qui, pour leur intérêt, auroient dû n'en faire qu'une, & les Européens ont pluſieurs fois tenté infructueuſement d'en profiter.

En 1719, quelques François furent s'établir à Saint-Vincent, de l'aveu des Caraïbes rouges, & ils conduiſirent avec eux des eſclaves pour défricher & pour cultiver le terrein; de nouveaux Colons arriverent, qui, ayant demandé aux Sauvages à en acheter quelques portions, leur apprirent qu'ils pouvoient en vendre la propriété, & cette découverte fut le ſignal de la diviſion entre les noirs & les rouges. Ils ſe firent la guerre pour le partage de l'iſle, & le droit d'en vendre la terre en détail. Les rouges, toujours battus, ſe retirerent au vent de l'iſle, ou paſſerent à Tabago. Les noirs, ſeuls maîtres de toute la côte de l'iſle ſous le vent, prétendirent que les Européens achetaſſent de nouveau les terres qu'ils avoient déjà payées. Un François voulut montrer un contrat d'acquiſition paſſé avec un Caraïbe rouge. » Je ne ſais point, lui » dit un Caraïbe noir, ce que dit ton pa» pier; mais lis ce qui eſt écrit ſur ma » fleche. Tu dois y voir en caracteres

» qui ne mentent point, que si tu ne
» me donnes pas ce que je te demande,
» j'irai brûler ce soir ton habitation «. Tel est chez les nations policées, comme chez les Sauvages, le langage du plus fort. Sans doute que l'intérêt mutuel rapprocha les esprits; car vingt ans après ces démêlés, on trouvoit dans l'isle huit cents blancs & trois mille noirs employés tranquillement à la culture du cacao, du coton, du café, & du tabac. L'isle étoit dans cette situation, quand elle tomba sous la domination Angloise, & y fut attachée par le traité de 1763. Conquise par les François, elle a été rendue à l'Angleterre en 1783. Les travaux de cinq cents blancs & de sept à huit mille esclaves donnent aujourd'hui douze cents quintaux de coton, six millions pesant de très beau sucre, & trois cent soixante mille galons de rhum.

Isle de la Barbade.

Au levant de Sainte-Lucie, on trouve l'*isle de la Barbade*, qui n'en est séparée que par un canal de la largeur de vingt-cinq lieues; c'est la plus considérable des Colonies que les Anglois aient aux Antilles. Sa forme est ovale; large du côté méridional, elle se rétrécit vers le nord,

avec une courbure à l'eſt. On la diviſe en onze paroiſſes. La capitale de l'iſle eſt *Bridge-Town*, c'eſt-à-dire, ville du pont. Elle eſt grande, bien bâtie, & l'on vante ſes quais. C'eſt la réſidence du Gouverneur, le ſiége du Conſeil, & le centre de toutes les affaires de l'iſle. La baie dont elle occupe le fond eſt ſpacieuſe, & peut contenir cinq cents vaiſſeaux. Dans le milieu de la Barbade on trouve des montagnes aſſez élevées, qui ont une pente douce, & forment des vallées fort agréables; la terre eſt fertile; on y plante & on y ſeme en tout temps. Le climat eſt chaud & humide; la chaleur y eſt tempérée par les vents. La bonne eau y eſt rare. Le pays renferme pluſieurs villes ou bourgs, & grand nombre d'habitations.

On ignore le temps où cette iſle fut découverte. On préſume que ce fut en 1521, par Alvarez Cabral, qui, étant parti pour les grandes Indes, fut pouſſé ſur les côtes du Breſil. La Barbade ne paroiſſoit pas avoir été habitée, même par les Sauvages, lorſqu'en 1627 quelques Anglois y jeterent les fondemens d'une Colonie, qui, pendant vingt ans, eut la plus grande peine à débarraſſer le

terrein, chargé de bois épais & d'arbres d'une grosseur prodigieuse. Vers l'an 1650, on y planta des cannes à sucre, qui réussirent très bien. Les guerres civiles d'Angleterre lui procurerent quantité de familles, qui vinrent y chercher un asile contre la persécution, & lui apporterent des capitaux considérables. Une affreuse conspiration de Negres pensa arrêter le cours de ses prospérités : elle fut heureusement découverte, & dès le lendemain l'on exécuta les plus coupables. Alors la Colonie s'occupa tranquillement de la culture des terres, dont la réussite passa ses espérances ; mais depuis ce temps, les esclaves negres sont traités avec d'autant plus de sévérité, que leur esclavage est perpétuel. Le propriétaire d'une habitation achete aussi des domestiques blancs, qui ne sont ni plus libres ni mieux traités que les noirs, pendant le temps de leur servitude. Le maître se regarde chez lui comme un Souverain ; son pouvoir y est absolu, excepté qu'il ne peut étendre son droit sur la vie & le corps.

Le sol de la Barbade, qui n'est qu'un rocher de pierre calcaire, recouvert d'un peu de terre, est entiérement usé. Pour

en tirer parti, il faut l'ouvrir à une assez grande profondeur, & remplir de fumier les trous qu'on a faits. C'est dans un engrais de l'herbe marine, qu'on appelle *varec*, que les cannes sont plantées. Autrefois la Colonie chargeoit quatre cents navires d'un port assez considérable, en sucre, en coton, en gingembre, &c.; mais depuis, ce nombre a considérablement diminué. A force de travaux, elle est parvenue à se procurer d'assez bon tabac, & elle a presque abandonné la culture de l'indigo. Les liqueurs sont aujourd'hui la plus forte branche de son commerce.

On donne vingt-une lieues communes de circonférence à l'*isle de la Grenade*, six dans son plus grand diametre, qui est du nord au sud, & quatre de l'est à l'ouest. Elle est située vers le douzieme degré quinze minutes de latitude septentrionale, à trente lieues au nord de la terre ferme de l'Amérique, & à soixante-dix lieues au sud-ouest de la Martinique. Son terrein, quoique fort haché, est presque généralement fertile. Dix rivieres l'arrosent. Il est moins sujet que celui des autres isles aux ravages des oura- Isle de la Grenade.

gans, & la Nature y a multiplié les anses, les baies, les rades, qui favorisent l'exportation de ses denrées. Son port principal se nomme *Basse-Terre* ou *Saint-George*. Il peut fournir un abri sûr à soixante vaisseaux de guerre.

Ce ne fut qu'en 1651 que les François entreprirent de former un établissement à la Grenade. Pour se concilier l'amitié des Sauvages qui l'habitoient, ils leur firent présent de haches, de couteaux, & de quelques barils d'eau-de-vie, au moyen desquels ils crurent avoir acheté le terrein (sur lequel ils construisirent un mauvais fort de bois), & peut-être même toute l'isle, car ils ne tarderent pas à agir en Souverains & bientôt en Tyrans. Les Caraïbes se révolterent; & n'étant pas assez nombreux pour se venger à force ouverte, ils massacrerent tous ceux de leurs oppresseurs qu'ils purent rencontrer à l'écart. Il fallut envoyer des secours pour soutenir cette Colonie au berceau. Des troupes arriverent; on poursuivit les Sauvages, qui se réfugierent sur une roche escarpée, d'où ils aimerent mieux se précipiter tout vivans, que de tomber entre les mains de leurs implacables en-

nemis. Ce roc porte encore le nom de *Morne des Sauteurs*. La Colonie commençoit à devenir florissante, lorsqu'on lui envoya un Gouverneur avide, violent, & cruel. Les plus riches habitans abandonnerent l'isle & se réfugierent à la Martinique. Ceux qui resterent, saisirent leur Tyran, lui firent son procès, & le condamnerent au dernier supplice. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que dans cette étrange Cour de justice, un seul homme, nommé *Archangeli*, savoit écrire. Un Maréchal ferrant fit les informations; au lieu de sa signature, il avoit pour sceau un fer à cheval, autour duquel Archangeli, qui faisoit l'office de Greffier, écrivit gravement, *Marque de M. de la Brie, Conseiller-Rapporteur.* Cet attentat ne fut pas puni par la Cour de France; elle n'auroit eu à sévir que contre une misérable populace : les Juges & les témoins avoient pris la fuite; & lorsqu'en 1700 on procéda au dénombrement des Colons, on ne trouva dans l'isle que deux cent cinquante Blancs, cinquante-trois Sauvages ou Mulâtres libres, & cinq cent vingt-cinq esclaves. Toute la culture consistoit en trois sucre-

ries & cinquante-deux indigoteries. Depuis cette époque, au moyen des secours que lui procurerent les habitans de la Martinique, jusqu'en 1748 & au delà, cette Colonie fit les plus grands progrès. Dans la guerre de 1757, elle fut conquise par les Anglois, & la propriété leur en fut assurée par le traité de paix de 1763. On sait que dans la derniere guerre la conquête de la Grenade a couvert de gloire M. le Comte d'Estaing. Cette isle procure annuellement aux Anglois douze millions six cent quatre-vingt dix mille livres.

Autour de la Grenade sont plusieurs petites isles qu'on appelle *les Grenadins*; on n'y trouve aucune riviere, & le climat en est cependant très-sain. Celle qu'on nomme *Cariacou* a un port excellent. On rencontre dans celle qui porte le nom de *Reguia*, quantité de viperes & beaucoup de couleuvres, qu'on appelle dans le pays *corveresses*, & qui, loin d'être venimeuses, sont très-utiles par la guerre qu'elles font aux rats.

Isle de Tabago. L'*isle de Tabago* est située vers l'onzieme degré de latitude septentrionale, au nord-est de l'isle Espagnole de la

Trinité, dont elle est séparée par un canal de neuf lieues; elle a dix lieues de long sur quatre de large. On croit qu'elle fut autrefois fort peuplée, & que ses habitans, fatigués des attaques continuelles des Sauvages de la terre ferme, se retirerent dans les isles voisines. En 1632, il y débarqua deux cents Flessinguois, pour y jeter les fondemens d'une Colonie Hollandoise; mais ils en furent chassés par les Espagnols de la Trinité & les Sauvages des isles. En 1654, les Hollandois y firent passer une nouvelle peuplade, qui, en 1666, en fut expulsée par les Anglois, à qui Louis XIV l'arracha pour la rendre à ses premiers propriétaires; mais les deux nations étant entrées en guerre, l'Amiral d'Estrées eut ordre, en 1677, de s'emparer de Tabago. Sa flotte rencontra celle de Hollande. Le combat s'engagea dans une des rades de l'isle; l'action fut mémorable: la bataille ne finit qu'après douze vaisseaux brûlés & plusieurs coulés à fond. Les assaillans perdirent moins de monde, & les défenseurs conserverent l'isle; cependant la même année d'Estrées la donna à la France, qui ne l'a jamais jugée d'une grande importance. Elle fut cédée à

l'Angleterre par la paix de 1763 ; & après avoir été conquise par les armes des François, elle lui est restée à la paix de 1783. L'isle n'est encore habitée que par quatre cents Blancs & huit mille Noirs, & le sucre, l'indigo, le coton, que recueille la Colonie Angloise, n'est pas considérable.

Isles sous le vent.

Ces isles sont nommées *sous le vent*, parce qu'en effet elles sont sous le vent des autres isles Antilles; car on sait que le vent, dans cette partie, ainsi que dans toute la zone torride, porte presque continuellement de l'est à l'ouest; les principales sont la *Trinité*, la *Marguerite*, *Curaçao*, & quelques autres moins considérables.

Isle de la Trinité.

Christophe Colomb découvrit, en 1498, l'*isle de la Trinité*, située au nord-est de l'Amérique méridionale, dont elle n'est éloignée que par un trajet de trois lieues. Elle est de forme triangulaire, & peut avoir trente lieues de long du midi au nord, sur dix-huit de large. Les brouillards dont elle est souvent couverte, en rendent l'air médiocrement sain. La partie septentrionale est montagneuse, remplie d'épaisses forêts, qui recelent beaucoup

de

de bêtes ſauvages. Lorſque les Eſpagnols y formerent un établiſſement en 1535, ils la trouverent habitée par diverſes nations d'Indiens, d'un caractere doux, qui vont dans l'état de pure nature, & qui ſe peignent le corps de rouge. La Colonie Eſpagnole de cette iſle eſt plongée dans une médiocrité, qui a encore augmenté, lorſqu'en 1727 l'intempérance de la ſaiſon a fait périr tous les cacaotiers. Les établiſſemens ſe réduiſent au port d'Eſpagne, qui a ſoixante-dix-huit cabanes couvertes de chaume, & à Saint-Joſeph, qui raſſemble quatre-vingt-huit familles aſſez miſérables.

Iſle de la Marguerite.

L'iſle de la Marguerite appartient auſſi aux Eſpagnols; elle eſt ſituée ſur la côte ſeptentrionale de l'Amérique méridionale, entre le dixieme & le onzieme degré de latitude ſeptentrionale, à environ quarante lieues au couchant de la Trinité, & ce fut dans la même année 1498 que Chriſtophe Colomb la reconnut. Elle peut avoir quarante lieues de circonférence. L'iſle eſt fertile; elle abonde en pâturage : on pêchoit autrefois des perles ſur ſes côtes, mais il faut aller chercher l'eau douce dans la terre ferme,

qui en est éloignée de huit lieues. On n'y voit de bourgade que *Mon-Padre*, qui est défendue par un petit fort. La Trinité & la Marguerite ne sont guere habitées que par un petit nombre d'Espagnols, qui y ont formé, avec des femmes originaires du pays, une génération d'hommes lâches, paresseux, tels que sont les Sauvages. Ils vivent de leur pêche, de maïs, & de bananes, que la Nature, comme pour favoriser leur indolence, y fait croître meilleures & plus grosses que dans les autres isles de l'Archipel.

Isle de Curaçao. *L'isle de Curaçao* n'est qu'un rocher, à trois lieues de la côte de Vénézuela, qui peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Elle a un port excellent, dont l'approche est fort difficile, mais dont le bassin offre toutes sortes de commodités lorsqu'on y est entré. Elle est défendue par une bonne forteresse. Les Espagnols possédoient Curaçao depuis 1527, lorsqu'en 1634 les Hollandois la leur enleverent. En 1675, les François tenterent vainement de s'en emparer. Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les isles d'*Aruba* & de *Bonair*, qui appar-

tiennent aux Hollandois, n'ont été inquiétées. On trouve dans la premiere des ſucreries, & les habitans y ſont un commerce avantageux de beſtiaux avec les Eſpagnols. La ville eſt peuplée de Hollandois, de Quakers, & de Juifs qui y ont une ſynagogue.

Amérique méridionale.

Cette grande partie de l'Amérique s'étend depuis le neuvieme degré de latitude septentrionale jusqu'au cinquante-cinquieme de latitude méridionale, & depuis le quarantieme quelques minutes de longitude jusqu'au quatre-vingt-quatrieme quelques minutes ; mais elle va toujours en diminuant, & se termine en pointe. C'est une grande presqu'isle, environnée de toutes parts par l'Océan, & jointe à l'Amérique septentrionale vers le nord-ouest, par l'isthme de Panama. Cette vaste région est arrosée par plusieurs rivieres, parmi lesquelles on remarque trois grands fleuves, qui se jettent tous trois dans la mer du Nord. Le premier est l'*Orenoque*, qui coule du sud-ouest au nord, dans la partie septentrionale ; le second est le grand fleuve de *Marahhon* ou des *Amazones*, qui traverse l'Amérique méridionale dans son milieu, du couchant au levant, & qui communique avec l'Orenoque ; & le troisieme, le fleuve de *Paraguai* ou *Rio de la Plata*,

qui l'arrose dans sa partie méridionale du nord au midi. Trois remarques importantes à faire sur ce grand pays en général, c'est qu'il est abondant en mines d'or & d'argent, qu'il n'est jamais affligé du fléau de la peste, & que les chiens n'y deviennent point enragés. Il se divise assez naturellement en huit parties principales, qui sont *Tierra-Firme*, le *Pérou*, le *Chili*, le *Pays des Amazones*, le *Bresil*, le *Paraguai* ou *Rio de la Plata*, la *Terre Magellanique*, & les isles dont nous allons successivement nous occuper.

Royaume de Tierra-Firme.

Christophe Colomb donna le nom de *Castille d'or* au pays que l'on appelle aujourd'hui *Royaume de Tierra-Firme*, par opposition aux isles qu'il découvrit d'abord. Il est situé dans la zone torride, & sujet à de grandes chaleurs, tempérées néanmoins par des pluies & des vents qui durent près de quatre mois. Il commence, du côté du nord, à la riviere de Darien, & continuant par Nombre de Dios, Bocas-del-Aoro, Bahia-del-Amirante, il est terminé à l'occident par le fleuve de Los-Dorados & par la mer du Nord. Vers la mer du Sud, en tournant à l'ouest, il s'étend depuis la

province de Costa-Rica jusqu'au golfe de Darien, d'où il s'alonge par la côte du sud, jusqu'à la baie de Saint Bonaventure. Sa longueur, du levant au couchant, est de cent quatre-vingts lieues, & sa largeur, du nord au sud, est la même que celle de l'isthme qui renferme la province de Panama & partie de celle de Darien. L'espace le plus étroit de l'isthme n'a que quatorze lieues, & il en a environ quarante dans sa plus grande largeur d'une mer à l'autre.

Les contradictions continuelles où tombent les Voyageurs qui nous parlent des Indiens de ces contrées, ne nous permettent pas de hasarder notre sentiment sur la Religion & les anciennes mœurs de ces peuples. Quelques-uns en font des anthropophages; & c'est, assurent-ils, la raison qui les a fait traiter avec tant de barbarie par les Espagnols; mais on ne trouve dans le petit nombre qui existe de leurs descendans, aucune trace de cette abominable inclination. On avance qu'ils n'ont ni temple, ni autel, ni aucune marque de Religion. Cependant Purchas dit positivement qu'ils adorent le Soleil & la Lune comme les Divinités suprêmes de l'Univers, &

qu'ils reconnoissent un mauvais Principe, qu'ils regardent comme l'auteur de tous leurs maux ; de là sans doute naissent toutes les fourberies que cet Auteur attribue à leurs Prêtres, qui sont aussi leurs Médecins. La polygamie est une loi établie dans ces pays, & l'adultere y est puni de mort. Les femmes sont chargées des plus viles fonctions du ménage ; on dit qu'elles vivent entre elles avec beaucoup de concorde, & que les maris ont de bonnes façons pour toutes. Les filles aident leurs meres dans les travaux domestiques; elles font de la soie d'herbe, elles épluchent le coton, & le filent pour en faire de la toile. Les garçons apprennent à nager, à tirer de l'arc, à se servir de la lance, &, dès douze ans, ils accompagnent leurs peres à la chasse. Il faut que ces Sauvages aient quelques notions des peines & des récompenses d'une autre vie, puisqu'ils portent à manger aux ames, & qu'ils célebrent des fêtes anniversaires en l'honneur des morts. Comment peut-on dire qu'ils n'ont aucune idée de l'immortalité de l'ame ? Ce n'est pas la seule contradiction que l'on trouve dans les Voyageurs. Ce qui reste de ces Indiens, place ses cabanes

dans les endroits qu'il croit inconnus aux Espagnols.

Le royaume de Tierra-Firme est composé des trois provinces de *Panama*, de *Darien*, & de *Veraguas*. Panama est la capitale du royaume.

Vasco Nunès de Bilboa ayant découvert la mer du Sud en 1513, deux ans après, le Capitaine Tello de Gusman eut connoissance de *Panama*, qui n'étoit alors qu'une habitation de Pêcheurs Indiens. En 1518, Pedrarias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'or, y fonda une Colonie, & en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville. Elle s'accrut pendant cent cinquante ans, & rien n'égaloit la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par le fameux Morgan, Pirate Anglois. Les Espagnols la rebâtirent aussi-tôt sur un terrein un peu plus éloigné, & l'entourerent d'un mur de pierre fort large. Un incendie la réduisit en cendres en 1739, & depuis, les maisons qui n'étoient que de bois, ont été rebaties en pierre. Panama est le siége d'un Evêque, qui se qualifie Prince de Tierra-Firme. C'est la résidence du Président d'une Audience Royale, qui est en même temps Gou-

verneur de la ville & Capitaine-Général de la province. On pêche de très-belles perles dans le golfe de Panama.

Porto Belo est la seconde ville de la province de Panama; elle est située en forme de croissant sur la pente d'une montagne, qui environne le port. A l'arrivée des flottes, elle est très-peuplée; mais l'intempérie du climat en fait sortir tous les habitans, aussi-tôt qu'elles sont parties : aussi a-t-on nommé *Porto-Belo* le tombeau des Espagnols; & pendant le reste de l'année on n'y trouve qu'un petit nombre de Negres, de Mulâtres, & quelques Blancs, avec une garnison de cent cinquante soldats, qu'il faut changer tous les trois mois. On peut dire que cette ville a été l'entrepôt de toutes les richesses de l'Ancien & du Nouveau Monde. Sa foire duroit quarante jours; mais depuis trente-cinq ans, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchues.

Les deux provinces de Darien & de Veraguas n'offrent rien qui soit digne de fixer l'attention de nos Lecteurs; mais quoique celle de *Carthagene* dépende de l'isle Espagnole, comme elle est située dans le royaume de Tierra-Firme, nous

nous croyons obligés d'en parler ici avec quelque étendue.

Cette province eſt bornée à l'oueſt par la riviere de Darien, & à l'eſt par celle de la Magdeleine : elle a cinquante-trois lieues de côtes, & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Il y a beaucoup de montagnes arides, ſéparées par des vallons fertiles & bien arroſés. Les exceſſives chaleurs du climat empêchent les productions d'Europe d'y proſpérer; mais le riz, le manioque, le maïs, le cacao & le ſucre y ſont fort communs. On y recueille beaucoup de coton médiocre.

Baſtidaa fut le premier Européen qui ſe montra, en 1502, ſur ces plages inconnues. La Coſa, Guerra, Ojéda, Veſpuce, Oviedo, y aborderent après lui, & furent repouſſés par les naturels; mais Pedro de Heridia y débarqua en 1527 avec des forces ſuffiſantes, & y bâtit Carthagene. Des Corſaires pillerent cette nouvelle ville en 1544. Quarante ans après, elle fut brûlée par le célebre Drake. Pointis la prit pour Louis XIV en 1697, & y commit beaucoup d'excès. Vernon, Amiral Anglois, eut, en 1741, la honte d'en lever le ſiége, quoiqu'il fût

à la tête d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades d'Angleterre.

La ville de Carthagene est bâtie dans une presqu'isle de sable, qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres, & la ville est une des mieux percées du Nouveau Monde. Il peut y avoir vingt-cinq mille ames, dont les Espagnols forment la sixieme partie. Les Indiens, les Negres, & les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste. C'est la résidence du Gouverneur, qui, depuis 1739, releve, pour le militaire, du Vice-Roi de la Nouvelle-Grenade. La baie a deux lieues & demie d'étendue. Le commerce y est très-considérable, & dans le temps de la foire, l'on y voit un très-grand nombre de Négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito. Ils s'y rendent avec de l'or, de l'argent monnoyé, en lingots & en poudre, avec beaucoup d'émeraudes, mais qui ont considérablement perdu de leur prix, depuis qu'on cesse de les estimer en Europe.

Les habitans de Carthagene portent pour habillement une veſte de toile fine, les culottes de même, & les pourpoints de taffetas unis, dont l'uſage eſt général. En 1735, ils ont commencé à ſe ſervir de perruques. Les femmes blanches ont une ſorte de jupe de taffetas uni, qu'elles appellent *pollera*, qui leur pend jusqu'aux talons. Un pourpoint leur couvre le reſte du corps : lorſqu'elles ſortent, elles prennent la mantille. Ces femmes paſſent triſtement leurs jours dans le fond de leur appartement, à ſe faire berçer dans leur hamac pendant la chaleur du jour. Les hommes ne ſont pas ennemis de ce plaiſir. Il ne faudroit point chercher des gens inſtruits à Carthagene. Les hommes qui habitent ce pays ne ſortent de leur léthargie que lorſque les vaiſſeaux arrivent, & ils rentrent dans leur indolence auſſi-tôt qu'ils ſont partis. Les deux ſexes ne manquent cependant ni d'eſprit ni de pénétration. Leur vertu favorite eſt la charité ; ils l'exercent avec une attention reſpectable envers les Européens. Ils ont tous une extrême paſſion pour les liqueurs fortes, le chocolat, les confitures, le miel, & la fureur ſans égale de fumer de petits rou-

leaux de tabac en feuille. La plus grande marque d'estime & d'amitié qu'une femme puisse donner à un homme dans une visite, c'est d'allumer du tabac & de lui présenter le rouleau. Un refus offenseroit cruellement une femme. Qui diroit que la danse est l'amusement chéri de ce peuple indolent ?

La chaleur excessive du climat est la cause invincible de l'indolence des habitans ; une transpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide des malades, lors même qu'ils se portent bien. Ceux qui arrivent d'Europe, conservent leur embonpoint trois ou quatre mois ; mais ils le perdent ensuite, ainsi que leur couleur animée. Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux, qui se déclare par des vomissemens, accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire dans ces transports. Ceux qui échappent à ce danger, dans les premiers temps, ne courent plus aucun risque. Une lepre hideuse attaque indifféremment les regnicoles & les étrangers. Ceux qu'on en croit attaqués, sont renfermés dans un hôpital, sans distinction de sexe, de rang, ni d'âge ; mais,

comme par l'avarice des Adminiſtrateurs il eſt permis aux pauvres de ſortir & d'aller mendier, & qu'on ſouffre que ces lépreux ſe marient, il n'y a pas d'apparence qu'on puiſſe arrêter le fléau de cette contagion.

Nouveau royaume de Grenade.

La Nouvelle-Grenade eſt d'une étendue prodigieuſe, & ſon climat eſt plus ou moins chaud, ſelon la direction des branches des Cordilieres qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes ſont ſuſceptibles de culture; mais les plaines & les vallées qui les ſéparent offrent un ſol fertile. Ce grand pays s'étend depuis le quatrieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au douzieme, & depuis le quarante-deuxieme degré vingt minutes juſqu'au ſoixantieme de longitude occidentale. Il eſt partagé en cinq provinces, en y comprenant celle de Carthagene, dont nous venons de parler. Même avant la conquête, la Nouvelle-Grenade étoit fort peu habitée. Cependant, au milieu des Sauvages qui la parcouroient, il s'étoit formé une nation qui avoit une Religion, un Gouvernement, une culture, & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens,

s'étoit élevée beaucoup au dessus des autres peuples de l'Amérique. Cet Etat s'appeloit *Bogota*, sans doute du nom d'une montagne qu'on y connoît dans le voisinage de *Santa-Fé*, sa capitale actuelle. Benalcazar, qui commandoit à Quito, & le Capitaine Quesada, l'attaquerent en 1526, & malgré la forte résistance des Sauvages réunis sous un Chef absolu, ils eurent la gloire, puisque l'on veut que c'en soit une, de détruire une partie de cette nation, & de donner des fers à l'autre. Il ne faut pourtant pas croire que tous soient soumis; il reste encore des Indiens indépendans dans les provinces éloignées du centre de la domination Espagnole. Au reste, c'est de cette grande contrée qu'on tire les émeraudes les plus parfaites de l'Univers, & si l'on en croit les relations, c'est de tous les pays le plus riche en mines d'or.

La ville de *Santa-Fé de Bogota* est la capitale de la Nouvelle-Grenade; elle est située sur la riviere de Bogota, à seize lieues au levant de son embouchure dans la riviere de la Magdeleine: sa distance de la mer du Sud au levant est de quatre-vingts lieues, & de Carthagene au midi

ſur la mer du Nord, ſeulement de ſoixante. Les Eſpagnols la fonderent en 1536: c'eſt le ſiége du Vice-Roi & de l'Audience Royale, dont il eſt le Préſident. Il y a un Archevêché, un Collége, & une Univerſité. En 1774, la population de cette ville montoit à près de dix-ſept mille habitans. Les autres lieux remarquables de la Nouvelle-Grenade ſont la *Trinidad*, *Merida*, *Pampeluna*, où il y a des Colléges; *Tunja*, capitale d'un diſtrict où l'on trouve beaucoup de veines d'or, d'émeraudes, & où il ſe fait un grand commerce; & *Vittoria de los Remedios*, dont le territoire abonde en mines.

Province de Sainte-Marthe.

La province de *Sainte-Marthe* a quatre-vingts lieues du levant au couchant, & cent trente du nord au midi. Elle fut découverte dans le temps que les Rois d'Eſpagne ne demandoient à ceux de leurs ſujets qui paſſoient dans le Nouveau-Monde, que le quint de l'or qu'ils ramaſſoient de leurs pillages, en ſorte que le bras deſtructeur ſe porta par-tout, & que la déſolation fut univerſelle. Quelques-uns des Conquérans bâtirent deux ou trois villes médiocres & quelques bourgades,

gades, qui ſont reſtées ſans communication jusqu'à nos jours, que quelques Miſſionnaires Capucins ont réuni dans huit hameaux quatre mille *Motilones* ou *Evagiras*, les plus féroces des Sauvages indépendans de ces cantons L'air du pays eſt bon, mais très chaud. Il y a beaucoup de mines d'or, pluſieurs de ſel, & de bons pâturages.

Province de Vénézuéla.

En 1499, Alphonſe Ojeda reconnut le premier le pays de *Vénézuéla*, ou petite *Veniſe*, qu'il nomma ainſi, par rapport à quelques huttes qu'il apperçut, & qui étoient établies ſur des pieux, au milieu des eaux ſtagnantes qui rempliſſoient une plaine; mais ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez y fixa une Colonie; ſuivant ſon rapport, elle devoit procurer à la mere patrie une ſource abondante de richeſſes. Dans ce temps, Charles Quint, engagé dans des guerres cruelles occaſionnées par des querelles interminables, s'étoit vu contraint d'emprunter des *Velſers* d'Ausbourg, alors les plus riches Négocians de l'Europe, des ſommes conſidérables qu'il ſe trouvoit hors d'état de leur rendre. Ce Monarque leur offrit en payement la province de Vénézuéla, &

ils l'accepterent comme un fief de Castille. Au lieu de faire passer dans le pays des Cultivateurs & des hommes qui connussent l'exploitation des mines, les Velsers, sous la conduite d'Alsinger & de Sailler, n'y envoyerent que cinq cents féroces soldats, du nombre de ceux que l'Allemagne commençoit à vendre à qui vouloit payer leur sang. Ces barbares égorgerent les Indiens pour arracher l'or qu'ils possédoient, & en furent bientôt massacrés. Alors les Espagnols se remirent en possession du pays; mais les Indiens n'en furent pas plus heureux.

La province de Vénézuéla est bornée au septentrion par la mer du Nord, au levant par la province de Cumana, au midi par la Nouvelle-Grenade, & au couchant par des montagnes qui la séparent de la province de Sainte-Marthe. Elle a environ cent cinquante lieues d'étendue du levant au couchant, & cent du midi au nord. Le terroir est fertile en grains; il y a de bons pâturages; mais sa principale richesse consiste dans l'excellent cacao qu'on y recueille. Le golfe de Vénézuéla a pour le moins vingt lieues d'ouverture au nord; il communique au midi par un canal étroit & dangereux,

avec le lac de *Maracaybo*, qui coupe la province par le milieu. Vénézuéla en a été long-temps la capitale ; mais elle a dû céder cet honneur à Maracaybo, l'une des plus riches villes que les Espagnols possedent dans la terre ferme de l'Amérique. Les Flibustiers François la pillerent en 1666 & 1678. Son commerce consiste en cuirs, en cacao, & en tabac. Le pays des *Caraques* est compris dans la province de Vénézuéla : c'est dans son territoire que se trouvent les grandes plantations de cacaotiers, dont les propriétaires demeurent dans la ville de *Caracos* ou *Saint-Jacques de Léon*. La ville de *Varinas* est célebre pour son bon tabac.

Province de Cumana ou Nouvelle-Andalousie.

Ce fut en 1498 que Colomb découvrit la côte de *Cumana*. L'année suivante, Ojeda y descendit, & fit paisiblement quelques échanges avec les Indiens. Les aventuriers qui le suivirent pillerent ces hommes simples, les assujétirent à des travaux destructifs, & finirent par les massacrer. Le bon Ecclésiastique Las Casas, touché de l'horrible barbarie que les Espagnols exerçoient contre ces peuples, entreprit de les convertir sans violence, sans esclavage, de

les accoutumer au travail, & d'en faire des citoyens vertueux & paiſibles. Il raſſembla pour cet effet quelques Eſpagnols, à qui il fit prendre des habits différens de ceux des conquérans, afin de ne pas révolter les yeux des *amis de ſon cœur*, comme il le dit lui-même. Après une navigation aſſez heureuſe, il aborda à Porto-Ricco en 1519, & fut placer ſes nouveaux Colons dans une bourgade, nommée *Tolede*, qu'au milieu de ruiſſeaux de ſang, un certain Ocampo venoit de fonder. Ces infortunés, qui arrivoient dans le pays avec des intentions pacifiques, ne tarderent pas à devenir les victimes des crimes de leurs prédéceſſeurs, & le peu qui échappa à la vengeance des Indiens, dut aller bientôt chercher un aſile ailleurs.

La province de Cumána eſt la plus orientale de celles que les Eſpagnols poſſedent le long de la côte ſeptentrionale de la mer du Nord dans l'Amérique méridionale : elle dépend, comme celle de Vénézuéla, pour le civil de l'Audience de Saint-Domingue. Elle eſt bornée au ſeptentrion & au levant par la mer du Nord, qui la ſépare au nord de l'iſle Marguerite & des autres villes ſous le vent.

Les embouchures de la grande riviere d'Orenoque, qui la bordent au sud-est, lui servent de frontiere du côté de la Guiane; elle est séparée au midi de la Nouvelle-Grenade par de vastes plaines souvent inondées, & elle a la province de Vénézuéla au couchant. Son étendue du levant au couchant est de quatre-vingts lieues; celle du midi au nord n'est pas connue. *Cumana* ou la *Nouvelle-Cordoue* est la principale ville du pays. *Paria* est un autre district. L'intérieur de la province est habité par des Indiens indépendans. On pêche quelques perles sur les côtes, & le terroir produit du tabac.

La province de *Quito*, que nous nommons *Audience*, pour nous conformer à la façon de s'exprimer des Espagnols, est partagée en six Gouvernemens; savoir, *Quito*, *Popoyan*, *Atacames*, *Quixos*, *Mainas*, & *Jaën-Bracamoros*. Elle est bornée au nord par le nouveau royaume de Grenade, au levant par le Bresil, au midi par le Pérou, & au couchant par la mer du Sud. Elle s'étend depuis le quatrieme degré de latitude septentrionale jusqu'au sixieme de latitude méridionale, & depuis le deux cent quatre-vingt-dix- Audience de Quito.

ſeptieme de longitude juſqu'au trois cent trentieme. Elle a du midi au nord plus de deux cent cinquante lieues communes de France, & près de huit cents du levant au couchant. Cette vaſte étendue eſt habitée par différentes nations Indiennes, peu connues même des Eſpagnols, & n'eſt réellement peuplée que dans un canton d'environ vingt lieues, qui ſe trouve entre les deux chaînes de montagnes des Cordilieres des Andes.

La province de Quito, proprement dite, avec quelques autres aſſez voiſines, formoient un royaume particulier, lorſque Tapac Yapanqui, onzieme Inca du Pérou, en entreprit la conquête au commencement du ſeizieme ſiecle, & l'unit à ſes domaines. Sébaſtien de Belalcazar s'en empara pour le Roi d'Eſpagne en 1533. Quoique dans la zone torride, le pays eſt plus froid que chaud : pluſieurs montagnes des Andes ſont couvertes de neige toute l'année, & l'on n'y voit ni hommes, ni plantes, ni animaux. Le reſte de la province eſt plus fertile, & aſſez peuplé d'Indiens & d'Eſpagnols : on y éleve de nombreux troupeaux ; il y a quelques fabriques, & il n'y manque pas de mines d'or & d'argent, mais elles ſont

négligées par la pareſſe des habitans. Les Indiens de Quito ſont bien faits & fort induſtrieux ; ils vont les bras & les jambes nus, & relevent leurs cheveux en treſſes ; ils parlent, ainſi que les Créoles, également l'eſpagnol & l'indien.

Le quinquina eſt juſqu'ici la ſeule production de la province de Quito qui ait pu en être exportée. L'arbre qui donne ce précieux remede, pouſſe une tige droite, & croît ſur la pente des montagnes. Sa ſeule partie recherchée eſt ſon écorce, connue par ſa vertu fébrifuge, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. On en diſtingue trois eſpeces, le jaune & le rouge, également eſtimés, & le blanc qui leur eſt inférieur. Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jéſuites qui l'y avoient apporté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent très-cher aux riches. Les naturels du pays connoiſſoient, de toute ancienneté, le quinquina, & ils recouroient à ſes vertus contre les fievres intermittentes. On le faiſoit infuſer dans de l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, ſans le marc. M. Joſeph de Juſſieu, un des plus célebres Botaniſtes, leur enſeigna à

en tirer l'extrait, dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Quito, ou, comme l'appellent les Espagnols, *Saint-François de Quito*, est la capitale de la province. Cette ville, située dans un terrein sec, sablonneux, inégal, sur le penchant de la montagne de Pichincha, l'une des Cordilieres, a été fondée, ou, pour mieux dire, rebâtie par les Espagnols en 1534; elle est grande, riche, peuplée, & fort commerçante. Les maisons sont propres, les églises très-belles, sur-tout la cathédrale, érigée en évêché vers 1545, sous la métropole de Lima. L'Evêque, qui jouit du privilége d'administrer la vice-royauté de Lima, lorsqu'elle est vacante, a peut-être le plus grand diocese du monde.

L'Audience de Quito, établie en 1563, est composée d'un Président, Gouverneur de la province, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal, &c. On peut appeler de ses Jugemens au Conseil suprême des Indes à Madrid. On compte dix couvens d'hommes & de filles dans la ville; il y a deux colléges, un séminaire, & une Université. On accuse les habitans de Quito d'être adonnés à l'ivrognerie, au jeu, & à la débauche des femmes, & en

général l'on soupçonne leur probité, tous vices qui proviennent de la fainéantise où ils sont plongés, & en partie du printemps perpétuel dont on jouit dans ce pays, nonobstant sa situation dans la zone torride. Ce seroit un séjour délicieux, s'il n'étoit exposé aux volcans de la Cordiliere, aux tremblemens de terre, aux ouragans, & aux torrens qui ravagent la plaine. C'est aux environs de Quito que les Académiciens François, envoyés par la Cour de France, fixerent leur séjour pour mesurer un degré du méridien auprès de l'équateur.

Les lieux les plus remarquables de l'Audience de Quito, après la capitale, sont *Latacunga*, où l'on trouve douze mille habitans & plusieurs manufactures; *Rio-Bamba*, qui en contient vingt mille; *Chimbo*, fameux par la quantité de mules qu'on y éleve; *Guayaquil*, qui est une ville bâtie sur pilotis, le long de la riviere du même nom : elle est grande, bien peuplée, riche, & fort marchande. Les Flibustiers François de Saint-Domingue la pillerent en 1688 & 1709. Son territoire produit du cacao, en assez grande quantité pour en fournir la province, qui ne manque pas de bois de charpente.

C'est dans le district de *Loja* ou *Loxa* que croît le quinquina. On y recueille de la cochenille. Le pays fournit aussi beaucoup de bœufs & de mules. Les mines d'or y étoient autrefois très-abondantes ; mais la paresse extrême des habitans les a fait négliger.

Province de Popayan.

La province de *Popayan* est partagée depuis 1730 entre les deux Audiences de Santa-Fé & de Quito. Ce grand pays fut conquis par les Espagnols en 1536. On y trouve beaucoup de mines d'or, & c'est la contrée de l'Amérique méridionale où les Conquérans en exploitent un plus grand nombre par le moyen des Negres. Les Européens qui habitent cette contrée sont perpétuellement en guerre avec plusieurs nations Indiennes très-courageuses, qui, lorsqu'elles ont fait une irruption dans les plaines, se retirent sur le sommet de montagnes inaccessibles. La ville de *Popayan* a été bâtie en 1537, sur le bord de la riviere de Rio del Molino, qui la partage, & sur laquelle on a jeté deux ponts. Elle est éloignée de quatre-vingts lieues au nord-est de Quito. Son nom lui vient d'un Cacique Indien, que les Espagnols y trouverent. Les égli-

ſes, les couvens, les maiſons y ſont aſſez bien bâties. Il y a un évêché depuis 1547. C'eſt la réſidence du Gouverneur. La population y monte à vingt-cinq mille habitans, qui ne préſentent qu'un étrange mélange de ſang eſpagnol & de ſang negre. Si les orages & les tremblemens de terre étoient moins fréquens dans cette province, ce ſeroit ſur-tout un ſéjour charmant que Popayan, où le commerce eſt très-actif, car on y jouit d'un printemps continuel.

La province d'*Atacames* eſt fort médiocrement peuplée, & les Chrétiens que les Miſſionnaires ont baptiſés, n'ont pas encore perdu leur ancienne barbarie. Les habitations y ſont fort éloignées les unes des autres, & proſpéreront difficilement. On y recueille du cacao d'une bonne qualité, beaucoup de vanille, d'achot, de ſalſe-pareille, d'indigo bâtard, & peu de grains de premiere néceſſité. Quelques mines d'or & quantité de cannelliers engagerent les Eſpagnols à faire, en 1559, quelques établiſſemens dans la province de *Quixos*. On y a voulu depuis former quelques plantations de cannes à ſucre, de tabac & de coton; mais elles ſont ſans ceſſe détruites par les Indiens indépen-

dans, qui font une guerre cruelle aux usurpateurs de leur patrie. On trouve en plusieurs endroits, des arbres qui produisent le storax. Les villes, les bourgs de la province de *Jaën de Bracamoros*, ne méritent pas d'être nommés. Le pays produit un peu de cacao, de tabac & de coton. On y éleve quelques mules, & les forêts sont remplies de tigres, de lions, d'ours, & d'autres bêtes féroces.

Province de Maynas.

La province de *Maynas* est renommée, parce que c'est dans son territoire que prennent leur source les diverses rivieres qui, après leur réunion, forment le fleuve des *Amazones*, de *Maranhon* ou *Maragnon*, ou d'*Orellana*. L'embouchure de ce grand fleuve fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb, & sa source, à ce qu'on croit, fut reconnue en 1538 par Gonzale Pizarre. Son Lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui du rivage l'accabloient de fleches. Comme ces Américains étoient sans barbe, il se peut que l'imagination vive des Espagnols leur ait fait regarder ces Indiens comme une armée de femmes

guerrieres, & donner au fleuve le nom des Amazones, qu'on lui a depuis conſervé. On lui croit près de douze cents lieues de cours, & ſouvent par des contrées preſque inconnues à nos plus habiles Géographes. Les Jéſuites Eſpagnols ont les premiers entrepris d'établir une miſſion entre les bords de ce grand fleuve & du Napo. Auſſi-tôt que ces Miſſionnaires avoient raſſemblé quelques familles, ils en formoient une bourgade; mais l'habitude de la vie errante, l'averſion pour le travail, l'état d'indépendance où ces Indiens avoient vécu, les faiſoit ſouvent fuir dans leurs forêts: enfin, après beaucoup de peine, leur miſſion, commencée en 1637, réuniſſoit, en 1766, dix mille habitans, diſtribués en trente-ſix bourgades. Mais ces établiſſemens ne peuvent avoir qu'une bien médiocre conſiſtance. L'Indien, content de ce qu'il poſſede, ne ſouhaite rien de plus. Une cabane couverte de feuilles de palmier, quelques outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac, un canot, voilà tout ſon bien. Il vit ſans ſouci, dort ſans inquiétude, & meurt ſans crainte. On peut dire qu'il

est heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent. De ces bourgades habitées par les Indiens, on a formé le Gouvernement de *Maynas*, qu'on appelle aussi le *Pays des Amazones*. Chaque nation de ces Indiens a son langage particulier; mais il y en a un qu'ils appellent la *Quichua*, qui est entendu & parlé par tous ceux du Pérou. Les uns sont dans l'usage d'applatir la tête de leurs enfans, en forme de pain de sucre; d'autres se peignent le corps, ou une partie seulement; quelques-uns se font gloire de porter les oreilles fort longues; plusieurs se font des trous aux levres, aux narines, aux mâchoires, & au menton, qu'ils garnissent de plumes d'oiseaux & de fleches. Les lieux les plus considérables de cette contrée, sont la ville de *San-Francisco de Barja*, *San-Ignace de Pevas*, & *San-Jago de la Laguna*, où réside le Supérieur-Général des Missions. La chaleur & l'humidité contribuent également à rendre ce pays très-fertile; il y croît beaucoup de cacaotiers sauvages, & une infinité d'arbres de différentes qualités. Les plantes y sont singulieres & fort variées.

On arrive de la province de Quito dans celle des Maynas, par trois chemins tracés à travers cette fameuſe chaîne de montagnes qu'on appelle Cordilieres des Andes, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige, & où ſe trouvent ces ſinguliers ponts de corde, tendus comme des filets, qui ſervent à paſſer les rivieres. Il y en a de cette eſpece, qui ont plus de trente toiſes, & ſont bien capables d'effrayer uu Voyageur Européen. Les Indiens, qui ne ſont rien moins qu'intrépides, y paſſent en courant avec une légéreté ſurprenante, chargés de tout le bagage & des bâts des mules, qu'on fait traverſer le fleuve à la nage.

EMPIRE DU PÉROU.

LE *Pérou* eſt la partie la plus conſidérable de l'Amérique méridionale. Cet Empire eſt borné au nord par le nouveau Royaume de Grenade ; au levant par le Breſil & la mer du Nord ; au midi par le détroit de Magellan, & au couchant par la mer du Sud ; il s'étend depuis le golfe de Guayaquil & la côte de Tumbez, par le troiſieme degré vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, juſqu'aux terres Magellaniques, vers le cinquante-quatrieme degré de la même latitude, ce qui fait à peu près douze cent cinquante lieues communes de France ; & du levant au couchant, depuis la fameuſe ligne de démarcation, qui diviſe les Domaines des Couronnes de Caſtille & de Portugal, juſque vers le ſoixante-troiſieme degré de longitude occidentale.

Afin de mettre de l'ordre dans ce que nous avons à rapporter du Pérou, nous croyons néceſſaire de commencer par l'Hiſtoire abrégée des Incas, qui ont gouverné cet Empire ; nous donnerons enſuite

un apperçu de la Religion, des Loix, ſages & des mœurs des anciens Pé-ns; nous dirons, d'après les Auteurs gnols, avec quelle audace inouie re, & quelques aventuriers, ſes com-ons, ont conquis tant de provinces, ous terminerons ce grand article par xpoſé ſuccinct de la ſituation de ce, ſous la domination de ſes vain-rs.

n'y a point d'hommes ſur la terre mblés en corps de nation, qui ne nt précéder cette réunion par des cir-tances merveilleuſes, qui tiennent tou-; de la Fable. Si l'on en croit les tra-ons des Péruviens, ils avoient des ;, une Police, & comptoient des ; depuis le déluge. Les annales les réſervées de cette nation n'en ſup-nt qu'un petit nombre avant le fa-x Mancc-Capac, qu'on regarde comme égiſlateur du Pérou, & qui, Chef petit canton, adoucit les mœurs fé-s de ſes ſujets, &, par douceur ou rce de ruſes, ſubjugua les peuples des irons. Quoi qu'il en ſoit de cette con-ure, les Fables Péruviennes font re-nter juſqu'au Soleil l'origine des Incas. e Soleil, pere du premier Inca, dit

» l'Inca *Garcilasso*, touché du triste état
» du Pérou, qu'il aimoit, envoya son fils
» avec sa sœur, pour en civiliser les ha-
» bitans, leur donner des Loix, leur ap-
» prendre à cultiver la terre & à se nourrir
» des fruits de leur travail; enfin pour
» établir dans le pays une Religion &
» le culte du Soleil leur pere, & pour lui
» offrir des sacrifices «. Ces enfans du Soleil se trouverent aussi-tôt transportés sur les bords du lac *Siticaca*, à quatre-vingts lieues de Cusco. Ils étoient unis par les liens du mariage, & le Soleil leur avoit confié un lingot d'or, avec ordre de le jeter à terre, & de ne s'arrêter que dans l'endroit où il s'enfonceroit de lui-même. Ce prodige arriva au pied de la montagne d'*Huanacausi*, qu'on trouve auprès de Cusco. Ce fut là qu'ils se fixerent, & qu'ils réunirent auprès d'eux toutes les peuplades voisines, qui vinrent à l'envi profiter de leurs leçons. Les hommes furent instruits dans l'agriculture, les femmes apprirent à filer, & tout le monde fut heureux. C'est l'âge d'or des Péruviens. Garcilasso conjecture que depuis cet établissement, il a pu s'écouler quatre cents ans jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Ce premier Souverain portoit le nom de

-*Inca*, & sa sœur, en même temps
ne, celui de *Mama-Ocello-Huaca*.
gnifie Roi, & dans la suite on y
Capac, comme qui diroit riche en
, en talens. La femme de Manço
Coya, c'est-à-dire, femme légitime,
concubines étoient appelées *Palla*.
nco-Capac établit pour premiere
aimer ses semblables, comme on
soi-même. Il déclara que l'adultere,
cide & le vol seroient punis de
Le mariage ne fut permis qu'à vingt
dans sa famille. Ce fut ce Prince
rigea le premier temple au Soleil,
lui consacra des vierges qui toutes
ent être du sang royal. Il régla pour
ses successeurs, les marques distinc-
qu'ils portroient; il inspira à ses
le goût de l'agriculture, & leur
à conduire les eaux à travers les
, pour les fertiliser. Par ses ordres,
e habitation eut un grenier public,
la direction d'un Chef. Ce Prince
ut regretté de ses sujets, dont il
été le Législateur, le pere, & l'ami.
chi-Roca succéda à son pere Manco-
c. Il fut comme lui doux & juste,
onserva la paix dans ses petits Etats.
fils aîné, *Eloque Yupanqui*, hérita

des vertus de Sinchi-Roca. Il fit la guerre à quelques nations turbulentes; mais ayant laissé le trône à son fils *Mayta-Capac*, ce Prince assembla une puissante armée, & soumit les Cuhunicas, qui conservoient l'affreuse coutume d'employer un poison lent pour se venger de leurs ennemis. L'Inca ordonna que les empoisonneurs seroient brûlés vifs avec tout ce qui leur auroit appartenu. Cette Loi juste fit cesser cet usage barbare. Ce Prince vainquit aussi les Antis, nation cruelle qui adoroit les tigres, les couleuvres & l'herbe *coca*, qui égorgeoit ses prisonnniers de guerre & en faisoit un horrible festin. Le Pérou doit à l'Inca *Mayta-Capac*, l'invention des ponts d'osiers, tissus & entrelacés, pour passer des rivieres, dont la profondeur & la rapidité ne permettent pas l'établissement d'un pont de bois ou de pierre. Il en subsiste encore un au milieu d'un marais impraticable, qui fait l'admiration des Voyageurs.

Capac-Yupanqui, fils aîné de Mayta-Capac, fut un grand Conquérant. Son fils *Roca* recula encore les bornes de son Empire, & fonda une Académie pour l'instruction des Princes de son sang. *Yahuar-Huacac*, appelé au trône par le

de sa naissance, après la mort de reçut son nom, qui signifie *pleure-* parce qu'en effet il répandit des de sang dans son enfance. On con- es Devins sur ce phénomene étrange, prédirent que tous les malheurs it prêts à fondre sur l'Empire. Nous uvons nous refuser à transcrire ici ie la Tradition Péruvienne a fait à ce sujet, d'âge en âge, parce qu'on lire que c'est elle qui a mis l'Empire du i entre les mains des Espagnols. Il dit, » que l'aîné des fils d'Yahuar- acac lui ayant causé beaucoup de igrin par ses manieres hautaines, ce onarque, pour l'humilier, l'envoya der les troupeaux du Soleil, dans pâturages peu éloignés de la Cour, que, pendant son exil, le jeune Prince en songe un homme barbu, en habit anger, qui lui dit qu'il étoit aussi fils du Soleil, & frere de Manco- ipac, & de la Coya-Mama-Oello- iaco; qu'il se nommoit *Viracocha- ca*, & qu'il venoit l'avertir que la us grande partie des provinces de hin-Casuya s'étoient révoltées. Cet omme lui commanda d'en donner avis son pere, & l'avertit en particulier

» de ne rien craindre, quelque disgrace » qui lui survînt, parce qu'il lui promet» toit de le servir en toute occasion «. Vainement le jeune Prince donna ce salutaire avis à son pere, qui se moqua de l'avertissement; & lorsque les ennemis s'approcherent pour détruire & piller Cusco, le lâche Souverain prit le parti de fuir & d'abandonner la défense de ses sujets. Le fils d'Yahuar-Huacac, à qui, depuis son rêve, le nom de Viracocha étoit resté, rassembla ce qu'il put de troupes, tomba à l'improviste sur les rebelles, en fit un carnage épouvantable, & traita avec bonté ceux qui se soumirent. Après sa victoire, il retourna auprès de son pere, à qui il osa proposer, pour empêcher de pareilles séditions, de mettre dorénavant plus de douceur dans l'administration de ses États. L'Inca, offensé de cette remontrance, alloit se porter aux plus grandes extrémités contre son fils, lorsque les peuples de Cusco releguerent leur Maître dans un château, & donnerent la régence de l'Empire au Prince qui venoit de les sauver.

Viracocha, pour premier essai de son pouvoir, fit élever un temple à l'ancien Viracocha qu'il avoit vu en songe; mais

ſes ſujets ſe perſuaderent que le vainqueur des rebelles & le ſauveur de l'Empire méritoit ſeul leurs adorations, & ils l'érigerent en Divinité. La même Tradition dont nous venons de nous ſervir, rapporte que ce Prince, qui étoit un habile Devin, prédit que dans la ſuite des temps il arriveroit au Pérou une nation inconnue, qui envahiroit l'Empire & en changeroit la Religion. Il voulut cacher ce ſecret à ſa nation; mais, malgré ſes précautions, il tranſpira, & ne ſervit pas peu au ſuccès des armes Eſpagnoles, ainſi que la repréſentation de l'hiſtoire du rêve qui ſe trouvoit dans le temple de Viracocha.

Le fils aîné de l'Inca Viracocha eſt connu ſous le nom de *Pachacutéec*; il fit alliance avec le Souverain des vallées de Pachacamac, de Rimac, & de quelques autres. Les peuples de ces contrées adoroient le Dieu Pachacamac, qui ſignifie Créateur & Conſervateur de l'Univers; mais quoique les Péruviens reconnuſſent cette Divinité, ils ne lui avoient point bâti de temple, parce qu'ils la croyoient inviſible. La vallée de Rimac avoit auſſi une idole de ſon nom, qui veut dire

celui qui parle, parce qu'elle rendoit des oracles. Dans le traité qu'on fit avec ces deux nations, elles se soumirent à bâtir des temples au Soleil, & les Péruviens promirent de laisser subsister ceux de Pachacamac & de Rimac.

L'Inca *Yupangi*, successeur de Pachacutéec, entreprit la conquête du Chili, & y fit recevoir les Loix du Pérou. *Tupac*, son fils, fut malheureux dans les guerres qu'il entreprit; *Huayna Capac* conçut le dessein de soumettre les Saramissus & les Passans, peuples stupides & sauvages; mais s'étant approché de leurs frontieres, il renonça à son dessein, en disant à ses guerriers : » Retirons-» nous, des hommes de cette espece ne » méritent pas de nous avoir pour maî-» tres «.

Ce fut sous le regne d'Huayna-Capac, que les Espagnols arriverent au Pérou. Ce qu'on lui rapporta de la forme du vaisseau qu'on venoit de découvrir, & de la figure extraordinaire des hommes qui le montoient, lui arracha quelques soupirs, & lui rappela la terrible prédiction de Viracocha, qui s'étoit conservée dans la famille des Incas. Il ne douta pas

que ces étrangers ne fussent la nation annoncée par son ancêtre ; & pour obéir au Soleil son pere, il ordonna qu'ils fussent reçus avec autant de soumission que de respect. Ces circonstances rapprochées jettent une grande lumiere sur l'étonnante stupidité des Péruviens, lorsqu'ils se virent assaillis par quelques Espagnols que le moindre effort devoit écraser. Que ne peut point un oracle menteur sur les esprits superstitieux ! C'est ce que nous verrons en traitant ce qui regarde la conquête. Passons à ce que les Auteurs nous ont transmis de la Religion de cet Empire, & de leurs usages particuliers.

Tous les objets sensibles ont été l'objet de la vénération des Péruviens ; chaque canton, chaque peuple a eu ses Dieux, auxquels ils offroient les productions de la terre. Ils leur firent aussi des sacrifices d'animaux, de prisonniers de guerre, & même de leurs propres enfans. On ouvroit le ventre des victimes, on leur arrachoit le cœur, & le Prêtre le présentoit à l'idole, après l'avoir soigneusement examiné. Manco-Capac parut ; la barbarie cessa, & fit place au culte religieux du Soleil. Des temples magnifiquement ornés furent élevés à cet astre. Quoique la Lune

fût reconnue pour sœur, femme du Soleil & mere des Incas, on ne voit point qu'on lui ait élevé des autels. Suivant le rapport de Garcilasso, ses compatriotes reconnoissoient un premier moteur de la matiere, sous le nom de Pachacamac, qui signifie celui qui anime l'Univers. Ce Dieu invisible & immatériel étoit pour eux l'auteur du bien, & ils lui opposoient *Cupaï*, qui étoit l'auteur du mal. Ils ne prononçoient qu'avec de grandes marques de respect le nom du premier, & celui du second qu'en crachant à terre, en signe de mépris.

Les Péruviens offroient au Soleil le sacrifice de quelques animaux : on lui présentoit l'herbe appelée *coca*, des bijoux précieux, du blé, & un breuvage composé d'eau & de farine de maïs. Jamais on ne buvoit sans avoir auparavant fait offrande à l'astre du jour de quelques gouttes de la liqueur. En entrant dans son temple, on feignoit de se tirer quelques poils des sourcils & de les souffler en l'air. Le grand temple du Soleil à Cusco étoit d'une somptuosité extraordinaire. L'or y brilloit de tous côtés. La figure du Dieu étoit d'or ; aux deux côtés de l'image étoient les corps des Incas

décédés, tous rangés par ordre, ſuivant leur ancienneté, & embaumés de telle ſorte, ſans qu'on ait pu découvrir comment, qu'ils paroiſſoient encore en vie. Ils étoient aſſis ſur des trônes d'or. A l'arrivée des Eſpagnols, les Péruviens cacherent ces corps avec le tréſor du temple, dans des ſouterrains qu'on n'a pas encore pu découvrir. Aſſez près de ce ſuperbe édifice, on voyoit cinq pavillons; le premier étoit le palais de la Lune, revêtu de plaques d'argent, avec la figure de cet aſtre de même métal, auprès de laquelle étoient rangés les corps des Reines du Pérou; le ſecond palais étoit celui de Vénus, des Pléïades & de toutes les étoiles, & ſon toit repréſentoit le ciel; le troiſieme étoit conſacré aux éclairs & au tonnerre; le quatrieme étoit celui de l'arc-en-ciel, & le cinquieme ſervoit de demeure au Grand-Sacrificateur.

On célebroit avec beaucoup de ſolennité la fête du Soleil. Ce jour-là on obtenoit du feu nouveau, à l'aide d'un petit vaſe concave, extrêmement poli, qui réuniſſoit tous les rayons du ſoleil. C'étoit avec ce feu ſacré qu'on brûloit les victimes. Des Vierges conſacrées, ainſi

que les Vestales de Rome, devoient garder toute l'année ce feu céleste ; & si elles manquoient à l'entretenir, cet oubli présageoit pour l'Empire les plus grands malheurs. Toute la Cour assistoit à cette cérémonie, à laquelle on se préparoit par un jeûne de trois jours & d'autres austérités. La nuit qui précédoit cette fête, les Prêtresses du Soleil s'occupoient à pétrir une pâte, appelée *cancus*, qu'elles distribuoient aux personnes de la Famille Impériale, qui venoient, au lever du soleil, se prosterner devant cet astre, & lui faire des oblations & des offrandes. On lui sacrifioit un agneau noir, dont on consultoit les entrailles. La Lune avoit son culte particulier.

Entre les opinions ridicules des Péruviens, on peut compter celle qu'ils avoient de leur origine. » Un homme extraor-» dinaire, disoient-ils, vint au Pérou » des parties septentrionales du Monde ; » cet homme se nommoit *Choun* Il avoit » un corps sans os & sans muscles ; il » abaissoit les montagnes, il combloit les » vallées, & se frayoit un chemin à tra-» vers les lieux les plus inaccessibles. » Choun créa les premiers habitans du » Pérou, & il en fut adoré comme un

» Dieu, jusqu'à ce que Pacha-Camac
» vint du sud. A l'arrivée de ce puissant
» rival, Choun disparut, & Pacha-Camac
» changea en bêtes féroces les hommes
» que Choun avoit créés «. Ces Idolâtres avoient une connoissance confuse du déluge ; ils redoutoient les cometes, & s'adonnoient à l'interprétation des songes. Une éclipse de soleil annonçoit que cet astre étoit en colere contre eux. Si la lune s'éclipsoit, c'est qu'elle étoit malade ou évanouie, & pour lors ils faisoient crier des chiens à coups de fouet, afin de la réveiller.

Le *Villouna* ou Souverain Pontife des Prêtres du Soleil étoit toujours choisi entre les Princes du sang. Il avoit seul le droit de consulter la Divinité. Les jeunes personnes destinées à être Prêtresses du Soleil, ou Vestales, entroient à huit ans dans les cloîtres. Une loi sévere condamnoit à être enterrée vive celle qui étoit convaincue d'avoir forfait à son honneur, & ce crime proscrivoit tous ses parens & les habitans de la ville où elle étoit née. On détruisoit cette cité de fond en comble. Ce peuple croyoit que les mauvaises actions des hommes offensoient la Divinité ; & en conséquence de

cette idée, il étoit persuadé qu'on pouvoit appaiser la Justice divine par la pénitence & les sacrifices. Des especes de Confesseurs étoient établis dans l'Empire, pour entendre l'aveu des péchés du peuple, & prononcer des pénitences proportionnées aux fautes. Quelques femmes exerçoient ce ministere. L'Inca se confessoit au Soleil; & après s'être lavé dans une eau courante, il disoit à la riviere : *Reçois les péchés que j'ai confessés au Soleil, & va les porter à la mer.*

Les liens du mariage étoient fort respectés par les Péruviens : la femme légitime n'étoit jamais confondue avec les concubines. La Loi ne permettoit aux filles de se marier qu'à dix-huit ans, & aux garçons qu'à vingt-quatre. L'Inca faisoit lui-même la cérémonie de marier les personnes de son sang, & ses Officiers & Gouverneurs de provinces marioient dans les villes ceux qui avoient atteint l'âge compétent. L'héritier présomptif de l'Empire devoit toujours se marier à sa sœur, ou, à ce défaut, à sa niece, à sa cousine, ou à sa tante. La naissance d'un fils étoit célébrée par de grandes réjouissances. A deux ans, on sevroit les enfans, & on leur coupoit les

cheveux en présence de toute la famille. A six, on les remettoit entre les mains des *Amantas* ou Docteurs, dont les leçons séveres, mais jamais accompagnées de châtimens, rouloient sur les préceptes de la Religion, sur les Loix du pays, sur le danger du luxe & de l'oisiveté, & sur les devoirs de la société. Ces Amantas croyoient à la résurrection générale des corps. Ils distinguoient l'ame du corps de l'homme, & attribuoient l'immortalité à l'ame, tandis qu'ils appeloient le corps terre animée; mais leur idée ne s'élevoit qu'à une seconde vie corporelle, qu'ils passeroient dans le Ciel, à mener des jours paisibles & libres de toute inquiétude. Les funérailles des Péruviens n'offrent de remarquable que l'usage des embaumemens. On renfermoit avec le corps des Incas une ou deux de leurs femmes, quelques-uns de leurs domestiques, & leur vaisselle d'or & d'argent. On ne nous dit point si ces misérables victimes étoient enterrées vives.

L'Empire du Pérou étoit divisé en quatre grandes parties, & toute la nation séparée en Décuries, à la tête de chacune desquelles il y avoit un Chef.

De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Chef supérieur, un autre de cent en cent., de cinq cents en cinq cents, & de mille en mille. Les Décurions devoient pourvoir aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, veiller sur leur conduite, inscrire les naissances & les morts, & rendre un compte exact de tout à l'Officier supérieur. Les Officiers des villes, bourgades, villages, jugeoient toutes les causes ordinaires sans appel: les importantes seules passoient à la décision du Souverain. On ne voyoit dans l'Empire ni vagabonds ni fainéans.

Lorsque les Monarques Péruviens avoient conquis une province, ils en faisoient cultiver les terres; & comme l'eau manque souvent dans ces contrées, ils s'efforçoient d'y suppléer par ces fameux aqueducs, dont les ruines attestent encore & l'intelligence des Péruviens, & la négligence, pour ne rien dire de plus, des Espagnols, qui les ont laissé périr. La récolte de toutes ces terres se divisoit en trois parties: la premiere pour le Soleil, la seconde pour l'Inca, la troisieme pour le Cultivateur. On travailloit d'abord les champs du Soleil, ensuite ceux des veuves

&

les orphelins, puis ceux du Cultiva-
', & enfin ceux de l'Empereur.
)n ne souffroit point de courtisanes
s les villes du Pérou; celles qui em-
Toient cet infame métier, devoient
âtir des cabanes au milieu de la cam-
ne.
.es Péruviennes s'occupoient à filer
coton, dont elles faisoient des étoffes
r les habits. Les hommes préparoient
cuirs pour la chaussure, & s'em-
yoient de concert à l'agriculture.
elle que soit aujourd'hui la paresse des
uviens, ce seroit faire tort à leurs
êtres, que de prétendre qu'ils leur
donné l'exemple. Des édifices super-
, des chemins de cinq cents lieues de
gueur, ouverts à travers les mon-
nes, les rochers, les vallées & les pré-
ices, attestent l'industrie de ce peuple
orieux. On ne peut pas en dire autant
ses progrès dans l'Astronomie: ses mois
ient lunaires, & il les séparoit en
atre parties, qu'il distinguoit par des
ms & par une fête. Toute la Médecine
; Péruviens consistoit dans la connois-
ice des vertus de certaines plantes.
ur usage étoit de ne faire prendre de
nedes aux malades que dans le com-

mencement de la maladie, & de laisser ensuite à la Nature & à la diete le soin de le rétablir. Leur Géométrie étoit grossiere & sans méthode; leur musique instrumentale consistoit en tambours & en différentes sortes de flûtes de cannes. Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avoient aucune idée de l'écriture, & rien de semblable à notre Arithmétique. Au défaut de lettres & de chiffres, ils se servoient de figures informes & de certains nœuds qu'ils appeloient *Quippos*. Ce qu'on peut dire à l'avantage de ce peuple, c'est qu'environné de nations plus grossieres que lui, dont il ne pouvoit recevoir aucun exemple utile, il a suppléé, par son industrie naturelle, aux lumieres de l'étude, & qu'il a enfanté des ouvrages dont les restes excitent l'étonnement. Tels sont les édifices dont il existe des vestiges dans différentes provinces; leurs *balses* ou petits bâtimens qui leur servoient sur mer comme sur les fleuves; leurs meubles si artistement travaillés; leurs vases d'or, d'argent, de terre cuite; leurs haches de cuivre, leurs miroirs ou de pierre d'*inca*, ou de pierre nommée *gallinace*; enfin leurs bijoux & leurs émeraudes si bien taillées, sans

le ſecours d'aucun inſtrument d'acier ni de fer, avec une délicateſſe que nos Européens prendroient volontiers pour modele. Nous aurons occaſion de parler des Péruviens modernes & de leurs uſages, lorſque nous parcourrons les différentes provinces du Pérou. Tranſportons-nous maintenant à l'époque de la conquête.

Vers l'année 1510, Vaſco Nunès Balboa, Gouverneur du Darien pour les Eſpagnols, voulant donner quelque éclat à ſon adminiſtration, prit avec lui cent cinquante ſoldats, & oſa faire des courſes dans le continent juſqu'à nombre de Dios. Comme la recherche de l'or étoit l'objet de l'entrepriſe de ces avares & cruels guerriers, ils ne traiterent favorablement que les Indiens qui leur en préſenterent, ou qui leur apprirent où ils en pourroient trouver. Un jour que le fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, allié de la Colonie, lui avoit offert beaucoup d'or, il s'éleva entre les Caſtillans une étrange diſpute pour faire la répartition de ces richeſſes. Le jeune Indien, indigné de voir des guerriers prêts à s'égorger pour un métal qu'il mépriſoit, donna un coup de pied dans la balance, & ren-

versa ce qu'elle contenoit. Balboa voulut savoir par quelle raison il en usoit ainsi, & le fils du Cacique lui fit cette réponse: » Puisque c'est l'appât de ce vil métal » qui vous a fait abandonner votre patrie, » fait essuyer tant de fatigues, courir » tant de dangers, & troubler tant de » peuples qui avoient toujours vécu » dans une profonde paix, je veux vous » faire connoître un pays dans lequel » vous trouverez de quoi remplir vos » désirs; mais pour y pénétrer, vous » avez besoin de forces plus nombreuses, » car vous aurez à combattre de puissans » Rois & des nations guerrieres. Ces pays » sont à six soleils du mien, c'est-à-dire, » à six journées de marche, en tirant au » midi; vous rencontrerez d'abord un » Cacique d'une extrême richesse, & » plus loin une grande mer, sur laquelle » on voit des vaisseaux un peu moins » grands que les vôtres, mais équipés de » voiles & de rames; & au delà de cette » mer, vous arriverez dans un royaume » où l'or est si commun, que les habitans » mangent & boivent dans de grands » vases de ce métal, & l'employent au » même usage que vous faites servir le » fer «. Pour appuyer ce récit, le fils du

cique se proposa d'être le conducteur
Espagnols, & offrit de se faire suivre
une partie des sujets de son pere.
Au lieu de six journées, on en employa
gt-cinq pour arriver jusqu'au som-
t d'une montagne, d'où l'on devoit
couvrir une grande étendue d'eau.
boa y monta seul, & à la vue de la
r, qu'il ne put méconnoître, il se mit
enoux, il étendit les bras vers le Ciel,
rendant grace à Dieu d'un événement
avantageux à sa Patrie & si glorieux
ur lui : ensuite, en présence de sa
oupe qu'il appela, il prit possession,
ur les Rois ses maîtres, du pays qui
nvironnoit, & de la mer qu'il venoit de
couvrir. Le même jour, il planta des
oix, grava le nom de Ferdinand sur
grands arbres, & entrant dans la mer
squ'à la ceinture, l'épée dans une main,
bouclier dans l'autre, il dit : » Vous
êtes témoins que je prends possession
de cette partie du Monde pour la Cou-
ronne de Castille, & je saurai bien lui
en conserver le domaine avec cette
épée «. Ce brave Officier ne jouit pas
ong-temps des avantages qu'il se promet-
oit de sa découverte ; ses envieux lui
uscitèrent de puissans ennemis à la Cour;

on envoya Pédrarias au Darien, qui lui ravit son autorité, & lui fit bientôt inhumainement trancher la tête.

Pédrarias avoit de grandes vûes; il prétendoit se faire un Gouvernement indépendant de l'Audience de l'isle Espagnole dont il relevoit, & en même temps pousser ses conquêtes du côté de la mer du Sud. Pour cet effet, il engagea Pizarre, Almagro, & Fernand de Luques, Prêtre fort riche, de faire ensemble une association, dont les principaux articles portoient: » Que Pizarre, connu pour » un homme de main, & depuis long- » temps exercé dans les guerres contre » les Indiens, seroit chargé d'une expé- » dition dans le continent; qu'Almagro » fourniroit toutes les provisions & pren- » droit soin des préparatifs, & que Fer- » nand de Luques feroit les autres dé- » penses «. Pour donner plus de solidité à cette association, on vit Fernand dire la Messe, séparer l'Hostie consacrée en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses associés. Etrange mélange de piété, d'ambition & d'avarice!

Depuis 1524 jusqu'en 1531, Pizarre fit diverses tentatives pour reconnoître la côte

Pérou; il y aborda cette derniere année, is cent lieues plus bas qu'il n'avoit ſein de le faire; on arriva par terre, ès beaucoup de fatigues, dans un ırg nommé *Coaque*, où l'on trouva vivres & de l'or en abondance. Sans tter la côte, il s'avança dans une ›vince, à laquelle il donna le nom de *erta-Viejo*, & de là jusqu'à *Tumbez*, , dans son premier voyage, il avoit été t accueilli par les Indiens; mais leurs positions pacifiques étoient bien chanes; il fallut les combattre & venger la ›rt de trois Espagnols, que ces Sauges avoient faits prisonniers, & qu'ils oient immolés à leurs idoles. Cepennt la terreur marchoit devant la petite mée de Pizarre; tous les Caciques des ıntrées voisines de celle où l'on passoit, i envoyoient des Députés pour faire alınce avec lui. Il reçut aussi des Ambasdeurs de la part d'un Prince nommé *Iuascar*, qui lui faisoit demander des :cours contre Atahualipa son frere. Pour intelligence de cette histoire, il faut :monter jusqu'à l'origine de cette quelle des deux freres, sans laquelle les :spagnols n'auroient jamais fait la conquête du Pérou.

Huayna-Capac, Souverain de Cuſco, avoit ſoumis pluſieurs provinces à ſon Empire, & ſa domination comprenoit une étendue de cinq cents lieues, à commencer de ſa capitale. Le pays de Quito avoit ſes Princes particuliers ; il réſolut de joindre ce pays à ſes Etats. Cette entrepriſe lui réuſſit, & le climat lui plut tant, qu'ayant laiſſé à Cuſco Huaſcar ſon fils aîné, Manco-Inca & quelques autres de ſes enfans, il ſe remaria à Quito avec la fille du Souverain qu'il avoit détrôné, & d'elle il eut un fils, nommé *Atahualipa*, qu'il aima tendrement. Dans un voyage qu'il fit à Cuſco, il remit ſes fils ſous la garde de deux tuteurs, & revint peu de temps après dans ſa nouvelle capitale, où il reſta juſqu'à ſa mort. En mourant, il ordonna que l'Inca Huaſcar, ſon fils aîné, poſſéderoit ſes Etats, avec les provinces qu'il y avoit ajoutées, à la réſerve du royaume de Quito, qui, étant ſa conquête particuliere, ne devoit pas être comptée entre les provinces de l'Empire. Il en diſpoſa en faveur de ſon fils Atahualipa, dont les ancêtres l'avoient poſſédé.

Atahualipa, voyant ſon pere mort, s'empara de l'armée & de ſes tréſors, &

envoya des Ambaſſadeurs à ſon frere, pour lui annoncer cette triſte nouvelle, & lui faire hommage pour le royaume de Quito. Huaſcar, pour toute réponſe, raſſembla ſes troupes, marcha contre Atahualipa, & les deux armées s'étant rencontrées, il ſe donna une bataille ſanglante, qui dura trois jours, & ne finit que par la priſe du brave Souverain de Quito, que ſon frere jeta dans une étroite priſon. Par bonheur il trouva bientôt le moyen d'en ſortir; il recommença la guerre, qui devint funeſte à Huaſcar, qu'un parti des troupes de ſon frere fit priſonnier. Telle étoit la ſituation politique du Pérou, lorſque les Ambaſſadeurs Péruviens ſe préſenterent devant Pizarre.

Nos Lecteurs voudront bien ſe rappeler ici ce que nous avons rapporté plus haut des anciennes traditions conſervées chez les Péruviens, & de la prédiction de l'Inca Viracocha, au ſujet de l'arrivée d'une nation étrangere dans le pays. A la vue des Eſpagnols qui portoient de grandes barbes, qui avoient les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut reconnoître le vieillard, apperçu

en ſonge par le jeune Inca; & la prédiction parut expliquée. On ne douta point que l'Inca Viracocha ne fût parmi eux, & que ces étrangers ne fuſſent les deſcendans du Soleil. Peut-être les Auteurs Eſpagnols, ſouvent amis du merveilleux, ont-ils imaginé cette fable; mais peut-être auſſi eſt-ce une invention des Péruviens, pour diminuer la honte de leur décadence & de leur eſclavage, en cherchant à les faire paſſer pour une ſuite néceſſaire des arrêts du deſtin.

Rien ne pouvoit être plus favorable aux deſſeins de Pizarre, que de ſe voir recherché par l'un des concurrens au trône du Pérou. Il ſe mit en marche avec ſa petite armée, pour ſe rendre à Caxamalca, où devoit ſe trouver l'Inca Atahualipa. En chemin il reçut de la part de ce Prince de riches brodequins & des bracelets d'or; le Monarque l'invitoit à s'en parer, afin qu'au moyen de ces marques il pût le reconnoître pour le Chef des étrangers, deſcendans du Soleil. Sur la route, on lui avoit préparé tous les rafraîchiſſemens néceſſaires, & les Péruviens, ayant remarqué un jour que les chevaux des Eſpagnols mâchoient leur

frein, ils se persuaderent que ces animaux se nourrissoient de métaux, & ils leur apporterent de l'or & de l'argent en abondance. On ne trouva point l'Empereur au lieu indiqué; le Barbare étoit à la recherche des Princes de la Famille Impériale; & si-tôt qu'ils étoient arrêtés, il les faisoit égorger. Cependant il suspendit ces cruelles exécutions pour donner audience aux Députés de Pizarre, qu'il embrassa affectueusement, en disant à toute sa Cour: » Vous voyez la figure » & l'habit de notre Dieu Viracocha, » tels que notre prédécesseur Yahuarhuacar » a voulu qu'ils fussent représentés » dans une statue de pierre «. Ensuite il congédia les Espagnols, & promit de se rendre le lendemain auprès de leur Chef.

Ce moment devoit décider de la fortune d'un grand Empire, & faire de Pizarre un conquérant illustre, ou le plus infame brigand. Il n'avoit avec lui que soixante chevaux & cent hommes d'infanterie. Il partagea les cavaliers en trois compagnies, chacune de vingt hommes, & il les fit ranger derriere un vieux mur, afin que sortant inopinément de ce lieu, elles causassent plus de surprise aux Pé-

ruviens. Pour lui, à la tête de ses fantassins, il attendit, non sans inquiétude, Atahualipa qui s'avançoit avec une armée de plus de trente mille soldats. Quelque peine que l'on prenne pour concilier les Auteurs Espagnols, qui parlent des événemens de cette mémorable journée, il est impossible d'y réussir. On entrevoit que lorsque l'Inca parut au milieu de ses troupes, Vincent Valverde, Jacobin, auquel Zarate accorde le titre d'Evêque, marcha à lui, une croix à la main, & par le ministere d'un interprete qui n'entendoit peut-être que médiocrement les Langues Espagnole & Péruvienne, il lui fit un long discours pour lui prouver la vérité de l'Evangile, la puissance du Pape & celle du Roi d'Espagne, dont il devoit se rendre tributaire, s'il vouloit l'avoir pour ami.

Pendant cette harangue extraordinaire, on suppose que quelques Espagnols quitterent leurs rangs, pour piller les pierres précieuses & les bijoux d'or dont étoit ornée une idole qu'ils avoient découverte dans une tour. Cette profanation excita l'indignation des Péruviens, qui s'attrouperent pour l'empêcher ou pour la venger. Ce tumulte imprévu, des cris per-

çans, firent croire au Frere Valverde (c'est ainsi que le nomme Garcilasso) qu'on en venoit aux mains, & son imprudente ferveur céda à l'envie de conserver ses jours. On prétend qu'en fuyant, il conjuroit les Espagnols de ne faire aucun mal aux Péruviens; d'autres assurent qu'il les exhortoit à les massacrer. Quoi qu'il en soit, la cavalerie tomba sur les troupes Impériales, qui ne songerent pas à se défendre, & elles en firent un carnage affreux. Pizarre, suivi de son infanterie, arriva jusqu'à la litiere d'Atahualipa, au milieu des morts & des mourans, & le fit prisonnier. Les Péruviens voyant leur Inca au pouvoir de ses ennemis, prirent tous la fuite. Plus de trois mille cinq cents furent passés au fil de l'épée, trois mille furent écrasés par la chute d'un mur, & quinze cents se trouverent étouffés dans la foule des fuyards. Cette scene sanglante fut-elle l'effet du hasard? ou Pizarre l'avoit-il préparée comme l'unique moyen de réussir dans son entreprise? Le camp d'Atahualipa fut pillé. On y trouva une étonnante quantité de vases d'or & d'argent. Cinq mille femmes vinrent implorer la clémence de Pizarre; & l'Inca, pour leur rançon, promit au Gé-

néral de remplir d'or jusqu'à la hauteur où leur bras pouvoit atteindre, dans la salle où ils étoient.

Tandis que ceci se passoit, Almagro, attiré par le bruit des succès du Conquérant, arrivoit au Pérou avec un renfort d'Espagnols. Il ne put contenir son admiration à la vue de tant de monceaux d'or; mais l'on doit pressentir quelle fut sa colere, lorsque les soldats de Pizarre lui déclarerent que ni lui ni ses gens ne devoient espérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Nous verrons bientôt les affreux effets que produisit ce premier démêlé; mais avant d'en venir au récit de cette catastrophe, il faut dévoiler la conduite barbare de Pizarre & de ses compagnons, qui, pour assurer leur conquête, avoient en secret prononcé l'arrêt de mort du foible & malheureux Inca-Atahualipa. Ils lui supposerent le dessein, sans doute juste, de faire massacrer ses tyrans. On le fit comparoître devant des Juges, qui étoient ses Parties, & malgré l'opposition de quelques braves Espagnols, Pizarre lui prononça sa sentence de mort, qui fut aussi-tôt exécutée. Ceux qui s'efforcent d'être favorables à la cause des Conquérans, disent qu'ils n'ont été que

instrumens de la vengeance divine
ntre un Tyran souillé de crimes. Mais
partenoit-il aux Espagnols de se rendre
Ministres d'un Dieu justement cour-
ucé ? Gomara, plus équitable, regarde
jugement comme un crime atroce &
i crie vengeance au Ciel.
Couvert de l'infamie de cet horrible
icide, Pizarre, malgré les obstacles
e lui opposerent quelques Chefs Pé-
riens, marcha à Cusco, capitale du
rou, où il fit un butin immense, qu'il
tagea avec son associé Almagro. Tous
ux se préparoient à pousser leurs con-
êtes, lorsqu'ils apprirent qu'Alvarado,
uverneur de la province de Guatimala,
Mexique, venoit d'aborder aux côtes
Pérou avec une petite armée d'aventu-
rs, dans le dessein sans doute de partager
gloire de cette grande entreprise. Ils
urent au devant de ce dangereux con-
rrent, & moyennant un riche présent
r, d'argent & d'émeraudes, ils le firent
noncer à son projet.
Cependant les Péruviens venoient de
connoître pour légitime héritier de leur
ne, *Manco-Inca*, frere d'*Atahualipa*,
de l'Empereur Huascar, que ce cruel

Inca avoit fait aſſaſſiner ; & tandis qu'Almagro étoit occupé à la découverte du Chili, & que Pizarre fondoit la ville de Lima, à laquelle il donnoit le nom de *Los Reyes*, ce nouvel Empereur ſouleveoit les peuples contre les Eſpagnols, dans l'étendue de trois cents lieues de pays. Almagro courut à Cuſco, dont il s'empara ; & malgré la réſiſtance de deux freres de Pizarre, il ſe fit reconnoître Gouverneur de la ville, en conſéquence des lettres que Charles-Quint venoit d'adreſſer aux deux Conquérans. Dans celles de Pizarre, il étoit dit que le pays qu'il avoit découvert, & dont l'étendue étoit bornée à deux cent cinquante lieues de longueur, ſeroit nommée la *Nouvelle Caſtille*, & formeroit ſon Gouvernement ; celles reçues par Almagro donnoient le nom de *Nouvelle-Tolede* au pays plus avancé vers le midi, & lui en aſſuroient le Gouvernement, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Or Almagro ſoutenoit que Cuſco ſe trouvoit au delà des deux cent cinquante lieues aſſignées pour le partage de Pizarre, & que cette ville appartenoit au Gouvernement de la Nouvelle Tolede. Ce démêlé entre deux furieux

ne

ne pouvoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre. Pizarre fut le plus habile; il fit couler sur l'échafaud le sang de son ennemi, après l'avoir vaincu dans une bataille, qui a reçu le nom, dans l'Histoire, de *journées des Salines*. Les Péruviens ne prirent aucune part à ces querelles; ils virent avec indifférence tomber la tête d'Almagro sous le glaive des bourreaux, & le poignard des amis d'Almagro déchirer bien-tôt après le flanc de Pizarre. Don Diegue, fils d'Almagro, se fit dans l'instant reconnoître Gouverneur des deux provinces de Castille & de Tolede; cette grande autorité ne resta pas long-temps entre ses mains. Il combattit pour venger la mort de son pere; mais vaincu & poursuivi par Vacca de Castro, nommé Gouverneur du Pérou par la Cour d'Espagne, il fut arrêté & condamné à perdre la tête. Gonzale Pizarre, frere du premier Conquérant, leva ensuite l'étendard de la révolte, & finit ses jours par le supplice des traîtres; ses biens furent confisqués, ses maisons rasées, & on éleva une colonne de pierre, sur laquelle on grava : » La tête qui est exposée au dessus » de cette colonne, est celle de Gonzale » Pizarre, traître & rebelle à Sa Ma-

» jeſté, qui oſa ſe ſoulever contre ſon au-
» torité au Pérou, & donner bataille dans
» la vallée de Xaquixaguana, à l'armée
» Royale, le Lundi neuvieme jour d'Août
» 1548 «.

Si l'on eſt dans l'étonnement de voir un ſi petit nombre d'aventuriers conquérir une ſi grande étendue de pays, peuplée de pluſieurs millions d'habitans, on doit être encore plus ſurpris que l'autorité deſpotique des Eſpagnols s'y ſoit affermie, ſans que jamais les Indiens aient fait aucune tentative pour ſe délivrer de leurs barbares vainqueurs. N'eſt-il pas poſſible d'imaginer que ce peuple, naturellement flexible & indolent, auroit pu être ſubjugué par la douceur? Mais ſi le ſang ne coule à longs flots, il n'eſt point de gloire pour les Conquérans. Voyons quel eſt l'état du Pérou ſous le Gouvernement Eſpagnol.

Audience de Lima ou du Pérou proprement dit.

L'Audience de *Lima* s'étend le long de la côte de la mer du Sud, depuis le troiſieme degré vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, juſque vers le vingtieme, ce qui fait quatre cents lieues communes du midi au nord; mais ſes bornes ne ſont pas fixées du levant au

ıchant, à cauſe de divers peuples In-
ns qui occupent la partie orientale,
l'on prétend que ſe ſont retirés les
ſcendans infortunés de la Famille Royale
; Incas.
En comparant l'état actuel des Péru-
ns, & ce qui nous a été tranſmis de
rs Loix, de leur Police, de leur ma-
ificence, on eſt tenté de regarder comme
; fables ce que les Hiſtoriens nous
rapportent. Ceux d'aujourd'hui ſont
enſibles à la proſpérité & à l'adverſité,
x châtimens & aux récompenſes. Leur
urriture ordinaire eſt le maïs, & l'orge
llée réduite en farine. Ceux qui ſont
feignent d'être Chrétiens, ſe mettent
ı en peine de connoître & de prati-
er leur Religion. Si l'on en croit Fré-
:r, qui a fait un long ſéjour au Pérou,
ne parviendra jamais à la véritable con-
rſion de ces peuples, tant que la doc-
ne qu'on leur prêchera ſera ſans ceſſe
mentie par les exemples. Si vous écoutez
; Créoles, avec leſquels ces Indiens vi-
nt, ils vous diront qu'ils ſont les meil-
ırs Chrétiens de l'Univers, parce qu'ils
citent dévotieuſement trois fois chaque
maine leur roſaire, & qu'ils font des
oceſſions nocturnes. Mais à combien de

pratiques superstitieuses ne sont-ils pas attachés, & jusqu'à quel point extrême l'un & l'autre sexe ne porte-t-il pas l'irrégularité de sa conduite?

L'air du Pérou est chaud & mal-sain, excepté dans les montagnes, où il est très-froid, à cause des neiges; il y pleut souvent. Le terroir est sec & sablonneux, & produit des végétaux. Il y a quantité de gibier, de volatiles, de lions, & quelques perroquets. Les brebis sont plus grandes qu'en Europe. Les vallées du Pérou produisent du froment, du maïs, des cannes à sucre, du coton, & l'herbe *cuca* ou *coca*, qui est le bétel des Orientaux. On dit que la vigne donne de bons raisins. Tous les champs sont cultivés par des esclaves Negres. Les plants d'oliviers y ont réussi.

Nous avons déjà dit que *Lima* a été fondée par François Pizarre, en 1535, qui la nomma la *Ville des Rois*. Elle est grande & bien fortifiée; on y voit un pont de vingt-cinq arches; ses rues sont larges & traversées par des canaux; ses maisons n'ont qu'un étage. Comme cette ville est extrêmement opulente, le luxe y est porté au plus grand excès, & les mœurs y sont fort corrompues. C'est la

idence du Vice-Roi. L'Archevêque de
na jouit de trente mille ducats de re-
iu. Les Moines & les Religieux y ont
nombreux couvens. Le Tribunal de
iquisition y est établi depuis 1569;
Iniversité date de l'année 1545, & re-
nnoît Charles Quint pour son Fonda-
ır. Quatre tremblemens de terre ont
truit cette ville en partie. Le dernier
iva en 1746; il n'y périt que cinq
lle personnes; les autres eurent le bon-
ur de se sauver. *Callao* sert de port à
ma.

La ville de *Truxillo*, aussi fondée par
premier Pizarre, est grande, riche,
ırchande, bien peuplée, en bon air, &
ns un terroir fertile; c'est le siége de
Evêque de la province. C'est au port de
ayta que débarquent les Vice-Rois du
érou, lorsqu'ils vont prendre possession
leur vice-royauté; il est l'entrepôt
ıtre l'Amérique septentrionale & la mé-
lionale. L'Amiral Anson pilla la ville
Payta en 1741. *Guamanga* est la ca-
tale du diocese de ce nom, & recon-
ıît Pizarre pour son Fondateur. Il lui
onna le nom de *Saint-Jean de la Vic-
ire*. La ville manque d'eau; le diocese

abonde en mines d'or, d'argent, d'argent vif, de cuivre, de fer, & d'aimant.

Cusco est de la grandeur de Lima; ses maisons sont bâties de pierre, couvertes de tuiles rouges : elles sont fort ornées & très-commodes. On y compte seize mille Espagnols, Créoles ou Indiens. L'Evêque est suffragant de l'Archevêque de Lima. Du temps des Incas, c'étoit une ville superbe. Le couvent des Dominicains est bâti sur les ruines du temple du Soleil.

Aréquipa est une des plus grandes villes du Pérou, & des mieux peuplées. La campagne dans laquelle elle est située se trouve émaillée de fleurs pendant presque toute l'année. L'air que l'on y respire est si pur, que les habitans ne sont sujets à aucune maladie fâcheuse. Cette ville fait un assez grand commerce au moyen du port d'*Aranta*, situé sur la mer du Sud, qui n'en est qu'à vingt lieues. C'est le siége d'un évêché, détaché du diocese de Cusco depuis 1609.

Audience de los Charcas.

Le pays de *los Charcas* a été conquis en 1538 par Gonzalve Pizarre, frere de François; il est partagé en deux dioceses, qui sont ceux de *la Plata* & de *la Paz*.

La ville de *la Plata*, plus connue sous le nom de *Chuquisaca*, est située dans une plaine environnée de montagnes, à quatre-vingt-dix lieues de la côte de la mer du Sud. L'air y est assez tempéré. En hiver, les pluies y sont abondantes & accompagnées de tonnerre. Les maisons de la ville n'ont qu'un étage ; elles sont vastes & commodes, avec des jardins où l'on trouve tous les fruits d'Europe. Des fontaines publiques fournissent de l'eau dans les différens quartiers. La population ne monte pas à plus de quatorze mille Espagnols ou Indiens. C'est le siége d'un archevêché, fondé en 1608. L'Audience Royale fut établie à la Plata en 1559. On trouva dans son étendue la fameuse ville de *Potosi*, située au pied d'une montagne, célebre par ses riches mines d'argent, découvertes en 1545. Cette ville a deux lieues de circuit ; elle contient dix mille Espagnols ou Créoles, qui y vivent dans le luxe, la mollesse & l'opulence. Soixante mille Indiens ou étrangers sont employés au travail des mines. L'air du pays est froid & sec, & le terrein stérile, en sorte que l'argent y est l'unique objet du commerce. Il y a

beaucoup d'autres mines dans la province de los Charcas.

Les Incas du Pérou avoient fait la conquête du pays que comprend le diocese de la Paz, & ce fut en 1548 que l'Espagnol la Gasca, pour perpétuer la mémoire d'une paix qu'il venoit de signer avec quelques Chefs Espagnols qui lui étoient contraires, fonda une ville, à laquelle il donna le nom de *Nuestra Sennora de la Paz*. L'air du pays est froid ; les forêts sont remplies de bêtes fauves & féroces. Une petite riviere qui traverse la ville, charie souvent des morceaux d'or. Dans le diocese de la Paz, on trouve le fameux lac de *Titi-Caca*, le plus grand de l'Amérique méridionale. Ce lac peut avoir cent lieues d'étendue ; on croit qu'à l'arrivée des Espagnols, les Indiens y jeterent des trésors immenses. C'est sur un canal, large de cent aunes, & tiré de ce lac, qu'un Inca fit construire un merveilleux pont de jonc, pour passer d'un bord à l'autre. Ce pont a cinq aunes de large, & n'est élevé au dessus de l'eau que d'une aune & demie.

Gouvernement de Santa-Crux de la Sierra.

Les Espagnols ont donné le nom de *Sierra* à ce Gouvernement, parce qu'il

est rempli de montagnes qu'ils appellent *Sierra.* On ne connoît point ses bornes au nord, on sait seulement qu'il confine au levant avec le Bresil, au midi avec le Paraguai, & au couchant avec les dioceses de la Plata & de la Paz. Quoique ce pays soit d'une vaste étendue, on n'y trouve aucune ville qui mérite d'être nommée. La plupart des bourgs qu'on y voit, sont partie des Missions du Paraguai; ils sont habités par les Indiens *Chiquitos*, peuples guerriers qui se servent de fusils, de sabres, & de fleches empoisonnées. L'Evêque fait sa résidence à *Misque-Pocona*, ville presque déserte. Le pays produit peu de grains; on y recueille quelques raisins, & les bois & les montagnes fournissent du miel & de la cire, qui sont presque tout le commerce.

Ce fut en 1549 que les Espagnols entrerent dans le pays de *Tucuman*, & qu'ils y fonderent des villes. Les Géographes ne sont pas bien d'accord sur son étendue. Ce qu'on sait, c'est qu'il contient des déserts inhabitables, sur-tout vers le midi, à cause des hautes montagnes qui l'occupent, du manque d'eau, & des courses continuelles qu'y font des Indiens

Gouvernement de Tucuman.

ſauvages. Par-tout où l'on a pu conduire des eaux, le terroir eſt aſſez fertile, & produit ſuffiſamment de grains & de fruits pour la nourriture des habitans, qui dans les vallées s'attachent particuliérement à élever des mules. Les Sauvages de ces cantons ſont d'un naturel doux & facile; mais ils ſont en petit nombre, & vivent dans des villages, auprès de trois ou quatre villes qui n'en méritent pas le nom; telles ſont *San-Jago del Eſtero*, *San Miguel* & *Nueſtra Sennora de Talavera*. *Cordoue* de Tucuman a été érigée en évêché en 1570. C'eſt vers le levant de cette derniere ville qu'habitent les *Pampas*, peuple errant & idolâtre, mais qui vit en paix avec les Indiens Chrétiens.

Gouvernement de Paraguai.

Le *Paraguai* eſt une vaſte région, bornée au nord par le Pérou & le Breſil, au ſud par les terres Magellaniques, à l'eſt par le Breſil, à l'oueſt par le Chili & le Pérou. On lui donne environ deux cents lieues d'étendue du midi au nord, & beaucoup plus du levant au couchant Ce pays doit ſon nom à un grand fleuve, que l'on appelle auſſi *Rio de la Plata*. Les Eſpagnols en firent la découverte en 1526,

mais ils ne s'y établirent que dix ans après. Avant ce temps, cette contrée étoit habitée par un grand nombre de nations, la plupart formées par quelques familles. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui étoit commun dans les forêts, des racines, qui croissoient sans culture, fournissoient à ces peuples la nourriture nécessaire. Lorsqu'elle leur manquoit dans un canton, ils alloient la chercher dans un autre, sous la direction d'un conducteur à leur choix; car ils vivoient dans l'indépendance la plus absolue, & la seule nécessité de se défendre les engageoit à se réunir.

En 1496, Sébastien Cabot avoit fait pour l'Angleterre la découverte de Terre-Neuve; mais voyant ce Royaume hors d'état, par rapport à ses dissentions domestiques, de former des établissemens dans le Nouveau-Monde, il fut offrir à la Castille l'usage de ses talens, & cette Couronne le chargea d'une expédition brillante. Cabot suivit la route que le célebre Magellan avoit tenue en faisant le tour du Monde, & il arriva à l'embouchure du fleuve de la Plata, qu'il remonta assez haut; mais ayant trouvé trop de résistance de la part des Naturels du

pays, pour espérer de s'établir solidement, il reprit la route d'Espagne, afin d'y solliciter de nouveaux secours. Le petit nombre de ses compagnons qu'il avoit laissé fut massacré, ou ne tarda pas à le suivre. En 1535, les Espagnols reparurent sur le fleuve, sous la conduite de Mendoza, & jeterent les fondemens de Buenos-Aires; manquant de subsistance, entre des palissades élevées à la hâte, & croyant que l'intérieur du pays regorgeoit de mines d'or & d'argent, ils suivirent les bords du fleuve, & ne s'arrêterent qu'à trois cents lieues de la mer, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui l'*Assomption*, où ils bâtirent la ville de ce nom. On y compte quatre cents familles d'Espagnols ou de Créoles, & un plus grand nombre de Mulâtres. Elle fut érigée en évêché vers l'an 1620, sous la métropole de la Plata. C'est la résidence du Gouverneur de la province, qui est abondante en fruits & en pâturages.

A quarante lieues de l'Assomption, on trouve *Villa-Ricca*, autre ville Espagnole. Le reste du Paraguai est habité par diverses nations Indiennes, presque toutes indépendantes & idolâtres.

Il y a environ cent cinquante ans que

les Jésuites, établis dans le Paraguai, entreprirent de faire des missions chez les Indiens *Guaranis*. Leur premier établissement commença par rassembler environ cinquante familles sur le rivage de la riviere de *Japsur*, & depuis cette époque jusqu'en 1717, si l'on s'en rapporte au Voyageur Frézier, ces peuplades ont tellement augmenté, que dans trente-une, répandues dans six cents lieues de pays, on comptoit cent vingt-un mille cent soixante-un Indiens. Dans le temps que l'Auteur écrivoit, ils étoient divisés en quarante-deux paroisses, gouvernées par autant de Jésuites. Dans chaque peuplade il y a de grands magasins, où les sujets déposent leurs vivres & leurs marchandises, sans pouvoir rien garder pardevers eux. La principale fonction des Officiers de Police est de connoître le nombre des familles, de leur communiquer les ordres du Pere, d'examiner le travail de chacun suivant son talent, & de distribuer & de promettre des récompenses. D'autres Inspecteurs veillent aux travaux de la campagne, & reçoivent la déclaration des grains, qui, sous de grieves peines, doivent être versés dans les magasins. Deux fois la semaine, des

Diſtributeurs fourniſſent aux Indiens les portions néceſſaires pour leur ſubſiſtance, & ce ſont les Jéſuites qui commandent à tous ces ſubalternes.

L'Indien eſt élevé dans la crainte de Dieu, le reſpect pour le Pere Jéſuite, la vie ſimple, & le dégoût des biens temporels. Dans chaque paroiſſe il y a un certain nombre de ſoldats diſciplinés & ſéparés par régimens, qui ont leurs Officiers. Leurs armes ſont dépoſées dans des magaſins, & on ne les leur confie que quand il faut marcher ou faire l'exercice. Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire & à écrire ; il y en a pour la danſe & pour la muſique. Ceux à qui on remarque du génie, apprennent la Langue latine. Il y a divers ateliers de Peintres, de Doreurs, de Sculpteurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tiſſerrans, d'Horlogers, & d'autres profeſſions néceſſaires & utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des Maîtres. Chaque village a ſon égliſe, fort grande & très-ornée. Les maiſons des Indiens ſont bien diſpoſées ; elles ſont bâties de pierre, de brique crue, ou ſimplement de bois ; mais toutes

ſont couvertes en tuiles. Il y a des édifices publics, où les vieillards, les orphelins & les infirmes ſont bien entretenus, & une maiſon, nommée *Béaterie*, où l'on reçoit les femmes, en l'abſence de leurs maris, & celles qui n'ont point de famille. Pour entretenir ces établiſſemens, les habitans ſont obligés de travailler, deux fois par ſemaine, à la culture d'un eſpace de terre convenable, ce qui s'appelle *travail de la Communauté*. Parmi ces gens ſimples, on n'entend jamais parler de vol, de meurtres, ni d'autres excès de cette nature; les fautes, toujours légeres, ſont punies paternellement par des corrections proportionnées, précédées d'une douce remontrance, qui prouvent que la haine ni la vengeance n'entrent pour rien dans le jugement. Chaque année on préleve, avec une exactitude ſcrupuleuſe, ce qui doit compléter le tribut dû à la Couronne d'Eſpagne; mais tant que les Jéſuites ont été à la tête de ces miſſions, ils ont obtenu qu'aucun Officier Eſpagnol ne viendroit pour le lever, dans la crainte que le commerce avec tout étranger ne devînt nuiſible & contagieux à leurs Néophytes.

L'Evêque diocésain & le Gouverneur de la province ont seuls le droit de visiter les bourgades de ces bons Indiens.

On a long-temps soupçonné ces Religieux Instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étoient volontairement soumis, &, à cet égard, la Cour de Madrid a souvent montré quelque inquiétude. Au reste, lorsqu'en 1768 les missions du Paraguai sont sorties des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où l'on puisse conduire les nations nouvelles, & fort supérieur à tout ce qui existe dans le Nouveau Monde. Les Loix s'y observoient; une police exacte y régnoit; les mœurs y étoient pures; l'abondance étoit universelle. Actuellement l'administration des peuplades est confiée à un Chef, qui a sous lui trois Lieutenans. Ce qui regarde la Religion, est partagé entre des Moines de Saint Dominique, de Saint François, & de la Merci.

L'air du Paraguai est généralement tempéré & humide; il y a néanmoins des endroits plus froids que tempérés. Le long de

des rivieres, qui sont en assez grand nombre & fort considérables, le terroir est fertile & abondant en toutes sortes de productions d'Amérique & d'Europe. On y recueille beaucoup de coton, de tabac, & un peu de sucre ; mais la principale richesse du pays consiste dans l'*herbe du Paraguai*, qui ne croît que dans cette contrée, & dont il se fait un débit prodigieux dans toute l'Amérique méridionale, où elle sert de thé, & dont on croit la boisson salutaire pour plusieurs maux.

Le Gouvernement de Buenos-Aires contient les pays arrosés par le fleuve de *Parana*, depuis le vingt-sixieme degré de latitude méridionale jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord & au Cap Saint-Antoine, situé à la droite de cette embouchure, vers le trente-sixieme degré trente minutes de la même latitude, & depuis la côte orientale de la mer du Nord, vers le trente-deuxieme de longitude occidentale, jusqu'aux frontieres du Tacuman au couchant, & le quarante-sixieme degré de la même longitude. La capitale de cette province, appelée *la Trinidad* de Buenos-Aires, est située sur la rive droite de l'embouchure du

Gouvernement de Buenos-Aires.

fleuve de Rio de la Plata, dans une plaine, à ſoixante lieues de la mer. Don Pedro de Mendoza en jeta les fondemens en 1535. Sa ſituation eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Elle eſt réguliérement bâtie ; ſes rues ſont larges, & formées de maiſons fort baſſes, mais embellies par des jardins. Les premiers édifices n'étoient que de terre, il y a cinquante ans ; mais ils ont acquis de la ſolidité, depuis qu'on ſait cuire la brique & faire de la chaux. Une fortereſſe défend la ville du côté de la terre, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'avec beaucoup de peine, à cauſe du peu de profondeur du fleuve, & des iſles & des écueils dont ſon cours eſt embarraſſé. Ce furent les dangers de cette navigation qui, en 1726, engagerent les Eſpagnols à bâtir la ville de *Montevideo*, à quarante lieues au deſſous de Buenos-Aires, dans une baie qui a deux lieues de profondeur. Buenos-Aires fut érigée en évêché en 1620, ſous la métropole de la Plata. Le climat de cette ville eſt à peu près ſemblable à celui d'Eſpagne, & l'on y trouve les mêmes ſaiſons : les orages y ſont fréquens en hiver, & l'été

la chaleur y eſt tempérée par des vents agréables. Les campagnes ſont toujours vertes, ſi fertiles & ſi remplies de beſtiaux, que les vivres y ſont à vil prix. Le gibier & les fruits y abondent, ainſi que le poiſſon que la riviere fournit.

Lorſqu'en 1539 les Eſpagnols remonterent le fleuve, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines de Buenos-Aires quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles multiplierent ſi prodigieuſement, que perſonne ne daigna ſe les approprier, lorſqu'on revint dans la ville. Dans la ſuite, il parut utile de les aſſommer, pour en vendre la peau en Europe. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable. Pluſieurs Chaſſeurs ſe rendent dans la plaine où ils ſavent qu'il y a beaucoup de bœufs ſauvages; ils leur coupent le jarret avec un long bâton armé de fer, & pourſuivent leur chaſſe. A leur retour, ils trouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue & le ſuif, & abandonnent le reſte à des chiens ſauvages ou aux vautours. Ces cuirs font un aſſez bon objet de commerce, ſur-tout depuis que des Spéculateurs ont renfermé un grand nombre de

génisses dans des parcs immenses, & qu'on vend les cuirs en poil & bien conditionnés.

Santa-Fé est la ville la plus considérable du pays, après Buenos-Aires, mais elle est exposée aux courses des Indiens indépendans. C'est l'entrepôt pour l'herbe du Paraguai. *Las Corrientes* est petite & mal bâtie.

L'*isle de Saint Gabriel*, à trente-cinq lieues au nord-ouest de Montevideo, & à l'embouchure du fleuve de la Plata, a été pendant quelque temps au pouvoir des Portugais; mais elle a été rendue à la Couronne d'Espagne par le traité de 1751, signé entre les deux Puissances. Il y a dans ce Gouvernement beaucoup de petites nations d'Indiens indépendans, dont nous ne croyons pas devoir parler.

LE CHILI.

SELON quelques Auteurs, le nom de *Chili* vient d'un terme qui signifie *froid*, & il est vrai que ce pays est traversé, du nord au sud, par les Andes ou les Cordilieres, montagnes pleines de volcans, & néanmoins couvertes de neige; mais il est certain que ce pays a reçu son nom de la riviere de *Chile* ou *Chili*, qui le traverse de l'orient à l'occident. Il a au nord le Pérou, à l'orient le Tucuman & la terre Magellanique, qui le termine aussi au midi. La mer du Sud le borne à l'occident. La terre y est fertile dans les vallées, où l'air est assez chaud. Il y vient du blé & divers fruits. Les côteaux rapportent du vin. Les campagnes sont pleines de pigeons ramiers, de perdrix, de canards, de perroquets, de cygnes, & de flamands, oiseau du plus beau blanc ou du plus beau rouge, fort recherché des Indiens. On y voit beaucoup de bétail, & des moutons si gros & si forts, qu'on s'en sert comme des bêtes de charge, ainsi qu'au Pérou. On trouve au Chili

des mines d'or, des carrieres du plus beau jaſpe, & beaucoup de bois propres à la teinture. Les chevaux de l'ancien Monde y ont acquis une vîteſſe & une fierté que n'ont jamais eues les Andalous dont ils deſcendent.

On a vu plus haut, que les Incas du Pérou ſoumirent à leurs ſages Loix une partie de cette vaſte contrée : ils ſe propoſoient d'aſſujettir le reſte; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre. Après la conquête des provinces de ce vaſte Empire, Almagro reprit ce projet. Il partit au commencement de l'année 1535, avec cinq cent ſoixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut le pays des Charcas, où depuis furent découvertes les mines du Potoſi, & non ſans une perte de cent cinquante Eſpagnols & de dix mille Indiens; il ſoumit les peuples anciennement dépendans du trône que Piſarre & lui venoient de renverſer : mais des vûes plus ambitieuſes, & qui conduiſirent le premier vainqueur ſur l'échafaud, le firent revenir ſur ſes pas. Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduiſoit, y pénétra ſans réſiſtance : cependant les Indiens, revenus de l'étonnement où les

avoit jetés les armes & la discipline des Européens, ne tarderent pas à chercher les moyens de recouvrer leur indépendance. Un vieillard entreprit ce grand projet. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la derniere. Cette manœuvre eut tout le succès désiré; elle déconcerta les Espagnols, accoutumés à voir fuir l'ennemi devant eux; ils furent enveloppés & massacrés. Le vainqueur, dit-on, versa de l'or fondu dans la bouche de Valdivia, en lui criant: *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*. De ce moment, les Indiens n'ont cessé de porter la désolation & le feu dans les établissemens, des Européens, & ce n'est que depuis 1771 que ces peuples féroces ont cessé d'inquiéter les Espagnols. Les Araucos & leurs voisins sont, dans ces contrées, les ennemis les plus dangereux des Européens. Indifférens sur les pays qu'ils habitent, certains que la terre & les forêts leur fourniront la subsistance nécessaire, ils marchent à la guerre avec leurs seules

armes. Pendant la nuit, ils tombent sur le premier village où il y a des Espagnols; ils y massacrent les hommes, & ne conservent que les femmes Européennes, qu'ils s'approprient; & de là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds. Ces désastres, souvent répétés, ont forcé les Espagnols à acheter la paix avec ces Barbares : ils les préviennent, ils leur font des présens; mais l'usage dangereux de leur donner de l'eau-de-vie & des armes, a cessé.

Chili Espagnol. Le *Chili Espagnol* n'a guere d'étendue que trente lieues du levant au couchant; il est borné au midi par le Chili Indien. C'est le meilleur pays de toute l'Amérique. Il est fertile en grains, en vin, en fruits de toute espece, en bétail, & en pâturages. Les chevaux & les mulets sont infiniment meilleurs que ceux d'Espagne. Les côtes sont fort poissonneuses, & on y fabrique beaucoup de cordages. Le commerce des cuirs est considérable. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre, des turquoises & autres pierres précieuses, des carrieres de marbre, & l'on n'y voit ni bêtes vénimeuses ni serpens. Ces avantages sont bien contre-balancés par les

tremblemens de terre qu'occaſionne le voiſinage des ~~dix ou~~ douze volcans des montagnes des Cordilieres. Celui qu'éprouva le Chili en 1730, fut terrible, dura vingt-ſept jours, & renverſa les villes, les bourgs & les villages du pays. Nous allons dire un mot des villes qui ſe ſont relevées; car il ſeroit faſtidieux d'entrer dans quelque détail ſur les autres.

Valparayſo n'eſt qu'une bourgade, mais elle eſt le chef-lieu du ſecond Gouvernement militaire de l'Audience du Chili, & ne ſe trouve qu'à vingt-cinq lieues de San-Jago, capitale du pays. Un bon château la défend, & c'eſt la réſidence du Gouverneur. Son commerce eſt fort conſidérable, ce qui y attire beaucoup d'habitans pendant l'été; mais lorſque l'hiver arrive, ils ſe retirent à San-Jago.

Valdivia eſt une place maritime, dont le port eſt le meilleur & le plus fort de la côte de la mer du Sud, dont il eſt regardé comme la clef. C'eſt le lieu d'exil des Blancs du Pérou & du Chili, qui ont commis quelque crime qui mérite les galeres; ils en compoſent la garniſon. Il pleut pendant ſix mois à Valdivia.

L'*isle de Chiloé*, sur la côte de la mer du Sud, a environ cinquante lieues d'étendue du midi au nord ; sa plus grande largeur du levant au couchant est de sept lieues, & elle n'est pas plus éloignée de la terre ferme. Quarante petites isles l'environnent. Elle produit toutes les choses nécessaires à la vie, excepté le vin. Le climat est froid. Au centre de l'isle, sont des Indiens convertis par les Jésuites. Sur la côte orientale, il y a une forteresse, appelée *Chacao*, où demeure le Gouverneur. Les Espagnols y entretiennent une garnison.

La ville de *San-Jago*, capitale de l'Audience du Chili, est située dans la vallée de Mapocha, qui a vingt-cinq lieues d'étendue. Pierre Valdivia, qui la fonda en 1541, lui donna le nom de *San-Jago de la Nouvelle-Estramadoure*. Elle a mille toises de long sur six cents de large. Ses rues sont tirées au cordeau & pavées de pierres ; des canaux les nettoient & arrosent les jardins. Huit superbes rues aboutissent à la grande place, au milieu de laquelle il y a une belle fontaine. Les quatre côtés sont occupés par la cathédrale & de magnifiques palais. Les maisons des particuliers sont jolies, très-lo-

geables, mais basses, à cause des fréquens tremblemens de terre, dont cette ville a éprouvé de funestes effets en 1657 & 1730. Il y a beaucoup de Communautés religieuses dans San-Jago. On y compte quatre mille familles, sans y comprendre les Indiens & les Mulâtres. Le Gouverneur, l'Evêque, y font leur résidence, & les Tribunaux suprêmes y sont établis. Il s'est formé dans cette contrée une population de quatre à cinq mille ames. L'on n'y voit que peu d'esclaves Africains. Ces Colons, dont plusieurs descendent des anciens & féroces Conquérans du pays, n'ont point hérité de leur invincible éloignement pour les occupations utiles. Ils sont sains, agiles, robustes, & vivent sur des plantations qu'ils cultivent de leurs propres mains.

Trois fois la ville de *la Conception*, fondée en 1550, par Valdivia, fut ruinée par les Indiens, & autant de fois les Espagnols la rétablirent. Elle doit son espece de magnificence à sa quatrieme destruction par le tremblement de terre de 1730. Ses maisons sont plus belles, mieux couvertes, & accompagnées de plus agréables jardins. Située sur la mer du Sud, au fond

d'une rade, une riviere la traverse & se jette dans la baie, où il y a trois ports qui fournissent un bon mouillage aux vaisseaux. Le commerce y est médiocre, & pourroit être plus considérable, si l'indolence des habitans ne s'y opposoit. Le diocese est assez étendu, & les Moines sont nombreux. Le climat ressemble beaucoup à celui de l'Espagne, excepté que le froid se fait sentir à la Conception, tandis que le soleil est le plus ardent en Espagne, ainsi des autres saisons. Les récoltes de grains y rendent cent pour un. Les pâturages sont excellens, & nourrissent des chevaux & des mules, qui ne le cedent point à ceux d'Espagne. Il s'y fait de très-bon vin. On y trouve quantité de simples, de l'or, des mines de lapis-lazuli, d'aimant, & de cuivre; mais l'Espagnol de la Conception a trop de paresse pour profiter de ces trésors.

Chili Indien. On distingue le *Chili Indien* en septentrional & méridional. En général il est occupé par des Indiens libres ou indépendans, & les Espagnols ne sont proprement maîtres que de la côte. La partie septentrionale de ce vaste pays s'étend

depuis le trente-cinquieme degré de latitude méridionale jusqu'au quarante-cinquieme, & depuis le trente-neuvieme degré de longitude occidentale jusqu'au cinquante-cinquieme. Elle est bornée au nord par le Tucuman & la province de Buenos-Aires, au levant par la côte de la mer du Nord, au midi par la terre Magellanique, & au couchant par les Cordilieres & la côte de la mer du Sud.

Depuis la découverte de l'Amérique, les nations qui habitent cette contrée sont continuellement en guerre avec les Espagnols, & n'ont cessé de détruire leurs établissemens. Ceux qui ont été soumis sont devenus Chrétiens, parce qu'on a voulu les baptiser; mais comme on n'a encore pu les faire renoncer à la polygamie & à l'ivrognerie, on doit regarder leur conversion comme politique ou invincible. Les Indiens indépendans n'ont point de Religion, au moins on n'a trouvé chez eux ni temples ni idoles. Peut-être croient-ils une autre vie; cependant ils pensent que l'ame est matérielle. On leur connoît une forme de Gouvernement, dont les anciens de chaque famille sont les Chefs. La nourriture ordinaire de ces Indiens consiste en pommes de terre, un

peu d'orge, du maïs, de la chair de cheval & de mulet. Leur boiſſon eſt une eſpece de biere, qu'ils appellent *chica*. Leur couleur eſt baſanée, tirant ſur le cuivre rouge. Ils ſont forts, nerveux, ſans beaucoup de barbe. Leurs cheveux ſont noirs, longs & plats. A peine ſont-ils couverts. Leurs cabanes ſont faites de branches d'arbres, & ils les conſtruiſent dans tous les lieux où ils veulent s'arrêter ou ſe fixer. Les femmes ſont réellement eſclaves; elles font tout le travail de la campagne & du ménage. Lorſque les Eſpagnols ſont en paix avec ces nations, ils vont leur porter des ouvrages de fer, de la quincaillerie, du vin, en échange de beſtiaux, de jeunes filles ou de jeunes garçons, que les peres troquent volontiers contre des bagatelles. Ils ſont bons cavaliers, & manient la lance & le javelot avec adreſſe. C'eſt tout ce qu'on peut dire de ces peuples épars, dont les trois quarts ne ſont preſque pas connus.

D'après le peu que nous venons de rapporter des Indiens ſeptentrionaux, que pourrons-nous dire des méridionaux, qui ſont encore moins connus? Cette partie du Chili qu'ils occupent s'étend depuis le quarante-cinquieme degré de latitude

jusqu'au détroit de Magellan, vers le cinquante-quatrieme, & entre la mer du Nord & celle du Sud, depuis le cinquantieme jusqu'au soixantieme de longitude occidentale. Ce fameux détroit fut découvert en 1520 par Ferdinand Magellan, Portugais, Amiral d'Espagne, qui lui donna son nom. Les Navigateurs l'ont souvent traversé pour aller dans la mer du Sud; mais comme il est dangereux, il a été moins fréquenté depuis la découverte que Jacques le Maire fit en 1616, de celui qui porte son nom, qui est plus méridional & moins long. Actuellement on double le Cap-Horn, pour entrer dans cette mer. Du côté de l'est, le pays est rempli de bois de haute futaie; du côté de la terre Magellanique, il est dépourvu d'arbres. La côte orientale semble manquer d'eau douce. On nous parle entre autres Indiens de cette vaste contrée, des *Cessares*, *Césares* ou *Arguels*, qui habitent les montagnes des Cordilieres vers la côte de la mer du Sud. Ce peuple est blanc, & on le croit descendu des équipages de trois vaisseaux Espagnols qui échouerent sur la côte en 1540. D'autres supposent que c'est une nation Indienne, avec laquelle plusieurs Espagnols sortis

du Chili en 1554 se sont mêlés. Quoi qu'il en soit, ils vivent en République, habitent un pays fertile & agréable, & ne veulent avoir aucune communication avec les Espagnols. La liberté dont ils jouissent fait leur bonheur, & ils la conservent comme le bien le plus précieux.

LA GUIANE.

LA Guiane eſt une vaſte contrée de l'Amérique, ſituée entre la riviere des Amazones & celle de l'Orénoque, les deux plus grands fleuves de l'Amérique méridionale. Elle eſt bornée au nord par l'Orénoque, au midi par l'Amazone; la mer baigne ſes côtes à l'orient, & la belle riviere de Rio-Négro la termine à l'occident; ce qui en forme une iſle au moins de deux cents lieues du nord au ſud, & de plus de trois cents de l'eſt à l'oueſt, ayant pour frontieres le Breſil, le Pérou, & le nouveau Royaume de Grenade. L'intérieur de ce grand pays, quoique fertile & peuplé de nations Indiennes très nombreuſes, n'eſt preſque point fréquenté par les Européens; ſes côtes ſont mieux connues. En examinant avec quelque attention cette partie de notre globe, on ne peut douter qu'il n'y ſoit arrivé de grandes révolutions, occaſionnées ſans doute par des feux ſouterrains, aujourd'hui éteints, & que l'embraſement n'ait été général. Cela ſe voit par

les masses remplies de scories de fer qu'on trouve par-tout, & l'impossibilité de rencontrer nulle part des pierres calcaires, qui vraisemblablement auront été toutes calcinées. Dans cet état d'altération, il se sera écoulé bien des siecles, avant que le sol de la Guiane soit redevenu propre à nourrir des plantes, & successivement des arbres. Les terres hautes ne sont qu'un mélange confus de glaise & de craie, où ne peuvent croître que le manioque, les ignames, les patates, & quelques autres plantes, encore pourrissent-elles communément dans les saisons pluvieuses. Dans les terres qu'on regarde comme bonnes, les cafiers, les cacaotiers, les cotonniers, tous les arbres utiles n'ont qu'une courte durée. Quatre Puissances Européennes ont formé des établissemens dans ce grand pays, les Espagnols, les François, les Hollandois, & les Portugais : nous allons en fixer les époques, & en suivre les progrès jusqu'à ce siecle.

Guiane Espagnole.

Ce fut Christophe Colomb, qui le premier découvrit, en 1498, l'Orénoque, dont les bords furent depuis appelés la *Guiane Espagnole.* Ce grand fleuve prend ses sources dans cette chaîne de mon-

tagnes qui sépare le Pérou du nouveau Royaume de Grenade, & après avoir été grossi pendant un cours de six cents lieues par un nombre prodigieux de rivieres, il se jette dans l'Océan par quarante embouchures, qui forment beaucoup d'isles de différentes grandeurs. Ces isles sont habitées par une nation Indienne, qu'on appelle les *Gauraunos*. L'Orénoque présente un phénomene qui ne se remarque dans aucun fleuve du monde. Il emploie cinq mois à croître, & ses différens accroissemens sont marqués par les traces qu'il laisse sur les rochers & sur les arbres qui bordent ses côtes; il se maintient un mois dans cet état, & après avoir employé cinq autres mois à décroître dans la même gradation, il reste trente jours dans ce même état de décroissement, employant ainsi le cours entier d'une année à monter & à descendre, soit qu'il pleuve ou non dans les provinces voisines, circonstance dont il ne dépend en aucune maniere.

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur, ne connoissoient ni vêtement, ni police, ni Gouvernement, & excepté ceux que les

Missionnaires Espagnols ont réussi à rassembler, ils ne sont pas plus avancés. On rencontre parmi eux les mêmes différences dans la taille & dans la corpulence, que parmi les nations de l'Europe; mais tous ont les cheveux noirs, épais & fort longs, & ce n'est que dans un âge avancé qu'ils blanchissent. Ils n'ont point de barbe, & sont si aises de n'en point avoir, que les femmes comme les hommes s'arrachent tous les poils jusqu'aux sourcils, à l'exception des *Guamos* & de quelques *Otomacos*, qui portent la barbe fort longue. Leur physionomie est assez agréable : leur couleur varie suivant les cantons; ceux qui vivent dans les bois sont presque blancs. L'ignorance, l'ingratitude, la paresse, la gloutonnerie, forment leur caractere. Si les Missionnaires veulent assujettir ceux qu'ils ont rassemblés à quelques travaux réguliers & qui leur déplaît, ils se sauvent dans leurs forêts, & reprennent la vie indépendante. Les femmes sont véritablement les esclaves de leurs maris, & sont chargées des soins les plus pénibles du ménage. Les Jésuites ont établi plusieurs missions parmi ces peuples; & ce n'est que lorsqu'un Missionnaire arrive

chez eux pour la premiere fois, accompagné de quelque Indien converti, qu'ils apprennent que les hommes portent des habits, & qu'avec le temps ils peuvent s'y accoutumer; sans cela leur nudité est entiere. Au reste, la tyrannie exercée contre les femmes sur les bords de l'Orénoque, est la cause de l'horrible habitude que les meres ont contractée de faire périr la plupart des filles dont elles accouchent. Le Christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. Ce que nous pourrions dire de plus, touchant les mœurs de ces Sauvages, ne seroit qu'une répétition de ce qui a été précédemment rapporté des autres nations Indiennes dont nous avons parlé.

Diego de Ordaz, le premier Espagnol qui ait osé remonter l'Orénoque, ayant obtenu de la Cour d'Espagne la liberté d'aller à la recherche du pays del Dorado & de ses richesses imaginaires, est aussi le premier qui fonda une ville sur les bords de ce fleuve. Il la nomma *Saint-Thomas de la Guiane*. Cet établissement n'a jamais été considérable, puisque, dans son état le plus florissant, il ne contenoit pas au delà de cent-cinquante maisons. Il fut souvent ruiné par les

Anglois & les Hollandois, &, en 1579, les Hollandois ſeuls réduiſirent la ville en cendres. Une partie des habitans ſe retira à Comana, & ceux qui reſterent rebâtirent leurs maiſons à dix lieues au deſſous de l'endroit où étoient les anciennes, avec un petit fort pour les défendre. Là ils s'occuperent de la culture du tabac & de l'éducation des beſtiaux, objets d'un très-bon commerce. Il paroît que l'Eſpagne laiſſa cette colonie abſolument à elle-même, & qu'elle ne ſe reſſouvint de ſon exiſtence qu'en 1753. Le Chef d'eſcadre, Nicolas d'Yturiaga, y fut envoyé. Cet homme ſage établit un Gouvernement régulier dans le chef-lieu de cette partie du Monde. En 1771, on voyoit ſur les rives de l'Orénoque treize villages qui raſſembloient plus de quatre mille deux cents Eſpagnols, Métifs & Mulâtres ou Negres, dans quatre cent trente propriétés; les Sauvages étoient réunis dans cinquante hameaux, ſous la conduite de quelques Miſſionnaires, qui faiſoient le commerce pour leurs Néophytes.

Guiane Françoiſe. Si les François doivent céder la découverte de la Guiane aux Eſpagnols, il

n'est pas moins certain qu'ils y ont fait des voyages presque aussi-tôt que cette nation, quoiqu'on n'en ait pas la date précise. Jean de Laët, qui écrivoit il y a plus de cent cinquante ans, dit formellement que les François avoient coutume d'y aller charger des bois colorés, & entre autres une espece de bois de Bresil En 1624, des Marchands de Rouen envoyerent une petite colonie de vingt-six hommes, qui choisirent les bords de la riviere Sinamary pour faire leur établissement. Cette riviere est à vingt lieues au nord-ouest de l'isle de Caïenne. En 1526, il arriva une colonie, plus considérable que la premiere, qui s'établit sur la riviere de Cananama, à six lieues de Sinamary, & ces colonies devinrent considérables par les secours qui leur furent envoyés de France. Cet établissement éprouva un assez grand désastre en 1643. Plusieurs Négocians de Normandie avoient chargé de leurs intérêts un nommé Poncet de Bretigny, homme féroce, qui vexa les Colons, déclara la guerre aux Sauvages, & finit par être assassiné. Cet événement malheureux n'empêcha pas une nouvelle Compagnie

d'envoyer, en 1651, à la Guiane huit cents Colons; ils devoient être conduits par l'Abbé de Marivault, Eccléſiaſtique vertueux, en qualité de Directeur; mais il ſe noya malheureuſement en entrant dans le navire. Son ſucceſſeur, Roiville, Gentilhomme Normand, fut aſſaſſiné dans ſa traverſée. Ceux qui étoient les auteurs de cet attentat, ne bornerent pas leurs crimes à ce meurtre. Les Colons ſe révoltérent contre leur adminiſtration. Deux moururent, trois furent relégués dans une iſle déſerte. Le Commandant de la citadelle déſerta chez les Hollandois avec une partie de ſa garniſon. Pour comble de malheur, les Sauvages du continent tomberent ſur le petit nombre d'hommes reſtés ſans défenſe; ſix cents perdirent la vie, & le reſte fut trop heureux de pouvoir gagner les iſles du Vent ſur trois mauvais bateaux.

Tant de calamités n'empêcherent pas une nouvelle Société de ſe former en 1663, ſous la direction de la Barre, Maître des Requêtes, avec les ſecours du Gouvernement; & l'année ſuivante elle fit partie de la grande Compagnie, où l'on fondoit toutes celles que la nation

avoit formées pour l'Afrique & pour le Nouveau Monde. Depuis ce temps, les affaires de l'Europe & les différentes guerres où la France s'est trouvée engagée, l'ont obligée de céder une partie de la Guiane aux Hollandois & aux Portugais par différens traités : de sorte qu'elle se voit aujourd'hui bornée, du côté de l'ouest, par la riviere de Marony, qui la sépare des Hollandois, & du côté de l'est elle s'étend, suivant le traité d'Utrecht, jusqu'à la riviere d'Oyapoco ou de Vincent-Pinçon, située proche le Cap Nord, ce qui forme un espace de plus de cent lieues. Les mers qui baignent cette longue côte, sont ouvertes & sans obstacles pour la navigation, & les vents sont favorables pour en approcher autant & si peu qu'on veut. Quoique voisine de l'équateur, cette région n'éprouve jamais de chaleurs étouffantes, si ordinaires dans tant d'autres contrées de l'Amérique; mais il y pleut communément durant six mois de l'année; & pendant les six autres mois, la grande sécheresse y est à craindre. Jusqu'à présent la culture de ce grand pays n'a pas eu toute la réussite qu'on pourroit désirer; mais c'est plus la faute du sol que celle des efforts des

Colons. Ils sentent déjà qu'ils doivent établir leurs plantations sur des plages formées par la dégradation des montagnes & par la mer ; & que pour obtenir d'excellentes récoltes, il est nécessaire de dessécher des marais, de creuser des canaux, & d'élever des digues. En 1763, la France a envoyé environ douze mille Colons à la Guiane. Plusieurs familles Allemandes & Acadiennes, qui en faisoient partie, se sont établies le long de la mer, depuis un lieu nommé *Kourou*, jusqu'à Iracoubo, dans l'espace de dix-sept lieues ; d'autres se sont fixées dans des savanes naturelles, à une certaine distance de la mer. Jusqu'à présent, la chasse, la pêche, l'éducation des troupeaux, la culture du riz & du maïs sont leurs ressources. Il en est d'autres qui s'offrent à l'industrie de ces Colons. Ils doivent s'attacher à la coupe de bois de construction, à la salaison du poisson, & forcer la culture des subsistances. Les girofliers & les muscadiers qu'on a plantés, donnent la plus grande espérance : le coton, le cacao, & sur-tout le tabac, doivent être l'objet de leurs travaux & & de leurs spéculations.

L'isle de Caïenne n'est séparée du continent que par les eaux d'une riviere qui se divise en deux branches ; elle peut avoir quatorze ou quinze lieues de circonférence. Cette isle, dont les bords sont élevés, est basse au milieu, & entrecoupée de marais qui en rendent les communications difficiles. La ville capitale de la colonie est bâtie sur le point du nord-ouest de l'isle, ayant la mer au nord & le port à l'ouest. C'est une espece d'exagone irrégulier, entouré de murailles & de cinq bastions, avec quelques demi-lunes & un fossé. Dans cette enceinte, il y a un fort où quarante hommes pourroient capituler encore, après la prise de la place. L'entrée du port n'a guere que quatorze pieds de profondeur. Les bâtimens publics sont bien construits. Il y a un Gouverneur, un Etat-Major, & une garnison de trois cents hommes, à laquelle, en cas d'alarme, les habitans de la ville & de la campagne sont obligés de se joindre. C'est le siége d'un Conseil souverain. L'isle produit des cannes à sucre, du roucou, de l'indigo, du cacao, du café, du coton, du millet, & toutes sortes de racines. Isle de Caïenne.

Dès l'année 1634, les François s'é-

toient établis dans l'isle de Caïenne, & ils avoient choisi la côte de Remire, qui est le quartier le plus riant & le plus fertile, d'où il fallut chasser les Sauvages *Arikarets* qui l'habitoient. En 1635, on fit un autre établissement, trois lieues plus loin à l'ouest, où l'on bâtit le fort Louis & la ville dont nous venons de parler. La Compagnie des Indes occidentales, formée en 1669, envoya prendre possession de cette isle en même temps que de la Guiane. Les François n'en jouirent tranquillement que jusqu'à l'année 1676, que les Hollandois, jaloux de la prospérité du commerce de notre nation dans la Guiane, s'emparerent de l'isle & de la ville de Caïenne avec onze vaisseaux; mais dans la même année, le Maréchal d'Estrées, avec des forces bien moins considérables, en chassa les ennemis. Ce fut alors que le Gouvernement songea sérieusement à s'affermir dans l'isle & dans le continent. Des Flibustiers vinrent s'y établir, & répandre dans le commerce les piastres qu'ils avoient enlevées dans la mer du Sud.

Guiane Hollandoise.

Sans prétendre préjudicier aux droits des Couronnes, on peut fixer les bornes

de la Guiane Hollandoiſe du côté des Eſpagnols, à la riviere de Poumaron, & du côté des François, à celle de Marony. Ce fut pendant la guerre qui s'éleva en 1666 entre la Hollande & l'Angleterre, que les Hollandois s'emparerent de *Surinam* & des autres poſtes Anglois, que ces derniers ne parurent pas fort empreſſés de recouvrer, puiſqu'à la paix de 1674 ils céderent aux Hollandois tout ce qu'ils avoient dans la Guiane.

Comme la conquête de Surinam avoit été faite par les vaiſſeaux & les troupes de la Zélande, cette province en prétendit excluſivement le domaine utile. Les autres provinces qui avoient partagé les frais de l'expédition, vouloient que ce fût un bien commun; & après de longues diſcuſſions, il fut arrêté, en 1682, que Surinam ſeroit abandonnée à la Compagnie des Indes occidentales, à condition qu'elle payeroit aux Zélandois cinq cent ſoixante-douze mille livres, que ſon commerce ſe borneroit à la vente des eſclaves, & que le pays ſeroit ouvert à tous les ſujets & à tous les Navigateurs de la République. Cet arrangement étoit alors au deſſus des forces énervées de l'Etat: il ſe vit contraint de céder, l'année

ſuivante, un tiers de ſon droit à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche citoyen nommé *Van-Aarſſen.* Ce marché dura juſqu'en 1672, époque à laquelle les héritiers d'Aarſſen vendirent leur propriété aux deux autres Membres de l'aſſociation. En 1688, il y eut de grands troubles dans la colonie de Surinam. L'année ſuivante, elle fut attaquée par les François, ſous le commandement de Ducaſſe, qui échoua dans ſon entrepriſe. Le Malouin Caſſard fut plus heureux en 1712. Il tira de groſſes contributions de Surinam. A cette guerre ouverte ſuccéda celle des eſclaves fugitifs, qui s'étoient réfugiés dans l'intérieur des terres, & qui de leurs retraites ſortoient par bandes pour dévaſter les habitations, ſe procurer des vivres, & amener les Negres qui vouloient les ſuivre. Il fallut, en 1749, 1772 & 1774, envoyer des troupes réglées au ſecours de la colonie; & après pluſieurs combats ſanglans, pour obtenir la paix, les Hollandois ont dû reconnoître l'indépendance de pluſieurs hordes nombreuſes de ces mêmes eſclaves, & faire des préſens annuels aux autres.

A force d'induſtrie, de ſoins & de

travaux, les Hollandois ont réussi à dompter l'Océan dans cette partie du Nouveau Monde comme dans l'ancien. Leurs cultures n'ont que l'eau nécessaire pour les faire prospérer, & leurs plantations ont des agrémens & des commodités qu'on n'apperçoit pas dans les possessions les plus florissantes des François & des Anglois. Ce sont par-tout des bâtimens spacieux, des terrasses bien alignées, des potagers, des vergers, & de superbes allées. En 1775, se trouvoient réunis dans quatre cent trente plantations, soixante mille esclaves, qui obéissoient à environ trois mille Blancs, & dont les productions montoient annuellement à trois millions & plus de livres de sucre brut, quinze millions pesant de livres de café, un million de livres de coton, huit cent mille livres de cacao, six cent mille livres de bois de couleur, & rapporterent plus de vingt millions de livres.

Paramariba est le chef-lieu de la colonie. Les maisons y sont jolies & commodes; son port, situé à cinq lieues, laisse peu de chose à désirer. Les Hollandois ont plusieurs forts sur les rives des différentes rivieres qui baignent le

pays, & des troupes réglées qu'ils entretiennent pour les défendre.

La Berbiche. En 1626, les Hollandois jeterent les premiers fondemens de la colonie de *la Berbiche*. Elle fut ravagée en 1689 par quelques aventuriers François, & ensuite, en 1712, pour se racheter du pillage, les Colons s'engagerent à faire payer en Europe une certaine somme, qui ne fut point acquittée par les propriétaires des habitations. Trois riches particuliers d'Amsterdam remplirent cette obligation; ils devinrent par ce moyen maîtres de la Berbiche, & sur l'offre d'une redevance, ils obtinrent que tout sujet de l'Etat seroit libre d'y naviguer & de s'y fixer.

Essequebo. On ignore précisément à quelle époque les Hollandois se sont établis sur la riviere d'*Essequebo*; mais il est prouvé que les Espagnols les en chasserent en 1595. En 1666, les Hollandois, qui y étoient retournés, en furent de nouveau expulsés par les Anglois; mais ils y revinrent l'année suivante. En 1740, cette colonie étoit encore très-foible, ce qui engagea quelques-uns de ses Colons à jeter les yeux sur la riviere très-voisine de *Démérary*.

Démérary. Les cultures y ont eu tant de succès, qu'en 1769 on y comptoit déjà cent trente habitations considérables. Pendant la guerre qui vient de finir, ces dernieres colonies ont été envahies par les Anglois, reprises par les François, & rendues aux Hollandois.

Les Portugais, établis sur la riviere des Amazones, furent long-temps sans pousser leurs découvertes dans la *Guiane*; ce ne fut qu'en 1688 qu'ils bâtirent le *fort Saint-Antoine* sur la riviere d'Arwari; mais il fut renversé par la mer en 1691. Par le traité d'Utrecht, la France a cédé à la Couronne de Portugal la partie la plus méridionale de la Guiane, située aux environs du cap Nord & de la riviere des Amazones; & depuis, cette Puissance a poussé ses entreprises dans l'intérieur des terres. Guiane Portugaise.

LE BRESIL.

La grande région à laquelle on donne le nom de *Bresil*, est la plus occidentale de l'Amérique méridionale; elle est presque renfermée entre l'équateur & le tropique du Capricorne. Sa plus grande largeur, d'occident en orient, est de dix-sept degrés, entre le trois cent vingt-huitieme & le trois cent quarante-cinquieme dégré de longitude. Du nord au sud son étendue peut bien être de trente-cinq degrés, depuis le premier jusqu'au trente-cinquieme de latitude méridionale. Le Bresil est borné au nord par la riviere des Amazones, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, & ensuite par cette mer, qui le borne aussi au levant & au midi, jusqu'à l'embouchure de la riviere de la Plata. Il a pour limites au couchant le pays des Maynas ou l'Audience de Lima, & le Paraguai.

Cette contrée fut découverte, en 1500, par Vincent-Yanez Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, dans son premier voyage. Il mouilla à un cap

qu'il appela *la Consolation*, qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Augustin*, & prit possession de toute la côte au nom de la Couronne de Castille. La même année, Alvarès Gabral, Portugais, se trouvant à la vue de ce pays, entra dans le port de Seguro : il y planta une croix de pierre, ce qui fit donner à la contrée le nom de *Santa-Cruz* ; mais celui de Bresil, qu'elle portoit auparavant, a prévalu. Comme les Couronnes d'Espagne & de Portugal se disputoient la possession du Bresil, le Pape Alexandre VI, pour les mettre d'accord, donna une célebre Bulle, suivant laquelle il fixa une ligne de démarcation ; en sorte que tout ce qui est au couchant du trois cent trentieme méridien, ou du trentieme degré de longitude occidentale, prise depuis l'isle de Fer, fut adjugé aux Espagnols, & que ce qui est au levant du même méridien fut donné aux Portugais, qui par-là demeurerent les maîtres de la côte du Bresil, dont ils ont beaucoup étendu les limites vers l'ouest, au delà de la ligne de démarcation.

Vers l'année 1539, les François commencerent à trafiquer au Bresil, & les naturels du pays leur montrerent tant

de confiance, qu'en 1555 l'Amiral de Coligni chargea le Chevalier de Villegagnon d'établir une Colonie de Calvinistes à Rio Janeïro; mais bien-tôt ces nouveaux Colons, abandonnés à eux-mêmes, furent chassés par les Portugais. Les François ont eu aussi pendant quelque temps une Colonie dans l'isle de Maragnan. Les Hollandois chasserent ensuite les Espagnols, qui s'étoient mis alors en possession du pays, & les Portugais en dépossédérent les Hollandois en 1655. Les fils aînés des Monarques Portugais portent le titre de Prince de Bresil.

Lorsqu'on découvrit le Bresil, on le trouva distribué en différentes nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines, ou sur le bord des rivieres, quelques-unes sédentaires, le plus grand nombre errantes, & presque toutes sans communication entre elles. On en rencontra qui, ennemies irréconciliables, se faisoient une guerre continuelle. Une horde s'occupoit particuliérement de la chasse; une autre s'appliquoit à la pêche; peu tiroient leur subsistance de la culture des champs. Des différences si marquées entre la façon

d'être & de vivre de ces peuplades, ne pouvoient manquer de mettre une étonnante variété dans leurs mœurs & dans leurs coutumes. Nous n'entreprendrons pas de la décrire avec une exactitude scrupuleuse.

On ne connoît aux Bresiliens ni temple, ni aucun monument élevé en l'honneur d'une Divinité quelconque. Ils n'adoroient rien, & leur langue n'a pas même un mot qui exprime le nom de Dieu. Ainsi c'est bien à tort que quelques Voyageurs leur attribuent une Religion. On ne peut leur faire comprendre ce que signifie la création du Monde; ils ne divisent les temps que par les lunes. Quelquefois, sans doute en signe d'admiration, ils levent les mains vers le Soleil & la Lune. On apperçoit par leurs discours, qu'ils ont une idée confuse d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre humain, & à ce sujet ils racontent avec beaucoup de gravité : » Qu'un » étranger puissant, qui haïssoit mor- » tellement leurs ancêtres, les fit tous » périr par une prodigieuse inondation, » excepté un frere & une sœur, qu'il » réserva pour peupler le Monde «. C'est de l'union de ces deux personnes qu'ils

se croient descendus, & leurs anciennes chansons ont fait passer ce fait d'âge en âge. Ce que nous entendons par une autre vie après la mort, & par le Ciel & l'Enfer, ne peut entrer dans leur tête. Cependant ils ne nomment jamais qu'avec frayeur un mauvais Génie qui les tourmente, & qu'ils appellent *Aguian*; mais on ne rapporte pas qu'ils lui rendent aucun hommage. Si l'on veut les croire, plusieurs d'entre eux ont été changés en Démons, & s'amusent à danser dans des campagnes délicieuses : sans doute il n'est question que de ceux qui peuvent avoir disparu, & non de ceux qui sont morts à leurs yeux; car cette idée contrarieroit la croyance où ils sont qu'il n'y a point de vie future. Ils attribuent une certaine puissance au tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, & prétendent avoir appris de lui à cultiver la terre; mais si on leur remontre qu'il faut adorer Dieu qui est l'auteur du tonnerre : »C'est une » chose étrange, répondent-ils, que Dieu » que vous nous peignez si bon, épou» vante les hommes par le tonnerre«. On ne sait trop pourquoi, & personne ne le dit, ces Sauvages ont une sorte de vénération pour le *tamaraca*, fruit à peu

près de la grosseur d'un œuf d'autruche, & assez semblable à une calebasse.

Les Bresiliens ont parmi eux des Devins, qui font aussi les fonctions de Médecins, & ce sont pour l'ordinaire les anciens de l'*aldée* ou village. On s'adresse à eux pour obtenir la santé dans les maladies. Lorsque ces imposteurs font la visite des habitations, ils portent toujours avec eux une petite figure, qu'ils appellent *Maraque*, & font croire aux imbécilles Sauvages, que c'est par l'organe de ce morceau de bois qu'ils reçoivent les oracles de l'Aguian, avec lequel ils ont un commerce intime. Que ne font point alors les Bresiliens pour se rendre favorable la *Maraque*? Ils lui apportent des présens de toute espece, & c'est le but des contorsions du Devin. Quelquefois il assemble tous les Sauvages d'un canton dans une grand hutte; & là, après beaucoup de cérémonies ridicules, les hommes, les femmes & les enfans forment des danses à perte d'haleine; puis, lorsque les danseurs se sont partagés en trois cercles, le *Boyez* ou Devin, armé d'un long roseau rempli de tabac, leur en souffle la fumée, en prononçant avec gravité : » Recevez tous l'esprit de

» force & de courage, par lequel vous » pourrez vaincre vos ennemis «. L'interprétation des songes est ce qui accrédite le plus le pouvoir de ces Boyez, & ce qui leur rapporte davantage. Le soir on interroge le Devin, on lui prépare un bon repas, & on lui fait des présens. Le lendemain il rend sa réponse. Pour se préparer à l'évocation de sa Maraque, (ce qu'il doit toujours faire sans témoin) il faut que pendant neuf jours il s'abstienne de tout commerce charnel avec sa femme. On a vu souvent des Boyez faire des prédictions, & par esprit de vengeance porter le trouble dans les familles, & même par toute la nation; alors, si leur imposture est découverte, ils courent risque d'être massacrés.

Corréal, qu'il faut consulter sur les mœurs des Bresiliens, nous assure que quelleque soit l'imbécillité de ces Sauvages, les plus simples devoirs de la Nature ne sont pas absolument effacés en eux. Ils évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mere, leur sœur ou leur fille; ils se permettent de choisir des épouses dans tous les autres degrés. Dès qu'un garçon est en état d'approcher des femmes, il jette les yeux sur une fille

nubile, la fait demander par ses parens, ou la demande lui-même; & s'il n'y a point d'obstacle, on la lui accorde, & le mariage est aussi-tôt consommé. La polygamie est en vigueur parmi ces peuples. Plus un Sauvage a de femmes, & plus il obtient d'enfans dont il espere faire de bons guerriers comme lui. Au reste, dit Corréal, toutes ces femmes, quoique rassemblées dans la même cabane, vivent en bonne intelligence & ne songent qu'à plaire à leur mari.

Lorsque les Bresiliennes accouchent, ce sont leurs maris qui font les fonctions d'Accoucheurs. Ils coupent avec les dents le cordon à l'enfant, lui applatissent le nez, le lavent, le peignent de rouge & de noir, & le posent dans son hamac. La mere, après deux ou trois heures de repos, va se laver, & retourne à son travail. Si le nouveau né est un garçon, on place auprès du hamac un arc, des fleches, & un couteau. On lui donne un nom, pris des choses connues & sensibles. Sa nourriture est le lait de sa mere, & un peu de farine mâchée ou délayée. Il est très-plaisant, qu'aussi-tôt que ces cérémonies sont terminées, le mari se couche tranquillement pour recevoir les félicita-

tion de ses voisins, sur l'accroissement de sa famille.

L'adultere est en horreur chez les Bresiliens; mais avant le mariage, les filles se livrent sans honte aux hommes libres, & les parens se font un devoir de les offrir aux étrangers : lorsqu'elles sont liées par leurs propres promesses, elles sont extrêmement réservées, & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur mari, sont impitoyablement assommées. Lorsqu'un de ces Sauvages est près d'expirer, ses parens se jettent sur lui pour l'embrasser & lui dire adieu, & souvent ces caresses vont jusqu'à l'étouffer. S'il meurt à la fin de la journée, toute la nuit se passe en lamentations. Le lendemain matin, on lave le corps & on le peint, après quoi on l'enveloppe dans une toile de coton, & si c'est un Chef, dans son hamac, orné de plumes. On le met dans une maniere de cercueil, de façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, au moins pendant un mois que durent le deuil & les gémissemens.

Le Voyageur Lery partage en cinq nations tous les habitans naturels du Bresil; savoir, les *Margajas*, les *Ouëtacas*, les

Magustiés, les *Tapuies*, & les *Topinambous*. Tous ces Sauvages, dit-il, mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre. Ils vont nus, hommes & femmes, & se frottent le corps avec une liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe vert, ce qui fait croire à quelques pas, qu'ils ont deux bouches. Les femmes laissent croître leurs cheveux, & au lieu de se percer la levre, elles se font des ouvertures aux oreilles, de la largeur d'un doigt, où elles passent un anneau qui soutient un mélange d'osselets blancs & de pierres.

Les Ouëtacas sont les plus féroces de ces peuples, & il n'y a aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur caractere, puisqu'ils ne veulent pas souffrir qu'on entre dans leur pays. Lorsqu'il est question de commercer avec eux, on ne le fait qu'à la distance de cent pas, & toujours les armes à feu à la main. Le Sauvage dépose dans un lieu marqué un tas de marchandises; l'Européen place un peu plus loin celles qu'il offre en échange: si par signe on est d'accord, chacun emporte ce qui lui revient. Cette façon de

commercer prouve combien ces Négocians ſe redoutent. Le Portugais craint d'être cruellement dévoré ; l'Ouëtacas frémit d'être fait eſclave.

Les Breſiliens ſont grands, robuſtes, & peu ſujets aux maladies. On ne trouve parmi eux ni paralytiques, ni boiteux, ni aveugles. Rarement leurs cheveux changent de couleur, & l'on en voit qui conſervent leur gaîté juſqu'à l'âge de cent vingt ans. Quoiqu'expoſés ſans ceſſe aux brûlans rayons du ſoleil, ils n'ont pas le teint plus brun que celui des Portugais. Leur nourriture ordinaire conſiſte en racine d'aipy & de manioque; on les fait ſécher au feu ſur des claies, & on les réduit en farine, dont l'odeur reſſemble aſſez à celle de l'amidon. Lorſque cette farine eſt cuite, ſon goût differe peu de celui du pain blanc; apprêtée avec du jus de viande, c'eſt un mets fort nourriſſant; & quand ces racines ſont pilées dans leur fraîcheur, elles donnent une eſpece de lait, qui, expoſé au ſoleil, s'y coagule comme le fromage, & fait un fort bon aliment, pour peu qu'il ſoit cuit. Ces racines ſervent auſſi à la compoſition d'un breuvage.

Ce n'eſt pas l'envie de faire des con-

quêtes, mais la fureur de se venger d'une injure reçue, qui met les armes à la main à ces Sauvages, & cette offense est toujours la mort d'un parent ou d'un ami, mangé par d'autres Sauvages. Alors l'*Aldeja*, ou ancien de l'habitation, assemble tous les jeunes guerriers, & par un discours emporté, qui ne respire que la haine & le carnage, il les excite à s'armer. La troupe part aussi-tôt, armée de *tacapes*, ou massues de bois de Bresil, rondes à l'extrémité & tranchantes par les bords. Quelquefois ils marchent au nombre de six mille combattans, suivis de leurs femmes, qui portent les provisions. Arrivés près du pays qu'ils se proposent de ravager, les femmes s'arrêtent; les guerriers se glissent à travers les bois, & vont mettre le feu aux cabanes de leurs ennemis, afin de pouvoir faire des prisonniers pendant la confusion qu'occasionne l'incendie. S'ils combattent en rase campagne, c'est avec une férocité hors de toute expression. On assure qu'ils engraissent les prisonniers avant de les manger, & que pendant ce temps ils donnent des femmes aux hommes, & leur permettent de se divertir & d'aller à la chasse & à la pêche. Le jour fixé pour l'affreux fes-

tin, tous les Indiens de l'habitation se rassemblent. La fête commence par des danses. On s'empare de la victime, qui ne cesse de braver ses bourreaux, & souffre la mort sans paroître regretter la vie. Son corps est coupé & rôti par lambeaux, & ces anthropophages le mangent avec une avidité inconcevable.

Ces mêmes Sauvages, si barbares envers les prisonniers de guerre, vivent très-paisiblement entre eux. Cependant, s'il s'éleve quelques querelles de particulier à particulier, on leur laisse la liberté de se battre; mais si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à son adversaire; s'il l'a tué, on le tue; car, dans ces cas, la Loi du Talion est observée avec une extrême rigueur. Ils sont rigides observateurs de l'hospitalité. Lorsqu'ils voient arriver un étranger, ils vont au devant de lui, le pressent d'entrer dans leur cabane; on lui lave les pieds, on le caresse, & ce qu'il y a de mieux en boisson & en nourriture lui est présenté. Pour payer ces attentions, il ne faut que leur offrir quelques couteaux, des ciseaux, des peignes, des verroteries, & sur-tout de petits miroirs.

Comme la plus grande partie du Bresil

est située dans la zone torride, l'air y est très-chaud; mais il est sain, & les hommes y vivent long-temps. Le pays est arrosé par un grand nombre de belles rivieres, de ruisseaux & de fontaines, dont les eaux sont excellentes. Une chaîne de montagnes, appelées les Cordilieres du Bresil, régne le long & à quelque distance des côtes. Cette immense contrée produit en abondance du maïs, du millet, du tabac, du coton, plusieurs sortes de fruits, & sur-tout quantité de cannes à sucre, au travail desquelles les Portugais emploient beaucoup de Negres. Les forêts sont remplies d'animaux sauvages, dont plusieurs especes nous sont inconnues; il en est de même des oiseaux, dont le nombre est prodigieux. L'arbre le plus célebre du Bresil, & duquel on croit que ce pays a tiré son nom, porte celui d'*Araboutan*; il s'en trouve que trois hommes auroient peine à embrasser. Le bois en est rouge & naturellement si sec, qu'en brûlant, il jette fort peu de fumée; sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant Lery, ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais. La variété des bois de tein-

ture est considérable au Bresil ; il y en a de jaunes, de violets, de différentes sortes de rouges, de blancs, & ces arbres conservent perpétuellement leur verdure.

Lorsque les Portugais s'établirent au Bresil, ils partagerent le pays en quinze capitaineries ou provinces ; dont neuf dépendent immédiatement du Roi ; les six autres appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les font gouverner sous l'autorité du Vice-Roi. De ces quinze Gouvernemens, les uns s'étendent sur la côte septentrionale, les autres sur l'orientale, & enfin plusieurs sur la côte méridionale du Bresil. Les Gouverneurs ne restent en place que pendant trois ans, & rien n'est plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde, quelque lucratifs qu'ils soient. La Jurisprudence de ce pays est absolument la même que celle du Portugal. Chaque Juge punit sans appel les fautes légeres ; les forfaits ressortissent du Gouverneur. Le Commandant & quatre Magistrats administrent les finances de chaque province. Il n'y a point de ville qui n'ait une assemblée municipale. Le Militaire est réglé au Bresil sur le même pied qu'en Portu-

gal

gal & dans le reste de l'Europe. Le Roi jouit seul des dîmes ecclésiastiques; mais les Prélats n'en sont pas moins riches, les pensions qu'ils reçoivent du fisc étant fort considérables. Ce que les Curés tirent pour les naissances, les mariages & les enterremens, les fait vivre fort à leur aise, quoique la Loi réduise le droit à moitié pour les pauvres, & défende de rien exiger des indigens. On ne peut au Bresil fonder aucun couvent pour les Religieuses; mais il y a quelques asiles pour les vieilles filles. Les Moines ont trouvé plus de facilité. Il existe vingt-deux maisons de différens Ordres; mais aucune n'est placée dans le pays de l'or. L'Inquisition n'y est pas établie; cependant il y a un Tribunal qui n'est guere moins rigoureux, & qui suit ses maximes sanguinaires.

L'état des Indiens n'a pas toujours été le même au Bresil. Dans l'origine, on se saisissoit d'eux, on les vendoit au marché, & on les faisoit travailler comme esclaves. Le Roi Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Bresiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste; mais cette Loi fut éludée. L'Edit de Phi-

lippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, & réduisit à dix ans de servitude ceux mêmes que le Prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté. Deux Réglemens de 1605 & 1609 déclarerent tous les Indiens parfaitement libres; & en 1611, une troisieme Loi décerna des peines très-graves contre les nombreux infracteurs de ces Loix. Depuis ce temps jusqu'en 1755, tous les efforts de la Cour de Lisbonne ne purent déraciner cette barbarie; mais enfin, à cette époque, tous les Bresiliens furent déclarés citoyens.

Dans le Bresil, il n'y a point d'Ordonnance particuliere pour les Negres; ils doivent être jugés par la Loi commune. Comme le Maître est obligé de les nourrir, & que l'usage est de leur abandonner un petit terrein, qu'ils peuvent cultiver à leur profit, les Fêtes & Dimanches, les plus laborieux trouvent le moyen de racheter leur liberté; alors ils jouissent du droit de cité, de même que les Mulâtres; mais ils sont exclus du sacerdoce & des charges municipales. Jetons maintenant un coup d'œil sur quelques-unes des différentes Capitaineries de ce grand

pays ; car les traiter en détail, ce feroit revenir faſtidieuſement ſur les mêmes objets, & fatiguer inutilement nos Lecteurs.

Le Gouvernement de *Para* eſt le plus ſeptentrional de tous; il comprend tout ce qui appartient au Portugal dans la Guiane; mais c'eſt la contrée la plus ſtérile & la moins ſaine de ces régions. Dans la Guiane, on ne peut demander de productions à la terre qu'aux bords élevés de la riviere Noire. Les Indiens s'y occupent à la pêche de la tortue & à la coupe de quelques bois de marqueterie. Du côté du nord, les rives de l'Amazone ſont preſque généralement noyées. Au ſud de cette grande riviere, le ſol pourroit permettre d'excellentes cultures qu'on n'y a pas commencées. Pendant long-temps, les Portugais ne s'occuperent qu'à faire des courſes continuelles pour enlever des eſclaves ; elles duroient depuis un ſiecle, lorſque de bons Miſſionnaires entreprirent de civiliſer des Indiens errans. Ils en ont réuni un aſſez grand nombre dans quatre-vingts bourgades ; mais ils ont peine à les y fixer, & ces Sauvages font ſans ceſſe des courſes dans leurs forêts, pour y recueillir les productions de la Nature brute,

qu'ils viennent échanger à *Belem*, chef-lieu du Gouvernement, contre ce qui leur est nécessaire. Ces marchandises consistent en cacao sauvage, en vanille; ils apportent aussi des écailles de tortues, de crabe, de l'huile de coupeau, de la laine végétale.

La ville de Belem, qu'on appelle aussi *Para*, est bâtie à vingt lieues de l'Océan. Elle est grande, bien alignée; ses maisons, belles & construites en pierre, depuis environ trente ou quarante ans. Ses églises sont magnifiques. Le Pape Benoît XIV y a établi un évêché. Au moyen des Noirs que Belem s'est procurés depuis quelque temps, son commerce s'est accru par la culture du café, du riz, du cacao, du coton, & des cannes à sucre. La population de la colonie monte à quatre mille Blancs, dix mille Noirs esclaves ou Mulâtres libres, & trente-cinq mille Indiens.

On trouve sur la côte plusieurs colonies Portugaises & quelques forts sur la droite de l'Amazone, qui dépendent de la Capitainerie de Para. *Curapa*, à huit journées de Para, est une ville Portugaise, bâtie par les Hollandois, lorsqu'ils étoient maîtres du pays. A quelques

lieues de là, est la grande isle de *Dos Johannès* ou *de Marago*, située dans un bras de l'Amazone. Cette isle a cent cinquante lieues de tour ; elle est remplie de villages d'Indiens convertis par les Franciscains Réformés.

Les terres qui composent aujourd'hui le *Gouvernement de Maragnon*, virent, pour la premiere fois, les Portugais en 1535 ; une tempête les jeta sur ces côtes, mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparerent en 1612, pour en être expulsés trois ans après. Elles resterent sous le joug des Hollandois, depuis 1641 jusqu'en 1644, qu'elles rentrerent au pouvoir des Portugais, dont toute la ressource fut d'abord de ramasser de l'ambre gris. Peu à peu les cultures se sont établies. On y recueille le plus beau coton de l'Amérique, du riz, de l'indigo, & le meilleur roucou du Bresil. Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'*isle de Saint-Louis*, dont la ville de même nom a été construite par les François. Les Portugais la nomment *S. Philippe*, & l'ont fait ériger en évêché en 1678. Les peuples de l'est de ce Gouvernement ne sont pas encore tous subjugués ; des Indiens Pasteurs l'habitent.

La province de *Fernambuc* a été formée de quatre propriétés particulieres, réunies au domaine de la Couronne à différentes époques. Ce beau Gouvernement est aujourd'hui borné par la riviere Saint-François, & par divers hameaux des Cordilieres. Lui seul fournit presque tout le bois de Bresil. Ses côtes produisent un peu de coton, & ses plaines, bien arrosées, donnent de bon sucre. Les montagnes, remplies de bêtes à cornes, fournissent beaucoup de cuirs. Le commerce du bois de Bresil est en monopole, & c'est pour la Maison de la Reine de Portugal. Par contrat, deux Négocians Anglois, établis à Lisbonne, donnent huit cent mille livres pour le bois qu'on leur fournit, le vendent à Lisbonne même un million, font des frais pour cent vingt-huit mille livres, & gagnent par conséquent soixante-douze mille livres.

Le Gouvernement de *Bahia* est aussi composé de quelques Seigneuries. *San-Salvador*, chef-lieu de cet établissement, le fut long-temps du Bresil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie, avec une forteresse de chaque côté, pour

empêcher les descentes, ou au moins pour les rendre difficiles. Cette ouverture est semée de petites isles très-agréables, remplies de cotonniers. Le port est excellent, & dominé par la ville. Elle renferme plus de deux mille magnifiques maisons, richement meublées. Comme une Loi ancienne, souvent violée & renouvelée en 1749, défend aux Portugais de l'Ancien & du Nouveau Monde, de porter des étoffes d'or & d'argent, & des galons, la passion des Colons pour le luxe leur a fait tourner leurs dépenses du côté des ameublemens, & sur-tout de l'achat des croix, des médailles & des chapelets de diamans. L'or, qu'il n'est pas permis de porter sur soi, est prodigué sur les habits des domestiques; ainsi la Loi est éludée, & la vanité satisfaite. Comme la ville est bâtie sur une pente rapide, & qu'il n'est pas possible aux carrosses d'y rouler sans beaucoup de risques, les personnes opulentes ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton, couchées sur des carreaux de velours, & entourées de rideaux de soie. Dans cette attitude voluptueuse, elles se font conduire d'un quartier à l'autre, avec plus de rapidité qu'elles ne le feroient sur un

char magnifique. Les femmes jouissent rarement d'une pareille commodité ; à peine leurs superstitieux & fanatiques maris leur permettent-ils d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les grandes solennités. Tous les vices, dit-on, forment le caractere des habitans de Bahia : l'hypocrisie des uns, la superstition des autres, la mollesse qui tient à l'extrême cruauté, la défiance qui accompagne la foiblesse, l'indolence, ont dépravé les mœurs dans ces climats brûlans, & y ont établi le trône de l'ignorance invincible.

Le district de San-Salvador est le plus peuplé de la province de Bahia : on y compte plus de quarante mille Blancs, cinquante mille Indiens, & soixante-dix mille Negres, occupés de la culture du sucre, du coton, & du tabac. Une Société, formée à Lisbonne, & qui fait ses armemens à Bahia, emploie ses fonds à la pêche de la baleine.

Les cultures abondent dans le Gouvernement de *Rio-Janéiro*, qui occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la riviere Doce & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre, & n'est borné dans l'intérieur des terres

que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. On y trouve de riches plantations de café, de cannes à sucre, d'indigo, & en outre les cargaisons peuvent se fournir de cuirs & de bois de teinture de différentes especes. La province a pour habitans quarante-sept mille Blancs, trente-deux mille Indiens, & cinquante-quatre mille Negres. Ce que produisent les travaux de cette nombreuse population, est porté à Rio-Janéiro, autrefois le chef-lieu de la province, aujourd'hui la capitale de tout le Bresil, & la demeure du Vice-Roi. Son havre est un des plus beaux du Monde. Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des Protestans François, persécutés pour leur Religion, y formerent, en 1555, un établissement dans une petite isle. Ils donnerent le nom de *Coligny* à de frêles retranchemens qu'ils avoient élevés autour d'une vingtaine de cabanes, construites de branches d'arbres & de feuillages. Cette espece de fort ne résista pas, trois ans après, à l'attaque qu'en fit Emmanuel Sa, qui, dans un terrein solide, sous un beau ciel, jeta les fondemens d'une cité, devenue importante depuis les mines riches & abondantes, découvertes dans son voisinage.

Une ville auſſi opulente que Rio-Janéiro, & qui eſt peuplée en proportion de l'étendue de ſon commerce, devroit être magnifique en bâtimens ; cependant on n'y trouve aucun édifice public digne de remarque, ſi ce ne ſont l'hôtel des monnoies, & un aqueduc qui y conduit l'eau des hauteurs voiſines. Les maiſons ſont à deux étages, fort ſimples, mais ornées d'un balcon entouré d'une jalouſie, où, le ſoir, les femmes viennent prendre l'air & ſe laiſſent entrevoir. C'eſt de là qu'elles jettent des fleurs aux Cavaliers qu'elles veulent diſtinguer. Les fortifications de cette place étoient déjà très-fortes, lorſqu'en 1711 Duguay-Trouin s'en rendit maître avec une audace & une capacité qui affermirent ſa réputation ; on en a ajouté d'autres, mais qui, par la nature du terrein, ne rendront jamais Rio-Janéiro imprenable.

Dans cette province, on trouve *Sainte-Catherine*, iſle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'eſt ſéparée du Continent que par un canal étroit. Un printemps continuel y regne, excepté dans le port, où la circulation de l'air eſt interceptée par les montagnes voiſines. Cette iſle, cédée par la Cour de Lisbonne à

François Dias Velho, après sa mort, devint le repaire de quelques vagabonds, qui, contens des besoins de la vie, trafiquerent indifféremment avec toutes les nations, sans pour cela renoncer absolument à l'autorité du Portugal. Ce ne fut qu'en 1738 que la Mere-Patrie songea à leur donner une administration, à leur envoyer une garnison, & à fortifier leur isle. Cette précaution attira sur eux, en 1778, les armes Espagnoles; mais rendus, à la paix, à leur premier maître, ils vivent tranquilles, & ne songent qu'à étendre leur commerce.

La ville de *Saint-Paul* ou *San-Paulo*, chef-lieu de la Capitainerie de Saint-Vincent, est précisément située sous le tropique du Capricorne. Elle doit son origine à une troupe d'Espagnols, de Portugais, de Créoles, de Métifs, de Mulâtres, & autres fugitifs, qui, pour se soustraire à la tyrannie des Gouverneurs du Bresil, se rassemblerent en cet endroit, & s'y établirent vers 1570. Ces gens déterminés s'opposerent long-temps avec succès à tous les efforts que l'on fit pour les subjuguer. Ils se gouvernerent, dit on, en République, & ne reçurent aucuns étrangers parmi eux qu'avec la

promesse de s'y établir, & après de rudes épreuves, qui assurassent qu'ils n'étoient point des traîtres envoyés par leurs ennemis, & leurs ennemis étoient toutes les nations policées. Ils seroient peut-être encore libres, si, satisfaits de vivre dans l'abondance, l'oisiveté & la mollesse, ils n'avoient tenté de faire des courses dans l'intérieur du Bresil. Ceux des Indiens qui leur résisterent, furent mis à mort; les lâches devinrent leurs esclaves; mais peu à peu les mœurs s'adoucirent: il se forma autour d'eux quelques peuplades, qu'on peut regarder comme le berceau des établissemens des Portugais dans l'intérieur de ce pays, qui reconnurent l'autorité de la Cour de Lisbonne, & les Paulistes eux-mêmes s'y assujettirent. Alors cette contrée devint un Gouvernement, dans lequel on compte aujourd'hui près de douze mille Blancs, trente-deux mille Indiens, & neuf mille Negres ou Mulâtres. Le commerce n'y consiste qu'en farines & en salaisons qu'on envoie à Rio-Janéiro. On croit que le lin & le chanvre y réussiroient fort bien.

Les provinces dont nous venons de parler, regnent le long des côtes. Il en est trois autres, dans le centre du Bresil,

qu'on appelle par excellence *le pays des Mines* : la plus importante est connue sous le nom de *Minas-Geraes*. *Villa-Rica* en est la capitale. Ce riche pays nous engage à remarquer que la connoissance des mines d'or dans cette partie du Nouveau Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit communément. Dès l'année 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de *Jaguara* : on fit des dispositions pour les exploiter; mais la mort du Roi Sébastien interrompit ces travaux. Philippe II, en 1588, imbu de la fausse & cruelle politique que le peuple, pour demeurer dans la soumission, doit toujours être pauvre, refusa la permission d'exploiter celles qui venoient d'être découvertes sur les hauteurs de *Jacobina*, dans le district de Rio das Velhas. Ses successeurs crurent devoir prendre le même parti. La révolution de 1640, qui sépara le Portugal de l'Espagne, & les guerres longues & opiniâtres dont elle fut suivie, ne permirent aux Portugais que de songer à la défense de leur liberté. Enfin, en 1699, le hasard offrit à quelques hommes entreprenans, de grands trésors dans la province de Mines-Geraes; ces dons abondans de la

Nature ne furent plus rejetés, & l'on fit des établiſſemens pour en profiter. Dans huit endroits de ce Gouvernement, on ramaſſe journellement une très-grande quantité d'or. Les mines de *Goyas* ne furent découvertes qu'en 1728, à *San-Félix*, à *Meia-Ponta*, à *O-Fanado*, à *Mocambo*, & à *Natividade*. En 1735, de nouveaux tréſors ſe préſenterent dans la province de Matto-Groſſo, à *Saint-Vincent*, à *Chapada*, à *Sainte-Anne*, à *Cuiaba*, à *Araès*, toutes mines ſituées dans la fameuſe région des mines.

Souvent, dans le Breſil, l'or ſe trouve à la ſuperficie du ſol, & c'eſt le plus pur. Si l'on eſt obligé de creuſer la terre, ce n'eſt guere qu'à la profondeur de trois ou quatre braſſes, & non au delà. Des indications certaines avertiſſent les Mineurs de l'inutilité de fouiller plus bas. Cet or eſt, au ſortir de la mine, de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne ſoit mêlé de ſoufre, d'argent, de fer ou de mercure. Toute perſonne qui découvre une mine, doit avertir les Prépoſés par l'Adminiſtration de venir l'examiner. Si elle eſt riche, le Fiſc s'en réſerve une partie; le Commandant en a une autre; la troiſieme eſt pour l'Intendant, & l'on

en aſſure deux à l'auteur de la découverte : le reſte appartient à tous les Mineurs du diſtrict, en proportion du nombre de leurs eſclaves. Les Mineurs doivent rendre au Roi le cinquieme de l'or qu'ils ramaſſent, & ce quint rapporte annuellement huit à neuf millions de livres.

TERRE MAGELLANIQUE.

LA *Terre Magellanique* s'étend depuis le quarante-ſeptieme degré de latitude auſtrale juſqu'au cinquante-quatrieme, & depuis le ſoixante-onzieme juſqu'au ſoixante-dix-neuvieme de longitude. Cette contrée, froide & peu fertile, eſt habitée par trois différentes nations ſauvages, qui ſont, les *Cézarés*, les *Patagons*, & les *Pécherais*. Elle eſt bornée au nord par le Breſil & le Chili, à l'oueſt par la mer Atlantique, au midi par le détroit de Magellan, & à l'eſt par la mer Pacifique. Magellan, qui découvrit cette terre en 1520, lui donna ſon nom. La partie orientale de ce pays, qui eſt au ſud de la riviere de la Plata, eſt abſolument dépourvue d'arbres, à l'exception de quelques pêchers, plantés par les Eſpagnols, tandis que l'autre partie, qui ſe trouve au nord de cette riviere, eſt couverte de bois de haute futaie, ce qui eſt une ſingularité bien remarquable. Les chevaux, les vaches, les taureaux, apportés d'Europe, ont extrêmement multiplié dans cette contrée,

contrée, où l'on trouve peu d'eau douce, & où la terre paroît imprégnée de ſel & de nitre. On y trouve beaucoup de moutons du Pérou, qu'on appelle *vigognes*, des troupeaux immenſes de veaux marins ſur la côte orientale, & des pingouins, oiſeaux à peu près ſemblables à nos oies, excepté qu'au lieu d'ailes, ils ont des eſpeces de moignons qui leur ſervent à nager.

Le Pere Feuillée prétend que la nation des *Cézarés* provient de quelques Eſpagnols, dont les vaiſſeaux furent briſés ſur la côte en 1540, & que ces malheureux, parmi leſquels il y avoit des femmes & des Prêtres, après avoir ramaſſé les débris de leurs navires, furent s'établir au midi du Chili, où ils ont multiplié au point, qu'ils forment aujourd'hui un peuple qui ſe gouverne en République, & qui ne donne entrée chez lui à aucun étranger. C'eſt ſur la foi de ce Religieux, qui a bien pu être mal informé, que nous rapportons l'origine des Cézarés.

Les *Patagons* habitent la partie de la terre Magellanique qui eſt à l'oueſt; ils ſont d'une haute & belle taille, mais ce ne ſont point des géans. Leurs femmes

ſont belles, & preſque auſſi blanches que les Européennes. Tous couvrent ce que la pudeur oblige de cacher. Le reſte de l'habillement conſiſte en un grand manteau de peau de veaux marins, & des bottines. Ils ont des ſabres, & ſe ſervent de l'arc & des fleches, & d'une arme composée de deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. La principale nourriture des Patagons eſt la moëlle & la chair de *guanagues* & de *vigognes*. Il paroît qu'ils ſont diviſés par bandes, & vivent errans. M. de Bougainville les repréſentent comme des hommes fort ſociables.

La partie Magellanique qui eſt à l'eſt, eſt habitée par les *Pécherais*. On rapporte qu'ils ſont petits, laids, & qu'ils exhalent une odeur inſupportable. Leurs femmes ſont hideuſes. Ils n'ont pour vêtement que des peaux de loups marins; leurs cabanes en ſont couvertes, & elles leur ſervent auſſi de voiles pour leurs pirogues. Les armes de ces Sauvages ſont l'arc & les fleches, dont il y a apparence qu'ils ne font uſage que pour tuer le gibier, qui, avec le poiſſon, fait leur principale nourriture. Ceux de ces Sauvages qu'a vus M. de Bougain-

ville, paroiſſoient ſuperſtitieux & craindre les eſprits mal-faiſans. Des Jongleurs les entretenoient dans cette foibleſſe, pour en obtenir des préſens.

Ce fut en 1520, qu'Hernand Magaglans, qu'on a pris l'habitude de nommer Ferdinand Magellan, Gentilhomme Portugais, découvrit le détroit qui porte ſon nom, & par lequel il entra dans la mer du Sud, qu'il appela mer Pacifique. C'eſt le premier Navigateur qui ait fait le tour du Monde. Il périt dans un petit combat en voulant ſecourir le Roi de *Zebu*, avec lequel il avoit fait alliance contre celui de *Mathan*, deux iſles des Philippines. Ce détroit s'étend d'occident en orient, l'eſpace de cent onze lieues, depuis le Cap des Vierges juſqu'au Cap Déſiré, & en a environ ſept de large à ſon embouchure qui eſt à l'oueſt. Il n'a guere qu'une lieue de largeur au premier goulet, qui eſt à vingt lieues de l'embouchure, lorſque l'on va de l'oueſt à l'eſt. Il s'élargit inſenſiblement, & a juſqu'à ſept lieues en quelques endroits. Les Eſpagnols ont tenté vainement de bâtir une forتtereſſe ſur ce détroit.

ISLES

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous ne parlerons pas de toutes les isles qu'on fait dépendre de l'Amérique méridionale; plusieurs sont si peu considérables, & en même temps si peu connues, que ce que nous pourrions en dire seroit d'une foible instruction. Les autres même ne nous fourniront qu'un très-petit nombre de remarques.

Les premieres isles qui se présentent à nos recherches, sont les *isles Malouines*, dont on voudroit attribuer la découverte à Améric Vespuce, pendant son troisieme voyage en 1502. Beauchene Gouin y mouilla en 1700; mais il croyoit être aux isles Sébaldes. Quelque temps après, un navire de Saint-Malo mouilla dans une mauvaise baie de l'isle, à l'abri de différentes petites isles & de rochers. L'équipage donna à toutes ces isles le nom d'*Anican*, qui étoit celui de l'Armateur. En 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces

isles, & M. de Bougainville se chargea de le commencer à ses frais. Cet habile Navigateur y conduisit l'année suivante quelques familles Acadiennes, qui étoient venues s'établir en France depuis que leur pays étoit aux Anglois. Cette foible Colonie étoit dans le cas de prospérer, lorsqu'en 1765, le Commodore Byron, Anglois, vint reconnoître les isles Malouines, & en prit possession au nom de la Couronne d'Angleterre. En 1766, les Anglois y établirent une Colonie à l'ouest de celle des François, & nommerent l'endroit qu'ils choisirent, le Port d'Egmont. L'Espagne a revendiqué les isles Malouines, comme étant une dépendance du Continent de l'Amérique méridionale; & en 1767, M. de Bougainville, au nom de la France, remit ces isles aux Espagnols. Les isles Malouines sont au nombre de trois, & se trouvent éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt-dix lieues. Il y a, dans l'intérieur, des plaines & des lacs d'eau douce; mais les bords sont presque par-tout hérissés de rochers.

La *terre de Feu* est composée de plu-

ſieurs iſles qui s'étendent au midi de la terre Magellanique, le long du détroit de Magellan, dans l'eſpace de cent trente lieues du levant au couchant. Cette contrée reçut ſon nom de Magellan, qui la découvrit en 1520, & remarqua beaucoup de feux ſur la côte. On n'a pas de notions ſûres touchant l'intérieur des terres, qui paroît fort montagneux, mais couvert de beaux arbres. Il y a autour de ces iſles d'aſſez bonnes rades. On dit que les habitans ſont preſque auſſi blancs que les Européens, qu'ils ſe peignent le corps, qu'ils vont nus, que leurs cabanes ont trois pieds de profondeur en terre, & que leur principale occupation eſt la pêche. Le Cap-*Horn* eſt ſur la côte méridionale de la terre de Feu.

La terre ou *iſle des Etats* eſt encore moins connue que la précédente; l'aſpect, ſuivant l'Amiral Anſon, en eſt encore plus affreux. Le Pere Feuillée y paſſa en 1708, à l'extrémité du Cap-Saint-Jean, le plus oriental de la terre des Etats. Cette iſle fut découverte en 1616 par Jacques le Maire, lorſqu'il revenoit du détroit auquel il avoit donné ſon nom, qui commence vers le cinquante-quatrième degré

quarante-cinq minûtes de latitude australe, & finit vers le cinquante-cinquieme douze minutes de la même latitude.

Lorsque les Espagnols se rendirent maîtres du Chili, quelques Sauvages se retirerent aux isles *Sainte-Marie* & *Mocha*, & vouerent une haine implacable aux Européens. Un nommé de Cordes y aborda en 1660, & étant descendu à terre, une partie de son équipage y fut massacrée. Sur la foi des Voyageurs, nous ne croyons pas pouvoir rien dire des mœurs des habitans. L'*isle de Jouan-Fernandès* est à cent dix lieues des côtes du Chili, & tire son nom d'un Espagnol à qui la Couronne en fit la concession. Sa plus grande étendue n'est pas de cinq lieues. La partie septentrionale de l'isle est remplie de montagnes escarpées & innaccessibles; la méridionale offre un pays sec, pierreux, bas, uni, & sans arbres, où l'eau est fort rare. Les arbres qui croissent au nord de l'isle, sont tous aromatiques. Lorsque l'Amiral Anson y aborda, il la trouva remplie d'une multitude prodigieuse de boucs & de chevres, apportés primitivement par les Flibustiers & les Boucaniers, dans le temps qu'ils parcouroient

ces mers. On y rencontra, en 1709, un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, qui y avoit été abandonné par son Capitaine.

TERRES POLAIRES ARCTIQUES.

ON comprend ſous le nom de *terres Polaires Arctiques*, le *Spitzberg*, au nord de l'Europe, la *Nouvelle-Zemble*, & la *Boſchaia Zemla*, au nord de l'Aſie & & de la Tartarie Ruſſienne. Les deux premiers pays ont été découverts par les Hollandois & les Anglois, en cherchant par le nord un chemin plus court que celui du Cap de Bonne-Eſpérance, pour aller aux Indes orientales. La découverte du troiſieme, faite en 1723, eſt due au Prince Chélashi, Seigneur d'une petite iſle entre la côte de Sibérie & cette grande terre, & depuis fait priſonnier par les Ruſſes.

En 1596, les Hollandois reconnurent le *Spitzberg*, & y aborderent. Le nom de ce pays ſignifie *montagnes aiguës*, parce qu'en effet il eſt rempli de montagnes. Il eſt ſitué au nord de l'Europe, entre le ſoixante-dix-ſeptieme & le quatre-vingt-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale. Toute cette grande contrée, dont

on ne connoît que les côtes, eſt en hiver environnée de glaces, que les vents y pouſſent de divers côtés : elles n'y ſont ſouvent pas moins abondantes en été. Au pied des montagnes naturelles, qui ſont couvertes de neige, on en voit de glace, de la hauteur des premieres. Les rochers ont des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre, & quelques-uns ne forment qu'une ſeule pierre du bas en haut. A travers les fentes des rochers, il croît toutes ſortes d'herbes dans les mois de Juin & de Juillet.

Le froid le plus violent du Spitzberg ſe fait ſentir vers les mois d'Avril & de Mai. Le 3 de ce dernier mois, le ſoleil ne s'y couche plus. Au mois de Juin, on apperçoit quelque verdure ; en Juillet, les herbes ſont en fleurs, & leurs ſemences en maturité. Tant que le ſoleil eſt ſur l'horizon, on trouve dans ce climat glacé pluſieurs eſpeces d'oiſeaux, qui s'en éloignent auſſi-tôt que le froid augmente, & que les nuits s'alongent. Les rennes, les renards & les ours blancs ſont les ſeuls animaux à quatre pieds qui habitent ce triſte pays. La mer y eſt couverte d'une prodigieuſe quantité de vaches & de chevaux marins, amphibies,

qui ont les pieds ſemblables aux pattes d'oie, & garnis de cinq griffes non diviſées, mais jointes enſemble par une membrane noire. La vache marine a la tête ſemblable à celle d'un chien, avec les oreilles ordinairement écourtées; au deſſous du muſeau, elle a une barbe, quelques poils aux naſeaux, & quelques-uns au deſſous des yeux, en forme de ſourcils. Elle a l'œil grand, creux & fort clair; ſa peau eſt couverte d'un poil court, marquetée comme celle d'un tigre, de couleur blanche, jaune, griſe & rouſſe. Ses dents ſont plus tranchantes que celles d'un chien, & peuvent couper un bâton de la force du bras. Ses griffes ſont noires, longues & pointues; ſa queue eſt courte. Elle aboie comme un chien enroué, & ſes petits ont le miaulement du chat. Elle vit vraiſemblablement de petits poiſſons, & ſa longueur ordinaire eſt entre cinq & huit pieds. On ne tue guere les vaches marines que pour en prendre les dents, qui ont été plus eſtimées qu'elles ne le ſont aujourd'hui.

Le cheval marin reſſemble beaucoup à la vache marine; mais il eſt infiniment plus gros & à peu près de la taille d'un fort bœuf. Il a les pattes de la vache ma-

rine; ses ongles sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Il y en a qui sont couverts d'un poil couleur de souris, & d'autres d'un poil rouge ou gris. Leur mâchoire supérieure est armée de deux grandes dents qui leur descendent au dessous des babines inférieures, & qui ont dans quelques uns plus de deux pieds de long. Ces dents sont fort blanches, solides & pesantes, mais la racine en est creuse. Les chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf. Au dessus de la barbe d'en haut, ils ont deux naseaux en demi cercle, par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines. Leurs yeux sont élevés & bordés de sourcils; ils ont la rougeur du sang. Leur partie génitale est un os dur, d'environ deux pieds de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé au milieu, plat vers le ventre, rond dans tout le reste de la longeur, & couvert de nerfs. Ils deviennent furieux, lorsqu'ils se sentent blessés, & sans s'effrayer des coups & du bruit, ils vont droit à la chaloupe qui porte les assaillans. Ils plongent, & de leurs défenses ils y font de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moi-

tié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Il arrive souvent qu'il ne reste d'autre ressource aux Pêcheurs que la fuite. C'est toujours avec les harpons qu'on attaque les chevaux marins.

La baleine est un poisson du genre des cétacées, & est le plus grand de tous les animaux. Celles que l'on prend sur la côte de Bayonne & dans les Indes, ont ordinairement trente-six coudées de longueur, sur huit de hauteur; l'ouverture de la bouche est de dix-huit pieds. Il n'y a point de dents; mais il se trouve à la place, des lames d'une sorte de corne noire, terminées par des poils assez semblables à des soies de cochon, qui sont plus courts au devant qu'en arriere : c'est ce qu'on appelle *fanons*. On les fend pour les employer à divers usages. La langue est d'une substance molle; les yeux sont à quatre aunes de distance l'un de l'autre : extérieurement ils semblent petits; mais au dedans ils sont plus grands que la tête d'un homme. Ce monstrueux poisson a deux grandes nageoires aux côtés, & sa queue est si grande & si forte, qu'on assure qu'en s'agitant il pourroit renverser un petit vaisseau. Le membre génital est proportionné à la grosseur du corps.

En 1620, on trouva près de l'isle de Corse une baleine qui avoit cent pieds de longueur. Son lard pesoit cent trente-cinq mille livres. On employa dix-sept hommes pour tirer de son corps le gros intestin, & un fétus qu'on en arracha, avoit trente pieds de long, & pesoit quinze cents livres. On parle d'une baleine qui avoit deux cents pieds de longueur, & l'on ajoute qu'on en a vu à la Chine qui étoient longues de neuf cent soixante pieds. Quelleque soit l'énorme longueur de celles que l'on pêche dans le Nord, elles sont petites en comparaison de celles-là; mais l'on sait combien il y a à rabattre des relations de certains Voyageurs. On dit que ces poissons s'élevent perpendiculairement sur leur queue pour s'accoupler, que le mâle & la femelle s'approchent l'un de l'autre dans cette situation, & qu'ils restent dans cette position pendant une heure. On veut qu'ensuite ils vivent en société; on ajoute que la femelle met bas dans l'automne, qu'elle n'a qu'un baleinon à chaque portée, & qu'elle l'allaite en le tenant avec ses nageoires, dont elle se sert pour le conduire & pour le défendre. Mais qui oseroit attester la vérité de ces faits?

L'énorme grosseur de la baleine ne lui permet guere de s'approcher des côtes d'Islande, & elle la retient dans des abîmes inaccessibles vers le Spitzberg & sous le pôle du nord. Il y a des baleines toutes blanches, d'autres à demi-blanches, de jaunes & de noires, c'est-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & enfin de toutes noires. C'est dernieres ne sont pas d'un noir égal; c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une tanche. Elles ont pour l'ordinaire entre cinquante & soixante pieds de long, & rendent quatre-vingts, cent, & quelquefois cent vingt barils de graisse.

Le plus terrible ennemi de la baleine, après l'homme, est le *poisson à scie*, autrement nommé l'*espadon* ou l'*épée*. Jamais ces deux poissons ne se rencontrent sans se livrer un furieux combat: un coup de queue de la baleine assomme presque toujours l'espadon; mais s'il échappe, il fond sur elle, & lui enfonce son arme dans le dos.

Les Basques & les habitans du pays de Labour ont été les premiers Navigateurs qui ayent entrepris la dangereuse pêche de la baleine. Les Hollandois y emploient beaucoup de navires & un grand nombre

de Matelots, ce qui leur produit un gain considérable. L'huile sert à brûler à la lampe, à faire le savon, à la préparation des laines des Drapiers, aux Corroyeurs pour adoucir les cuirs, aux Peintres pour délayer certaines couleurs, aux gens de mer pour engraisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux, aux Architectes & aux Sculpteurs pour une espece de détrempe avec céruse ou chaux, qui durcit, fait croûte sur la pierre & la garantit des injures de l'air.

Lorsque les Basques s'appliquoient à la pêche de la baleine, ils faisoient partir tous les ans trente navires, de deux cent cinquante tonneaux, armés de cinquante hommes d'élite, avec quelques mousses. On embarquoit des vivres pour six mois, avec six chaloupes qui ne devoient prendre la mer que dans le lieu de la pêche. Lorsqu'on étoit arrivé, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, on attendoit le passage des baleines. Si-tôt qu'il en paroissoit une, elle étoit harponnée, attachée avec de grosses chaînes au flanc du navire, coupée en morceaux, portés à l'instant dans une chaudiere pour être fondus. Telle est à peu près aujourd'hui la même manœuvre.

Il s'est passé bien des siecles avant qu'on ait tenté la pêche de la baleine. Du temps de Job, cette entreprise étoit regardée comme infiniment au dessus des forces de l'homme : car ce saint homme, pour faire sentir la foiblesse des humains, en comparaison de la toute-puissance de Dieu, dit : » Homme, enleveras-tu la » baleine avec l'hameçon, & lui lieras-» tu la langue avec une corde ? lui passe-» ras-tu un anneau dans le nez, & lui » perceras-tu la mâchoire avec le fer ? la » réduiras-tu à la supplication & à la » priere ? fera-t-elle un pacte avec toi, » & sera-t-elle ton esclave éternelle ? te » joueras-tu d'elle comme de l'oiseau ; » & servira-t-elle d'amusement à ta ser-» vante ? tes amis la couperont-ils par » piéces, & les Négocians la trafiqueront-» ils par morceaux ? rempliras-tu ton filet » de sa peau & de sa tête, le réservoir » des poissons ? mets ta main sur elle, » souviens-toi de la guerre, & ne parle » plus «.

Il est quelquefois parlé des baleines dans les anciens Auteurs ; mais c'est seulement pour nous apprendre qu'il en est souvent échoué sur les côtes. Pline nous rapporte que sous le regne de Claude,

il en échoua une au Port d'Ostie, & qu'aussi-tôt qu'on l'eut apperçue dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes, & que le monstre fut tué à coups de dards. Juba, Roi de Mauritanie, écrivit à Caïus César, fils d'Auguste, qu'on avoit vu en Arabie des baleines de six cents pieds de long, & de trois cent soixante pieds de large, qui avoient remonté dans un fleuve d'Arcadie, où elles avoient échoué. Il est bien difficile de se figurer qu'il ait existé de pareils monstres.

On apperçoit de temps à autres des baleines dans la mer de Baïonne ; & ce fut, dit-on, cette remarque & les produits que les Biscaïens du Cap Breton, près de cette ville, tiroient de cette pêche, qui les engagerent à suivre celles qui leur échapoient, & à les aller relancer dans leur retraite. Les Auteurs qui sont de ce sentiment, font honneur à ces hardis marins de la découverte des isles de Terre-Neuve & de la Terre-Ferme du Canada, & ils protestent que ce fut un d'entre eux qui, en 1492, donna avis de cette découverte à Christophe Colomb.

Les mers du Spitzberg abondent en *souffleurs*, autrement nommés *poisson à*

nageoires. Il eſt quelquefois de la longueur de la baleine; mais on ne lui donne que le tiers de ſa groſſeur. Ce poiſſon ſouffle & rejette l'eau avec une force étonnante. Le *butskopf* ou la *tête de plie*, eſt un autre monſtre du Spitzberg; il a ordinairement vingt pieds de long; c'eſt par une ouverture qu'il a ſur le cou, qu'il rejette l'eau. On voit ſouvent dans cette mer un poiſſon, qu'on nomme la *licorne de mer*, parce qu'il lui ſort de la tête une eſpece de corne, ou plutôt une dent de la longueur de vingt pieds. Le poiſſon, appelé *hay*, n'eſt pas moins monſtrueux par ſa forme que par ſa groſſeur; il reſſemble à l'eſpadon par la queue & par le muſeau. Cet animal vorace dévore ſous l'eau les baleines, & ſe jette ſur les Matelots qui ſe baignent dans la mer.

Un ſeul oiſeau vit continuellement ſur les côtes du Spitzberg; c'eſt celui auquel les Matelots ont donné le nom de *coureur de rivage*; il eſt de la groſſeur d'une allouette. L'*oiſeau de neige* eſt de la groſſeur d'un moineau; il vient voler ſur les navires, & ſe laiſſe prendre aiſément; mais on n'a jamais pu en élever. L'*oiſeau de glace* eſt de la groſſeur du pigeon;

son plumage est d'une beauté éblouissante au soleil. Le *conseiller*, nom qui exprime son air grave & majestueux, est d'une blancheur qui surpasse celle de la neige. On voit encore dans ces régions plusieurs autres oiseaux inconnus dans nos climats. Nous nous sommes étendus dans cet article avec d'autant plus de plaisir, que ce que nous avons rapporté est curieux, & ne se trouve pas rassemblé dans les Auteurs avec la même précision.

La *Nouvelle-Zemble* est située entre le soixante-dixieme & le centieme degré de longitude, & entre le soixante-dixieme & le soixante-seizieme de latitude septentrionale; elle est au delà du cercle polaire, au nord de la Tartarie Russienne. Les cartes Russes la représentent comme une grande isle. Le détroit de *Waigats* la sépare de l'Asie. Les Hollandois cherchant un passage à la Chine & au Japon, par le nord de l'Asie, y entrerent en 1595; mais les glaces les empêcherent de continuer leur route. La nouvelle tentative qu'ils firent en 1670, ne fut pas plus heureuse, ce qui, jusqu'à présent, a fait croire que ce passage si désiré n'est guere possible, l'Océan septentrional se trouvant

presque toujours couvert de glace, & le froid y étant extrême.

Quoique la *Bolschaia Zemla* soit très-avancée vers le nord, on prétend qu'elle est habitée, & qu'il s'y trouve de grands bois. Des informations plus certaines & plus détaillées que celles qui nous sont parvenues, assureront quelques jours nos frêles conjectures sur la possibilité ou l'impossibilité de vivre & de trouver des subsistances dans ces climats glacés.

TERRES ANTARCTIQUES
OU
AUSTRALES.

ON comprend ſous le nom de *Terres Auſtrales*, un grand nombre de pays peu connus, ſitués entre l'Aſie & l'Amérique, dans le grand Océan, depuis l'équateur, juſqu'au cercle polaire antarctique; mais les Navigateurs Européens, que le haſard a conduits dans ces régions, ne nous en ont donné juſqu'ici que des connoiſſances bien ſuperficielles.

La premiere terre découverte dans cette contrée, fut la côte de *la Concorde*, en 1616, par Théodorie Hertoge, natif d'Endracht en Hollande. Dampierre dit que ce pays eſt aſſez beau & uni de tous côtés, mais ſans arbres ni buiſſons. Zeachen, autre Hollandois, découvrit en 1618, ſur la côte du nord, *Aruhem* & *Diemen*. D'Edels courut la côte occidentale en 1619, & donna ſon nom au rivage qu'il apperçut. En 1622, on découvrit la terre

qui tourne de l'oueſt au ſud, & on l'appela *Leuwin*. Pierre *de Nuitz*, en 1627, côtoya le rivage du ſud, & lui donna ſon nom. Guillaume *Witt*, donna le ſien au pays qu'il reconnut en 1628, au nord de la riviere de *Remeſſens*. Le Capitaine *Carpenter*, donna le nom de *Carpentarie* à toute cette côte qui eſt au fond du golfe des Crocodiles, dont il fit la découverte dans le temps qu'il étoit Général de la Compagnie des Indes. Enfin toute cette région reçut en 1644 le nom de *Nouvelle-Hollande*; mais comme on n'en a viſité que les côtes, on ignore ſi c'eſt une iſle, ou ſi elle eſt jointe au Continent. Les Hollandois n'y ont formé aucun établiſſement, en ſorte qu'on ne connoît qu'imparfaitement les Sauvages qui l'habitent: ce qu'on ſait, c'eſt qu'ils ſont noirs, & qu'ils vont nus. La Nouvelle-Hollande eſt entre le cent trentieme & le cent ſoixantieme degré de longitude, au midi des Moluques.

Ce qu'on nomme *Nouvelle-Guinée*, eſt ce pays qui s'étend depuis le premier degré de latitude méridionale, juſqu'au neuvieme, & depuis le cent quarante-ſeptieme degré de longitude, juſqu'au cent ſoixante-deuxieme. Ces terres furent dé-

couvertes en 1527, par Alvaro de Salvedra, qui y fut poussé par les vents; on les appelle aussi *Terres des Papous*, c'est-à-dire, des *Noirs*, à cause de la ressemblance de ses habitans avec ceux de la Guinée d'Afrique. Le terroir y paroît fertile; mais l'on ignore si ce pays tient à la Nouvelle-Hollande, ou si c'est une isle. Les Hollandois y font quelque commerce.

De Lozier Bouvet, chargé par la Compagnie Françoise des Indes, de reconnoître les terres au sud de l'Afrique, apperçut le premier Janvier 1739, au cinquante-quatrieme degré de latitude méridionale, & au vingt-huitieme trente minutes de longitude, un Cap, qu'il appela de *la Circoncision*, parce qu'il en fit la découverte le jour de cette Fête. Des montagnes de glaces dont il se vit environné, l'empêcherent d'y aborder. On a lieu de croire que cette nouvelle terre australe est la même que celle que le Capitaine de Gonneville, de Honfleur, découvrit en 1503, peu de temps après que les Portugais eurent doublé le Cap de Bonne-Espérance.

C'EST par ces dernieres recherches que nous croyons devoir terminer nos travaux; car ce que nous pourrions dire de cette quantité prodigieuse d'isles habitées ou désertes, qui ont été découvertes dans les mers de l'Asie & de l'Amérique, ne satisferoit que médiocrement nos Lecteurs. On ne trouve à ce sujet dans les Journaux de nos Navigateurs, que des noms, des gissemens de côtes, des remarques sur les marées, les vents & les variations de la boussole, tous objets intéressans sans doute, mais qui n'ont point été compris dans notre Ouvrage, dont les détails étoient consacrés à peindre les mœurs & les usages des nations. Une seule Relation moderne nous présente encore cet avantage, & nous en allons profiter avec d'autant plus de satisfaction, qu'en parlant des peuples de l'isle d'*Otahiti*, les noms de Cook, Bank, Solander & Bougainville, si fameux dans la Marine, deviendront nos garans.

L'isle de *Taiti* ou d'*Otahiti* est située vers le dix-septieme degré, trente-cinq minutes de latitude australe, & vers le Isle d'Otahiti.

cent cinquantieme, quarante minutes de longitude, à l'ouest de Paris. Cette isle n'a pas moins de quarante lieues de circonférence, & de quinze dans son plus grand diametre. Le fameux Capitaine Cook attribue la découverte d'Otahiti à Quiros, qui, appareillant de Lima au Pérou en 1605, l'apperçut le premier Février 1606, & lui donna le nom de *Sagittaria*. Le Capitaine Wallis l'a appelée *l'isle de Georges III*. Elle est composée de deux péninsules inégales, unies par un isthme, qui est une terre basse, dont la courbure forme une baie, ouverte au nord. Un récif de rochers de corail l'entoure, & forme des baies & d'excellens ports. Elle offre de loin une perspective agréable, & dont la beauté se développe à son approche. De hautes montagnes couronnées d'arbres & d'arbustes toujours verts, occupent l'intérieur. De ces montagnes sortent une multitude de sources, dont les ruisseaux, d'une eau excellente, serpentent dans les vallées, & y entretiennent une continuelle verdure.

Le climat de cette isle est tempéré; l'hiver ne refroidit pas l'air, comme dans les pays éloignés du tropique; il est sain, & ceux qui l'habitent conservent com-

munément leur vigueur jusque dans une vieillesse très-avancée; il est rare qu'ils perdent leurs dents. Cette sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, l'aspect d'une campagne riante & productive, tout contribue à entretenir la gaîté dans les esprits. Les principales productions de l'isle sont les cocos, l'igname, le fruit à pain, la banane, espece de pomme de terre, qui ne differe de celle de France que par un médiocre goût d'amertume, quantité de racines & de fruits particuliers au pays, des cannes à sucre, qu'on ne prend pas la peine de cultiver, de l'indigo sauvage, une belle teinture rouge & jaune, beaucoup de fruits connus en Europe, des simples, & différentes herbes communes aux Indes. Sur les montagnes, dont la cime en général est stérile & brûlée, preuve de l'existence ancienne des volcans, on trouve des bois propres à travailler, dont quelques-uns sont employés par les Insulaires dans la construction de leurs bateaux ou pirogues : les plus communs sont le cedre & le bois de fer. Il ne paroît pas qu'il y ait aucune mine dans l'isle, ni que les habitans aient connoissance des métaux. Lors-

que M. de Bougainville débarqua sur leur plage, il leur en montra, auxquels cependant ils donnerent le nom d'*Aouri*, ce qui répond dans notre Langue au mot *fer*. On peut inférer de là, que quelque nation voisine, qui commerce avec eux, & sans doute avec quelque peuple à qui le fer est connu, leur en a montré.

Les seuls quadrupedes qu'on trouve dans l'isle, sont des cochons, de très-petits chiens, & une prodigieuse quantité de rats; les poules domestiques sont absolument semblables à celles d'Europe; il y a des tourterelles vertes de la plus grande beauté; de très-gros pigeons, d'un plumage bleu de Roi, & d'un très-bon goût; de très-petites perruches, dont les plumes sont mélangées de bleu & de rouge. On pêche sur la côte de très-belles perles; mais dans l'intérieur du pays, ni sur les bords de la mer, on ne voit point d'animaux vénimeux, ni cette multitude d'insectes qui tourmentent sans cesse ceux qui habitent entre les deux tropiques.

On suppose, malgré le calcul apparent de M. Cook, qui porte la population de l'isle d'Otahiti à deux cent quarante mille ames, qu'elle ne s'éleve pas

à plus de ſoixante-dix mille, & c'eſt le ſentiment de M. de Bougainville, bon Obſervateur. Ces Inſulaires ſont grands, bien faits, agiles, diſpos, & d'une figure agréable. Il y en a peu qui ſoient au deſſous de la taille de cinq pieds ſept à dix pouces. Le teint des hommes eſt baſané; ceux qui vont ſur la mer le ſont davantage que les autres. Une choſe digne de remarque, c'eſt qu'ils ſont peut-être les ſeuls Américains parmi leſquels on trouve des cheveux bruns, rouges ou blonds. On ſait que la couleur des cheveux de tous les autres eſt conſtamment noire. Ils les nouent dans une ſeule touffe au deſſus de la tête, les ſéparent en deux parties, ou les laiſſent flotter ſur leurs épaules. Ils ſont dans l'uſage de s'oindre la tête avec une huile de coco, dans laquelle ils infuſent la poudre d'une racine dont l'odeur approche de celle de la roſe. Les traits de leur viſage ſont doux, quoique bien prononcés; ils ont de grands yeux, des ſourcils arqués, le front élevé, & de belles dents. Leur barbe eſt aſſez fournie, & donne de la nobleſſe à leur tête.

Tous les Voyageurs qui ont abordé

dans cette isle, se réunissent pour faire l'éloge des femmes qu'ils y ont vues. Elles ont les traits du visage très-agréables; leur taille est souple, élégante, & majestueuse; les contours de leurs corps bien arrondis & dans les plus exactes proportions. C'est un usage universel parmi les hommes & les femmes, de se peindre les fesses & le derriere des cuisses avec des lignes noires très-serrées, & qui représentent diverses figures. Au moyen des piqûres qu'ils se font avec un instrument assez semblable à un peigne, & d'une pâte composée d'huile & de suie, dont ils se frottent, ces marques deviennent ineffaçables. Bank & Solander disent qu'il y a quelques hommes qui, pour marquer leur supériorité sur les autres, se piquent les jambes en échiquier de la même maniere.

En général les deux sexes vont nus, à l'exception d'une ceinture qui couvre ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Ceux qui tiennent un rang distingué dans la nation, s'enveloppent le corps d'une longue piece d'étoffe, qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. Les femmes ont un art singulier pour rendre cette draperie

susceptible d'agrément. Elles portent sur la tête un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, qui les garantit des ardeurs du soleil. Leurs cheveux sont artistement tressés, & de longues boucles leur tombent sur le cou. Elles attachent des perles à leurs oreilles, & c'est une de leurs parures favorites. On ne peut trop admirer la propreté de ce peuple, qui, le matin, le soir, avant & après le repas, fait usage du bain, & c'est sans doute cette propreté qui a établi chez lui la circoncision. Rien n'est plus extraordinaire que les habits de deuil de ces Insulaires. Cet ajustement, remarquable par sa bizarrerie, consiste en une planche légere d'une forme demi-circulaire, d'environ deux pieds de long, & de quatre à cinq pouces de large. Cette planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perles choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos, passés dans les bords des coquilles & dans plusieurs trous dont le bois est percé. Une autre coquille de la même espece, mais plus grande, festonnées de plumes de pigeon gris-bleu, est placée à l'extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie

concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un demi-cercle d'environ six pouces de diametre ; & au sommet de ces coquilles, il y a un très grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant peu à peu vers la partie supérieure, & de neuf à dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, ressemblent à un tablier; on y compte dix ou quinze rangs de pieces d'environ un pouce & demi de long, sur un dixieme de pouce en largeur. Chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites & paralleles entre elles; les supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche ; les inférieures sont aussi communément plus étroites, & aux extrémités de chacune est suspendu un cordon de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche, flotte un gland ou queue ronde de plumes vertes & jaunes sur

chaque

chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée à la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui. Le tablier cache sa poitrine & son estomac; la planche couvre son cou & ses épaules, & les deux premieres coquilles masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui la porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure, & les longues plumes dont elle est entourée, s'étendent à deux pieds au dessus de la hauteur naturelle de l'homme; le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte, ou une piece d'étoffe; il place dessus une seconde piece, dont la partie de devant, qui tombe jusqu'aux pieds, est garnie de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, & un turban d'étoffe brune & jaune, retenu par de petites cordes brunes & blanches, est placé sur sa tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes

paralleles, & alternativement brunes, jaunes & blanches, descend du turban sur le cou & sur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlieres, avec lesquelles il produit un son continu, & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les naturels qui s'approchent par hasard de lui. On n'a pas encore pu découvrir l'origine de cette singuliere coutume, & l'on est tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous cet usage funéraire.

Les légumes, les fruits & le poisson paroissent être la principale nourriture de ces Insulaires ; ils mangent aussi de la chair de cochon, mais ils préferent celle de chien, même à la viande de volaille. Ils y joignent une sorte de galette, faite de farine d'ignames. L'eau est leur boisson favorite, & le lait de noix de cocos. Leur seule liqueur forte est celle qu'ils tirent d'une espece de poivre qui croît dans le pays. Ils ne peuvent supporter l'odeur du vin & de l'eau-de-vie.

Les Otahitiens ne manquent point d'in-

dustrie; ils fabriquent leurs étoffes & battent l'écorce du mûrier avec une sorte de maillet, & joignent les pieces de l'écorce avec l'eau glutineuse qu'ils tirent de l'*hibicus esculentus*. Ils ont trouvé le moyen de construire des écluses, afin d'élever l'eau & de la conduire dans leurs différentes plantations. Leurs pirogues sont de plusieurs especes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre, & ne portent pas plus de six hommes : d'autres sont construites de planches artistement jointes ensemble, & portent depuis dix jusqu'à quarante hommes. Elles ont un mât & un balancier de chaque côté; & avec ces frêles bâtimens, ils s'exposent fort avant dans la mer. Leurs pêches se font à la ligne ou au filet. Rien n'est plus simple que leurs cabanes; communément elles sont placées à l'ombre des arbres fruitiers, & assez éloignées les unes des autres; de longues feuilles de palmier leur servent de couverture, & comme dans ce pays un simple toit suffit pour mettre à l'abri des pluies ou des rosées de la nuit, les maisons sont ouvertes dans les côtés. M. de Bougainville parle de la cabane du Chef du canton,

où les François débarquerent ; elle avoi quatre-vingts pieds de long sur vingt d large, mais il n'y apperçut ni meuble ni ornement.

Le mariage chez les Otahitiens est un engagement pour la vie ; mais ils peuvent prendre plusieurs femmes, qui doivent leur être entiérement soumises. Une infidélité seroit punie de mort, si elle étoit commise sans l'aveu du mari, ce qui, disent les Voyageurs, est fort facile à obtenir. Il est permis aux filles de suivre le penchant de leur cœur & l'impérieuse loi de leurs sens. Aussi-tôt qu'un homme s'est choisi une épouse, il est exclu de la société des filles, des femmes & des garçons, & obligé de manger avec ses domestiques. Les enfans reçoivent également des soins de leurs peres & de leurs meres ; le mari s'occupe des travaux les plus pénibles, & laisse à la femme les détails les moins fatigans.

Ce peuple n'a pas proprement de Loix ; mais il a des usages généralement reconnus, & qui sont strictement observés. Certaines fautes sont punies par des amendes plus ou moins fortes. Le vol de quelques armes, ou d'une piece d'étoffe, est

puni de mort. Il faut que l'esprit de domination soit inné dans le cœur de l'homme, puisque dans l'isle d'Otahiti, toute égalité est rompue depuis un temps immémorial, & qu'on y trouve de grands Seigneurs, de simples citoyens, des valets & des esclaves. Les Chefs de chaque canton ont droit de vie & de mort sur leurs valets & leurs esclaves; & il y a apparence qu'ils exercent ce droit barbare sur la derniere classe du peuple.

Il est certain que c'est dans cette classe que l'on choisit les victimes pour les sacrifices humains, s'il est cependant vrai que ces Insulaires se portent à cette abominable superstition.

On ne peut guere parler que conjecturalement de la Religion des Otahitiens. Ils sont persuadés, dit-on, que tout ce qui existe dans l'Univers provient de l'union de deux Etres. *Taroataiheto omoo* est le nom qu'ils donnent au Dieu suprême. *Tepapa* est une autre Divinité, qu'ils prétendent avoir été un rocher. Ces deux Etres eurent de leur union une fille, qu'ils appellent *Tettowmatatoyo*, l'année ou les treize mois collectivement. Cette fille, unie au pere commun, produisit les mois en particulier, & les mois,

par leur union les uns avec les autres, donnerent naissance aux jours. Ainsi les étoiles ont été engendrées par le premier couple, & de même le premier couple de chaque plante a engendré celles que nous voyons. Ils regardent comme des Dieux subalternes les autres enfans du pere commun & de sa fille, & ils les nomment *Eatuas*. Deux de ces Eatuas, l'un mâle & l'autre femelle, habitoient la terre depuis long-temps, & procréerent le premier homme. Ils disent que ce premier pere, entraîné par l'instinct naturel à propager son espece, eut de sa propre mere plusieurs filles, & enfin un garçon; & que c'est par l'union de ce dernier avec une de ses sœurs, que le Monde a été peuplé. Ils croient que l'ame est immortelle, ou du moins qu'elle subsiste après la mort; que celle des puissans entrera dans un asile qui lui est destiné, d'après sa qualité sur la terre, & celle des personnes d'un rang inférieur dans une retraite différente; mais ils n'y soupçonnent ni récompenses à obtenir, ni punitions à craindre pour les bonnes ou les mauvaises actions.

Ils nomment leurs Prêtres *Tahowa*, & ont pour eux le plus grand respect. Ce

sont eux qui seuls peuvent faire les opérations du *tattow*, (piqûre de la peau) & de la circoncision, qui n'a d'autre motif que celui de la propreté; ce qui leur rapporte d'excellens honoraires. C'est dans des endroits qu'on nomme *moraïs*, qui sont en même-temps des cimetieres & des lieux de dévotion, que l'Insulaire de cette isle va adorer une Divinité invisible, dont il n'attend ni ne craint rien; il y porte son offrande & s'y tient avec le plus grand respect, après s'être découvert le corps jusqu'à la ceinture. Cette maniere désintéressée d'adorer une Puissance supérieure, a préservé jusqu'ici les Otahitiens des horreurs & des bizarreries de la superstition, si communes chez les nations qui attribuent la direction & la conduite de l'Univers à des Etres imaginaires qu'elles se sont forgés.

L'objet principal de l'ambition de ce peuple est d'avoir un magnifique moraï. Les Anglois visiterent celui des Souverains du pays; c'est un bâtiment de pierres assez considérable, & le seul qui existe dans l'isle, mais d'autant plus étonnant qu'il ne se trouve point de carriere dans le voisinage, & que les Ouvriers ont dû apporter de fort loin ces matériaux avec

l'unique secours de leurs bras, les tailler sans aucun instrument de fer, & les joindre sans mortier. Avant que de déposer le corps d'un Insulaire dans ces sortes de tombeaux, on construit, aussi-tôt qu'il est expiré, un hangar à quelque distance de son habitation, & on l'expose au milieu de l'édifice sur un échafaud. Un Tahowa, vêtu d'un manteau garni de plumes, accompagné de deux jeunes garçons peints en noirs, jettent des fleurs sur le cadavre, & lui présentent quelque nourriture qu'ils déposent à ses côtés. Dans un hangar contigu, des femmes viennent pleurer & chanter des chansons lugubres, au milieu de la famille qui s'y est rassemblée. Après trois jours, le corps est porté au moraï, & placé dans un cercueil de pierre.

Ces Insulaires ont quelquefois des guerres avec les petites nations des isles voisines; alors chaque Chef de district est obligé de fournir son contingent pour la défense commune. Les troupes ont pour armes offensives des frondes qu'elles manient avec beaucoup de dextérité; des piques pointues & garnies d'un os de raie; l'arc & la hache, qui est une pierre tranchante, & quelquefois des bâtons d'un

bois très-dur, de ſix à ſept pieds de long. On ne fait aucun quartier tant que dure la bataille ; mais peu après, la fureur fait place à l'humanité, qui eſt le caractere diſtinctif de la nation.

L'iſle d'Otahiti eſt, comme nous l'avons dit, partagée en deux péninſules, qui ont chacune leur Souverain particulier. Ces Rois ſont traités avec beaucoup de reſpect ; mais ils ne paroiſſent pas avoir autant d'autorité que les Chefs des différens diſtricts en exercent dans leurs cantons, qu'ils partagent aux habitans les plus diſtingués, & que ceux-ci font cultiver par la derniere claſſe du peuple. Chaque Chef a une Cour nombreuſe, composée des fils cadets de ſa Tribu. C'eſt tout ce qu'on peut dire de plus certain ſur le Gouvernement de cette iſle ; car il n'y a rien de moins clair que ce que rapportent les Voyageurs, touchant la ſucceſſion à la Couronne, & l'adminiſtration particuliere de ces petits Etats. Le peu de ſéjour qu'ils ont fait dans l'iſle, l'ignorance abſolue de la langue qu'on y parle, la néceſſité de pourvoir à leurs beſoins, n'ont pu leur permettre de prendre des renſeignemens bien certains, & ſur leſquels nous puiſſions compter.

On a observé que ces Insulaires ont une idée du temps passé ou à venir. Ils comptent treize lunes, & recommencent ensuite par la premiere de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Le jour chez eux est divisé en douze parties, six pour le jour, six pour la nuit. Chaque partie est de deux heures. En comptant ils vont d'un à *dix*, & quand ils comptent au delà de dix, ils y ajoutent le mot *plus*. Ils sont encore moins avancés dans l'art de mesurer les distances, & ils les estiment pour le temps qu'ils emploient à les parcourir. Leurs amusemens sont assez variés; les uns consistent à jeter la javeline & à atteindre un but fixé; à lancer une fleche aussi loin qu'il est possible; à combattre à la lutte. Ce dernier exercice a quelque ressemblance avec nos anciens tournois. Ils ont des instrumens de musique, tels que les flûtes & les tambours, qu'ils accordent parfaitement avec leurs voix, & chantent des couplets en vers qu'on croit rimés. Ce qui paroîtra fort singulier, c'est qu'on trouve parmi eux des Musiciens ambulans, qui vont donner, pour une légere rétribution, des concerts dans les différentes maisons, & en faire danser les habitans au son de leurs instrumens.

Il nous auroit été très-facile d'étendre considérablement cet article, si nous avions voulu suivre les Relations différentes que nous avions sous les yeux; mais comme elles se trouvent sans cesse en contradiction, nous avons mieux aimé n'en tirer que ce qui nous a paru marqué au coin de la certitude. Au reste, nos omissions ne portent que sur le peu d'estime que les Otahitiens semblent faire de la chasteté, & sur quelques pratiques indécentes qui tiennent aux mœurs de cette nation.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le soixante-huitieme Volume.

TABLEAU géographique, historique & politique de l'Amérique, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens. Page 1

Description géographique de l'Amérique. 14

Amérique septentrionale. 19

Ancien Mexique ou Nouvelle-Espagne. ibid.

Nouveau-Mexique. 60

Nouvelle-France. 63

Le Canada. 64

La Louisiane. 84

Nouvelle-Orléans. 89

Nouvelle-Angleterre. 91

Acadie ou Nouvelle-Ecosse. 93
Nouvelle-Angleterre proprement dite. 96
Nouvelle-Yorck. 101
Nouvelle-Jersey. 102
La Pensilvanie. 103
Le Maryland. 110
La Virginie. 112
La Caroline. 118
La Géorgie. 124
Le Labrador ou Nouvelle-Bretagne. 126
Isle de Terre-Neuve. 132
Isle du Cap Breton. 138
Isle de Saint-Jean. 140
Isle d'Anticosti. 142
Isles Lucayes. 143
Les Isles Bermudes ou Sommer. 145
Isle de Cuba. 149
La Jamaïque. 154
Isle de Saint-Domingue. 159
Isle de Porto-Ricco. 172
Antilles proprement dites, ou isles du Vent. 175
Isle de Saint-Thomas. 190
Isle des Vierges. 191

Isle de Sainte-Croix. 192
Isle de l'Anguille. 194
Isles de Saint-Martin. ibid.
Isle de Saint-Barthélemi. 197
Isles de Saint-Eustache & de Saba. 198
Isle de Saint-Christophe. 200
Isle de la Barboude. 203
Isle de Nieves. 205
Isle d'Antigoa. 207
Isle de Mont-Serrat. 210
Isle de la Guadeloupe. 211
La Désirade. 215
Marie-Galante. 216
Isle de la Dominique. 217
Isle de la Martinique. 219
Isle de Sainte-Lucie. 226
Isle de Saint-Vincent. 229
Isle de la Barbade. 232
Isle de la Grenade. 235
Isle de Tabago. 238
Isles sous le Vent. 240
Isle de la Trinité. ibid.
Isle de la Marguerite. 241
Isle de Curaçao. 242

Amérique méridionale. 244
Royaume de Tierra-Firme. 245
Nouveau royaume de Grenade. 254
Province de Sainte-Marthe. 256
Province de Vénézuéla. 257
Province de Cumana ou Nouvelle-Andalousie. 259
Audience de Quito. 261
Province de Popayan. 266
Province de Maynas. 268
Empire du Pérou. 272
Audience de Lima ou du Pérou proprement dit. 306
Audience de los Charcas. 310
Gouvernement de Santa-Cruz de la Sierra. 312
Gouvernement de Tucuman. 313
Gouvernement du Paraguai. 314
Gouvernement de Buenos-Aires. 321
Le Chili. 325
Chili Espagnol. 328
Chili Indien. 332
La Guiane. 337
Guiane Espagnole. 338

Guiane Françoise. 342
Isle de Caïenne. 347
Guiane Hollandoise. 348
La Berbiche. 352
Essequebo. ibid.
Chili Portugais. 353
Le Bresil. 354
Terre Magellanique. 384
Isles de l'Amérique méridionale. 388
Terres Polaires Arctiques. 393
Terres Antarctiques ou Australes. 406
Isle d'Otahiti. 409

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du soixante-septieme Volume.

Page 329, ligne 21, en, *lisez* n'en, &c.
P. 338, l. premiere, *lisez* quoique les Historiens disent de, &c.
P. 339, l. 7, entre, *lisez* à.
Ibid. l. 9, entre, *lisez* à.
Ibid. l. 13, *lisez* est vers le trente-deuxieme degré quarante minutes de latitude, & à quarante minutes à l'est de Féro.
P. 340, l. 23, Cada-Mosto, *lisez* Cadamusto.
P. 360, l. 22, de Ponce, *lisez* Ponce.
P. 368, l. 14, Saint-Lucie, *lisez* Sainte-Lucie.
P. 382, l. 3, de cannes, *lisez* des cannes.
P. 384, l. 16, n'a, *lisez* n'y a.

ERRATA

Du soixante-huitieme Volume.

Page 12, ligne 23, de se faire, *lisez* de faire de ses découvertes une, &c.
P. 19, l. 9, golfe de, *lisez* golfe du.
P. 41, l. 10, qu'il regardoit, *lisez* qu'il le regardoit.
Ibid. l. 17, impétueux; *lisez* actif.
P. 57, l. 19, moustiques, *lisez* mouskiques.
P. 83, l. 9, depuis au dessus de, *lisez* depuis Mont-Réal, &c.
P. 85, l. 7, Pâques fleuri, *lisez* Pâques fleuries.
P. 87, l. 7, de, *lisez* de leur.
P. 104, l. 26, de, *lisez* par.
P. 110, l. 20, ouest, *lisez* à l'ouest.
P. 111, l. 4, Baltimor, *lisez* Baltimore.
P. 119, l. 20, n'empêche, *lisez* ne l'empêche.
P. 122, l. 17, législature, *lisez* législation.
P. 125, l. 26, en, *lisez* à l'Amérique.
P. 129, l. 19, pour les, *lisez* pour se.

P. 153, l. 27, l'ébene, *lisez* le bois d'ébene.
P. 159, l. 5, le, *lisez* la.
P. 160, l. 12 & suiv., *lisez* le deux cent quatre-vingt-treizieme jusqu'au trois cent sixieme degré.
P. 171, l. 3, Gouave, *lisez* Goave.
P. 193, l. 17, *ôtez* de.
P. 203, l. 24, millons, *lisez* millions.
P. 205, l. 11, eau chaude, *lisez* eaux chaudes.
P. 207, l. 9, Codrimgton, *lisez* Condrington.
Ibid. l. 21, font naître, *lisez* produisent.
P. 220, l. 4, la plus élevée, *lisez* le plus élevé.
P. 223, l. 4, *ôtez* comme agricole.
P. 241, l. 5, vont, *lisez* vivent.
Ibid. l. 26, pâturage, *lisez* pâturages.
P. 249, l. 23, déchues, *lisez* déchus.
P. 269, l. 14, faisoit, *lisez* faisoient.
P. 281, l. 14, Religion, *ajoutez* des peuples de, &c.
P. 288, l. 15, leur, *ajoutez* en.
P. 291, l. 15, nombre, *lisez* Nombre.
P. 296, l. 24, comptée, *lisez* compté.
P. 303 l. premiere, *lisez ainsi la phrase* : remplir d'or la salle où ils étoient, jusqu'à, &c.
P. 311, l. 17, trouva, *lisez* trouve.
P. 314, l. 26, *lisez* au fleuve du Paraguai, que, &c.
P. 327. l. 21, *ôtez la virgule.*
P. 328, l. 19, *lisez* y font.
P. 333, l. 20, *ôtez* ou invincible.

Fin de l'Errata.